

L'HISTOIRE D'UNE GRANDE INDUSTRIE

150 ANS
DE PÂTES ET PAPIERS
EN ESTRIE

Cahier spécial **La Tribune**



Un siècle et demi d'innovations

À une autre époque, on les appelait les *paper makers*. De père en fils, plus rarement en fille mais quand même, ils ont développé une expertise pour dompter les machines à papier. Ils étaient fiers de décrocher un job à l'usine; leur avenir était ainsi assuré.

Ils exportent tout aussi fièrement depuis les noms de Windsor, East Angus, Brompton et Kingsley Falls aux quatre coins des États-Unis et ailleurs dans le monde.

Voilà plus de 150 ans qu'on fabrique du papier en Estrie.

Voilà un siècle et demi que William Angus et Thomas Logan ont jeté les bases d'une industrie qui fait encore bien vivre, aujourd'hui, des milliers de familles.

En 1859, les deux commerçants montréalais qu'on peut qualifier de pères de l'industrie moderne des pâtes et papiers reprennent les activités de la papetière sherbrookoise de William Brooks.

Six ans plus tard, ils seront les premiers au Canada à lancer la fabrication de pâte à partir de billots de bois par un procédé

chimique à la soude. La technique mise à l'essai à leur usine neuve de Windsor — un petit village d'à peine 150 âmes — allait bientôt être utilisée dans les usines à papier d'East Angus et de Kingsley Falls...

Et si d'aucuns ont prédit la fin du secteur des pâtes et papiers cette dernière décennie, force est de constater qu'ils se sont trompés. À preuve, les usines de pâtes et papiers en Estrie arrivent encore au 5^e rang de la capacité de production québécoise. Elles font bonne figure sur le marché de l'exportation et

fournissent plus de 3000 emplois directs aux Estriens.

Peut-être parce qu'ils s'en trouvent encore des inconditionnels qui aiment étaler leur journal sur la table du petit déjeuner; qui préfèrent tourner les pages d'un livre pour s'instruire et se divertir; qui impriment courriels et documentation pour ne rien oublier; qui pensent Estrie au moment de passer à la caisse...

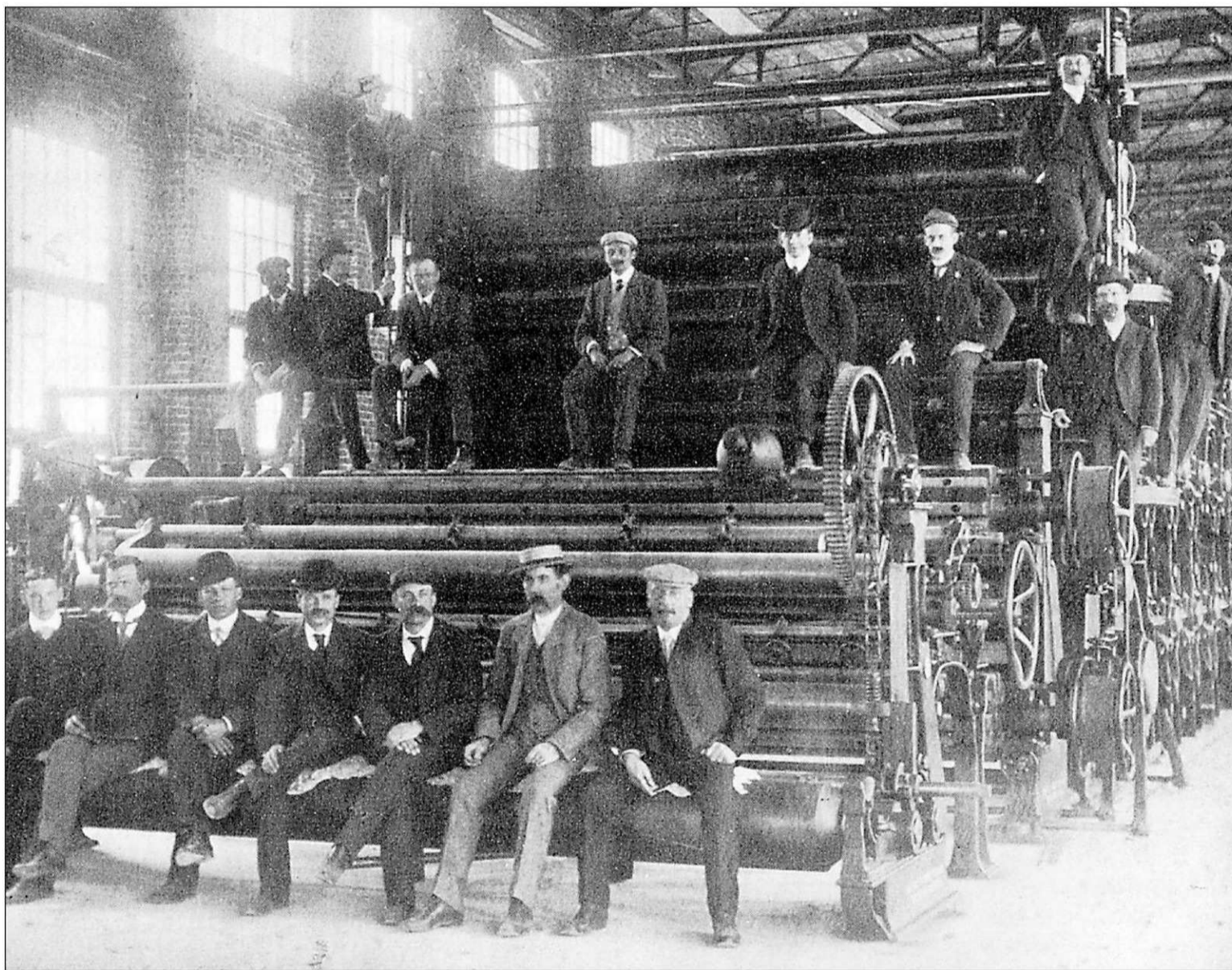
À trois mois de son propre centenaire, La Tribune a voulu souligner ce siècle et demi de continuité. Féliciter à sa façon

la longévité de ces géants du papier que sont Cascades, Domtar et Kruger. Lever bien haut son chapeau à tous ces *paper makers* qui sont encore là, depuis des générations, parce qu'ils ont su s'adapter dans une industrie en constante mutation.

Les fabricants de papier ont signé de belles réussites au cours des derniers 150 ans. Il n'en tient qu'à vous de continuer à encourager leur travail.

Jacynthe Nadeau

Adjointe à l'information et coordonnatrice du projet



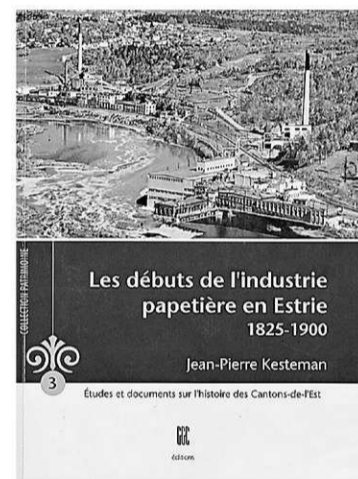
CANADA PAPER

Un groupe de travailleurs de la Canada Paper pose, endimanchés, devant ce qui était alors la plus grosse machine à papier journal au Canada. Installée au moulin Saint-François de Windsor, elle fabriquait en 1903 une feuille de papier large de 156 pouces. La machine fit parler d'elle dans toute l'industrie et plusieurs affirmaient qu'elle ne fonctionnerait pas. Au contraire, elle donna un rendement remarquable, selon la Canada Paper, et fit prospérer l'entreprise.

À la Une

D'hier à aujourd'hui : une employée de la Canada Paper, Lina Chênevert, manipule les serviettes alors fabriquées par découpage, perforation et rebobinage du papier en petits rouleaux. C'était dans les années 1950. En arrière-plan, on reconnaît les installations actuelles du département de la finition de l'usine Domtar à Windsor.

PHOTOS CANADA PAPER ET IMACOM, FRÉDÉRIC CÔTÉ



Cette publication spéciale n'aurait pas été possible sans la précieuse collaboration de Cascades, Domtar et Kruger. Sans les connaissances également de l'historien et auteur Jean-Pierre Kesteman, de la chercheuse Hélène Liard à la Société d'histoire de Sherbrooke et de Guy Moreau, employé de Domtar, historien à ses heures et auteur de *l'Histoire de Windsor*. Nous saluons et remercions chaleureusement, enfin, les nombreux intervenants qui ont accepté de fouiller dans leurs souvenirs pour nous aider à raconter ce siècle et demi d'histoire.

PRÉSIDENTE ET ÉDITRICE
Louise Boisvert

PUBLICITÉ DIRECTEUR
Sylvain Denault

PUBLICITÉ/ADJOINT(E)S
Sophie Thibaudeau
Alain LeClerc

La Tribune
latribune.cyberpresse.ca
1950, rue Roy,
Sherbrooke, J1K 2X8

RÉDACTION
TÉL. : 819 564-5454
redaction@latribune.qc.ca
TÉLÉC. : 819 564-8098

PUBLICITÉ
TÉL. : 819 564-5450
TÉLÉC. : 819 564-5482

ANNONCES CLASSÉES
TÉL. : 819 564-2222
TÉLÉC. : 819 564-5482

ABONNEMENTS
TÉL. : 819 564-5466
et 1 800 567-6955



Cahier spécial

150 ans de pâtes et papiers en Estrie

COORDINATION RÉDACTIONNELLE : Jacynthe Nadeau

COORDINATION PUBLICITAIRE : Alain LeClerc

RÉDACTION : Sonia Bolduc, Caroline Bouchard,
Marie-Christine Bouchard, Marianne Dandurand,
Jérôme Gaudreau, François Gougeon,
Ronald Martel, Yanick Poisson

MISE EN PAGES : Laurent Gelé, Josiane Guay, Marc Laprise,
Marie-Christine Bouchard

GRAPHISME (couverture) : Marie-Ève Girard

RÉALISATION : équipe de production de La Tribune

De la Chine à... l'Estrie

Les bases modernes de l'industrie papetière étaient jetées il y a un siècle et demi



FRANÇOIS
GOUGEON

francois.gougeon@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Si l'aventure de la production de papier en Estrie commence autour de 1825 dans l'ancien hameau de Rock Island devenu Stanstead, les véritables bases modernes de cette importante industrie sont jetées en 1859. Il y a de cela un siècle et demi.

C'est alors que deux commerçants montréalais, William Angus et Thomas Logan, forment la compagnie qui reprend les activités de la papetière en faillite du Sherbrookoïse William Brooks. Cette fabrique avait été établie dix ans plus tôt, sur

les rives de la Magog, au centre-ville de Sherbrooke, là où on retrouve aujourd'hui la compagnie American Biltrite.

«L'année 1859 est vraiment significative, car avec la création de la compagnie Angus et Logan, c'est le début d'une grande aventure, marquée par d'importants développements techniques et de ce qui sera ensuite le devenir de géants aujourd'hui implantés à Brompton, East Angus, Windsor et Kingsey Falls», relate le spécialiste de l'histoire régionale Jean-Pierre Kesteman.

Auteur d'un ouvrage extrêmement fouillé sur le sujet, dont le premier tome s'intitule *Les débuts de l'histoire papetière en Estrie 1825-1900*, M. Kesteman précise que la région est même la seule au Québec, avec

Porneuf, où l'industrie est passée à travers toutes les phases techniques dans l'histoire de la fabrication du papier. C'est-à-dire depuis le procédé inventé par les Chinois il y a 2000 ans à la production assistée par ordinateur.

L'histoire des pâtes et papiers en Estrie est marquée d'une foule d'événements, et souvent de premières.

Certes, il ne reste plus rien, depuis longtemps, de l'atelier de fabrication artisanale — et une à une — de feuilles de papier de

Rock Island, localisée en bordure de la rivière Tomifobia (on en perd toutes traces en 1849). Tout comme sont disparues graduellement la vingtaine d'entreprises de pâtes et papiers qui ont essaimé çà et là au fil des presque deux derniers siècles, pour ne laisser aujourd'hui que les Cascades, Domtar et Kruger. De telles entreprises, comme le révèle Jean-Pierre Kesteman, n'ont pas existé qu'à Sherbrooke mais aussi à Scotstown, à Lac-Mégantic et même à Saint-Gérard.

«Les causes de ces disparitions sont multiples: les faillites, la désuétude des machines, les cycles économiques avec ses crises, la concentration des actifs et les incendies très fréquents — par exemple, un moulin de Scotstown construit en 1884

sera complètement rasé par les flammes deux ans plus tard...

«Les investissements toujours plus importants requis pour moderniser les équipements ont fait en sorte que les plus forts ont résisté», émet en substance celui dont l'ouvrage paru aux Éditions GGC est le fruit de 35 ans de recherche sur le passé des Cantons-de-l'Est.

L'histoire des pâtes et papiers en Estrie est marquée d'une foule d'événements, et souvent de premières. On n'a qu'à penser à l'installation du premier fourdrinier (longue table de traitement de la pâte avec ses cylindres presseurs, sécheurs et calandriers d'où sortent les rouleaux de papier) au Canada, produit aux États-Unis, dans l'usine sherbrookoïse de Brooks, en 1849.



COLLECTION GUY MOREAU

Vers 1888, Thomas Logan (à l'extrémité gauche), président et directeur-gérant de la Canada Paper à Windsor, pose avec un groupe d'ouvriers devant le moulin Watopeka. Les jeunes femmes sont affectées aux tâches de triage des chiffons.



SHERBROOKE — Qualifiés de pères de l'industrie moderne des pâtes et papiers, William Angus et Thomas Logan ont été des associés avant de se séparer et de faire des affaires

chacun de leur côté.

Le premier, né vers 1834 en Écosse et émigré à Montréal en 1852, a donné son nom à la ville d'East Angus, où il lance une pulperie en 1882, la William Angus & Co. Il avait quitté l'année précédente son partenaire Logan, avec qui il avait lancé l'usine de Windsor, en 1865, sous l'appellation An-

gus, Logan & Co.

Angus, qui a surtout dirigé depuis Montréal l'aspect commercial des entreprises dans lesquelles il a été impliqué, sera peu à peu tassé par les autres actionnaires de son usine angussienne, devenue en 1891 la Royal Pulp & Paper Co. En 1896, il sera complètement écarté de l'affaire et décèdera à Montréal

20 ans plus tard.

Quant à Logan, un Irlandais typique né vers 1824 et qui a débuté dans l'industrie papetière à Chambly en 1842, il a vécu en Estrie une partie de sa vie. On le retrouve en 1861 à l'ancienne fabrique sherbrookoïse de William Brooks puis à la Canada Paper de Windsor en 1881. Bien installé dans cette ville, il

en

de-

viendra maire à deux reprises: le 12 février 1886 pour un mandat d'un an et du 7 février 1890 jusqu'à son décès subit le 2 décembre 1893.



Une couleur particulière à la région

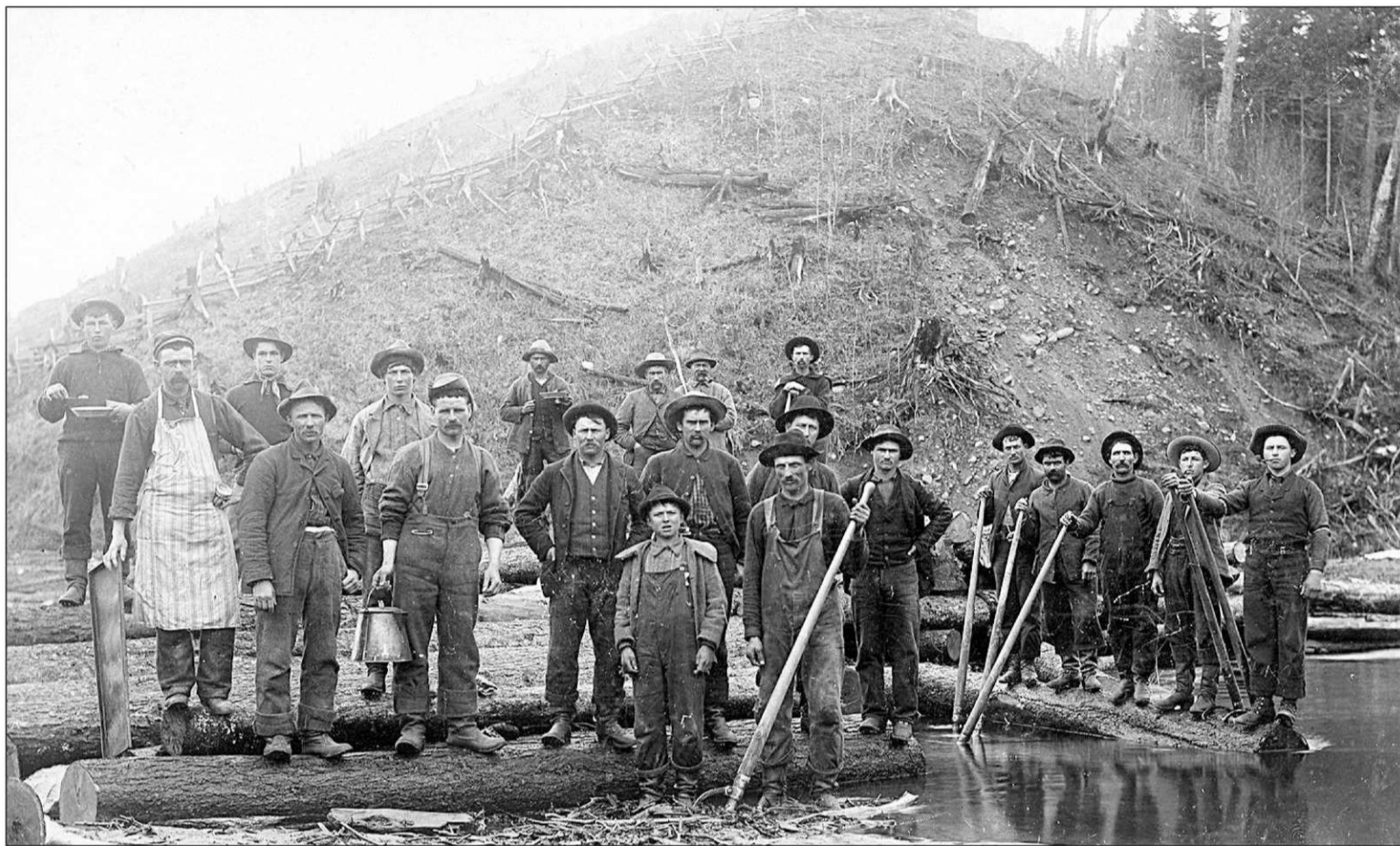
FRANÇOIS GOUGEON
francois.gougeon@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — L'importance de l'industrie papetière dans l'histoire du développement de l'Estrie n'est plus à démontrer: cela a même donné une couleur particulière à la région.

«Quand des villes comme Brompton, East Angus, Windsor ou Kingsey Falls doivent leur origine à cette industrie, cela façonne un caractère unique à la communauté qui en découle... À l'image de Magog avec le textile, de Richmond avec son fort passé ferroviaire, d'Asbestos avec son caractère minier», illustre l'historien Jean-Pierre Kesteman.

Quant aux atouts qui ont permis la naissance et le développement du secteur des pâtes et papiers, l'Estrie en est particulièrement pourvue. «Autant la présence de cours d'eau et de chutes avec leurs possibilités hydrauliques et ensuite de développement électrique, l'abondante présence de forêts de feuillus de qualité, la proximité du marché américain, l'accroissement des liens ferroviaires et ainsi de suite», énumère entre autres M. Kesteman.

Au début de l'industrie, les



FONDS DE J.E. SIMARD. LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Pour alimenter de bois les moulins de pâtes et papiers de la région, il y eut plusieurs générations de bûcherons et de draveurs, comme ici à Woburn, dans les années 1890. Lors d'une pause où, à l'arrière-plan à gauche, l'un d'eux en profite pour casser la croûte, on voit au fond un monticule complètement mis à nu. Les coupes forestières n'avaient rien de jardinières à l'époque...

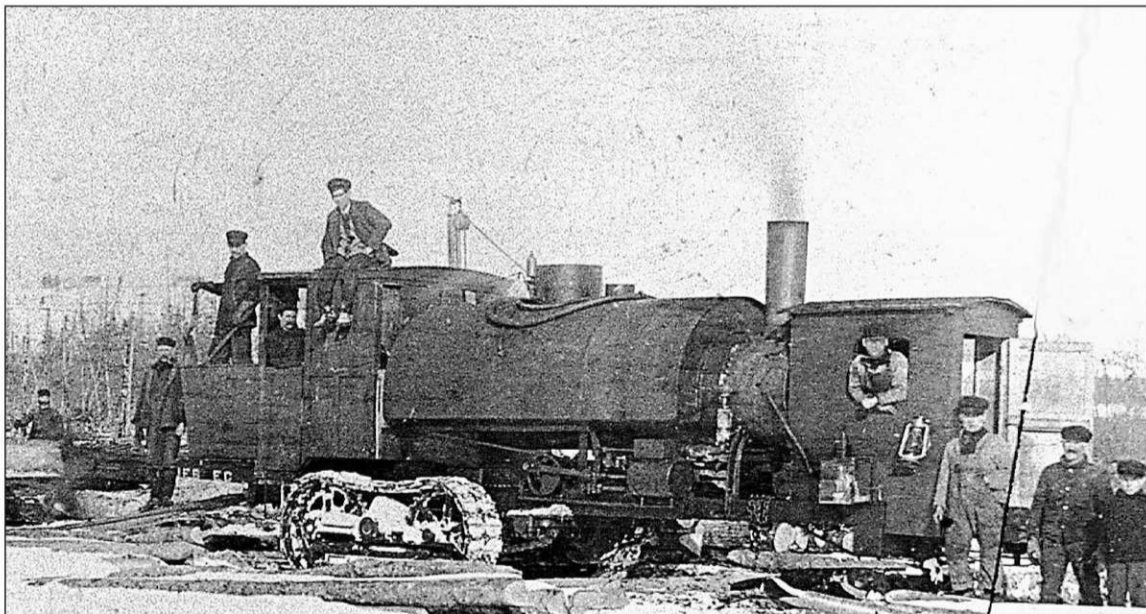
Quant aux atouts qui ont permis la naissance et le développement du secteur des pâtes et papiers, l'Estrie en est bien pourvue.

promoteurs d'usines papetières en Estrie sont surtout des commerçants anglophones de Montréal. «Les équipements étaient coûteux mais durables et l'amortissement se faisait sur une longue période. Le retard de certaines à se moderniser a même causé leur perte. Puis au fil du temps et d'investissements toujours plus élevés, on a élargi le nombre de partenaires et leurs moyens financiers et on en est arrivé à du capital avec des sociétés par actions», explique le professeur émérite de l'Université de Sherbrooke.

La présence marquée de l'industrie papetière s'est aussi

traduite par le développement économique en amont et en aval. Comme lors de l'arrivée de la fibre de bois dans la production de pâte, avec ces générations de bûcherons, de draveurs et de «barons du bois» que sont les Pope (de Cookshire), Ives, Tobin (Brompton), Howard (qui a légué le Domaine du même nom aux Sherbrookoïses) et autres, tirant à la fois les ficelles de la politique, d'importantes concessions de bois et d'investissements ça et là.

En parallèle à l'industrie papetière, il ne faut pas oublier toutes les entreprises tributaires qui ont aussi façonné le paysage économique et créé en leur temps des milliers d'emplois : Jenckes Machine, Rand, SW Hooper, United Screen, etc. Elles oeuvraient, en tout ou en partie, dans la fabrication d'équipements requis pour faire tourner les moulins de pâtes et papiers.



KRUGER

Les draveurs ont pu cesser leur difficile boulot grâce au développement des liens ferroviaires dans la région. Cela permettait en plus aux usines de s'approvisionner en bois toute l'année, car la drave, bien évidemment, n'était pas possible pendant la froide saison.

De chiffons et de paille jusqu'à la mécanisation

SHERBROOKE — Des chiffons et de la paille: ces matières premières ont longtemps servi à la production des pâtes et papiers, même après l'introduction du bois.

Alors que depuis l'invention du papier par les Chinois au premier siècle de notre ère le mode de production n'avait guère évolué, la mécanisation apparue dans la foulée de la Révolution industrielle a fait

faire des pas de géant à cette industrie, surtout à partir du milieu du 19^e siècle.

Dans le processus de développement de machines toujours plus performantes, l'historien Jean-Pierre Kesteman relate dans son livre le cas de l'inventeur prolifique Richard Smith, né à Dudswell en Estrie, en 1838. Celui qui est qualifié de «père de la fabrication du papier à haute vi-

tesse» avait commencé à l'âge de 11 ans dans la papetière naissante du Sherbrookoïse William Brooks.

Leader québécois

Bref, d'innovations en innovations, du développement des usines mécaniques et chimiques à la fabrication de pâtes et bois pour mille et un papiers, l'Estrie a longtemps été le leader québécois dans

le domaine.

Si aujourd'hui la région est au cinquième rang québécois pour sa capacité de production, sa domination a été marquante jusqu'au début des années 1900. Pour illustrer, en 1871, la future Canada Paper avec ses usines de Windsor et de Sherbrooke a produit à elle seule 46 pour cent des pâtes et papiers du Québec et 23 pour cent de l'en-

semble canadien.

À la fin des années 1800, révèle en outre M. Kesteman, la région compte les papetières aux plus gros rendements de la province, soit celles de Windsor et de Kingsey Falls. En 1890, les 618 000 \$ en valeurs de production représentent 41 pour cent de toute la production québécoise.

— François Gougeon

Windsor favorisée par la guerre de Sécession

FRANÇOIS GUGEON
francois.gugeon@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — La guerre de Sécession aux États-Unis est en partie à l'origine de la naissance de Windsor comme capitale mondiale du papier fin. En d'autres circonstances, ce titre aurait pu échoir à Sherbrooke.

Il faut savoir qu'avant Windsor, East Angus et Brompton, le berceau de l'industrie mécanisée de fabrication du papier est Sherbrooke. Dès 1849, William Brooks y lance la première de ses deux usines dans le secteur de la gorge de la rivière Magog.

« Quand on regarde de près les événements du passé, c'est quand même tout un revirement. »

« Quand Brooks fait faillite 10 ans plus tard, deux grossistes montréalais qui achetaient sa production, William Angus et Thomas Logan, reprennent les affaires. Mais surtout, vers 1862, ils commencent à s'intéresser à un procédé révolutionnaire de fabrication de pâte de bois à la soude. Angus et Logan pensaient expérimenter ce nouveau procédé à Sherbrooke mais les circonstances ont favorisé Windsor, en 1865, qui était alors un village d'à peine 150 habitants avec son petit moulin à scie et à farine au pied de la Watopeka », rappelle l'historien Jean-Pierre Kesteman.

À Sherbrooke, la compagnie foncière gérant les terrains industriels et les barrages hydrauliques où devait s'installer la manufacture n'accep-

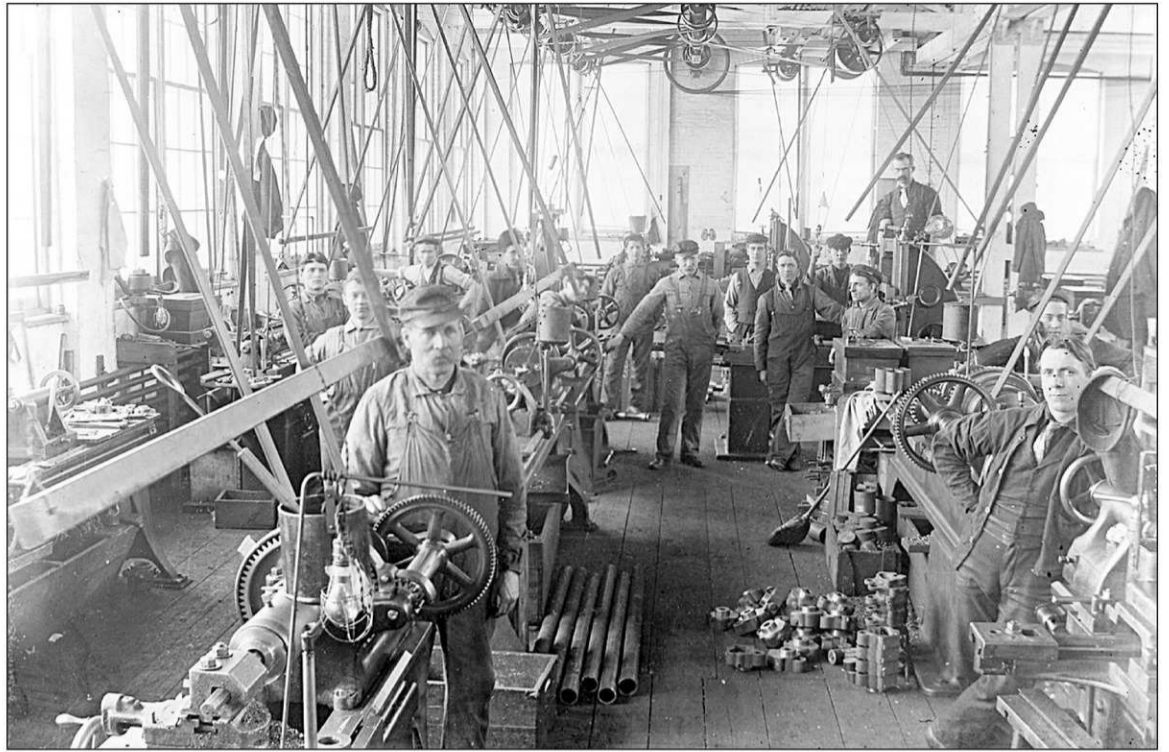
te que des locataires. Angus et Logan se tournent alors vers l'achat d'un site à Windsor, disposant de bonnes chutes et relié à Sherbrooke par le chemin de fer du Grand-Tronc pour y transporter la matière première à transformer en papier.

Mais ce qui a contribué aussi à « prendre le risque de Windsor », c'est la terrible guerre de Sécession chez nos voisins du Sud, de 1861 à 1865. « La vente de papier était très florissante et très payante aux États-Unis, car cette guerre civile entraînait la destruction des papeteries et les gens étant toujours plus avides de nouvelles sur le conflit, cela a amené une hausse appréciable du tirage des journaux », signale en outre M. Kesteman.

Chose certaine, rajoute le spécialiste de l'histoire régionale, c'était une grande première canadienne que vivait Windsor, qui a plus tard récupéré l'ensemble des procédés de production, car les usines de Sherbrooke n'ont subsisté qu'une trentaine d'années.

« Quand on regarde de près les événements du passé, c'est quand même tout un revirement. Parce qu'au départ, le projet de Windsor ne devait être que l'appendice d'une industrie déjà existante à Sherbrooke. Avec le temps et la croissance des affaires grâce au nouveau procédé chimique à Windsor, tout ce qu'il y avait à Sherbrooke a complètement disparu », exprime M. Kesteman.

Qui plus est, ce même procédé de fabrication chimique de pâte de bois servira au lancement d'activités industrielles dans les hameaux d'alors de Kingsey Falls en 1872, de East Angus en 1882 et même de Scotstown en 1884.



FONDS DE L'INGERSOLL-RAND. LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Prise entre 1896 et 1905, cette photo montre des ouvriers de la défunte Jenckes Machine Co. de la rue des Grandes-Fourches Sud, à Sherbrooke, qui produisait de l'équipement pour les papeteries. C'est par un complexe système de roues et de courroies que la machinerie était activée dans l'entreprise fondue ensuite dans une autre défunte, la Rand.

La capitale mondiale du papier fin

SHERBROOKE — Quand Domtar a résolu de construire sa méga-usine ultra moderne de Windsor, à la fin des années 1980, la Ville n'a pas hésité à se donner le titre de « capitale mondiale du papier fin ».

« On avait bien spécifié papier fin, car à l'époque, Trois-Rivières se qualifiait de capitale mondiale du papier tout court », rappelle Adrien Péloquin, maire de Windsor à ce moment.

« Compte tenu de l'investis-

sement (plus de 1,2 milliard \$) et de la capacité de production, Domtar dans notre ville devenait le géant du papier fin », note en outre M. Péloquin. L'appellation n'avait pas fait l'objet d'un concours public mais tombait sous le sens, tout simplement.

Du côté de la capitale de la Mauricie, François Roy, du service municipal des communications, rappelle que le titre de capitale mondiale du papier a été conféré vers

1925. « À cette époque, grâce à d'immenses réserves de bois, les industries se sont rapidement développées. Chez nous, c'est surtout le papier journal », précise-t-il.

Cependant, au fil des ans et des difficultés qu'a traversées cette industrie en Mauricie, le slogan de capitale mondiale du papier a été de plus en plus délaissé, a aussi expliqué M. Roy.

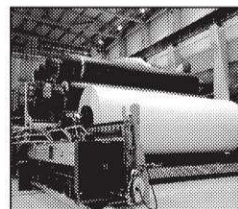
— François Gugeon

Qualité synonyme de réussite

En tant que distributeur national de composants industriels, **Kinecor** est fier de souligner son partenariat avec des entreprises canadiennes telles que **Cascades, Domtar et Kruger**.



Kinecor Sherbrooke
819.565.9933



Service 24/7
391, rue Belvédère Sud
Sherbrooke, Québec J1H 4B7
sherbrooke@kinecor.com
www.kinecor.com

KINECOR
Approvisionnement • Logistique • Solutions techniques



On fait du papier depuis
136 ans à Kingsey Falls.
La famille Lemaire y laisse
sa marque depuis 1963.



AU FIL DU TEMPS...

1957 > Antonio Lemaire fonde la Drummond Pulp & Fibre à Drummondville.

1963 > Les Lemaire achètent l'usine de Dominion Paper cie à Kingsey Falls.

1964 > Fondation de Papier Cascades inc.

1971 > Création de Cascades Forma-Pak (pâte moulée).

1972 à 1977 > Création de Papier Kingsey Falls (cartons multicouches), Industries Cascades (papiers tissu), Plastiques Cascades et Cascades Conversion.

1976 > Première exportation du savoir-faire de Cascades (usine de carton-caisse à Cabano).

1983 > Cascades fait son entrée en bourse. Fondation de Cascades industries à Rockingham en Caroline du Sud. Création d'une usine de papier kraft à East Angus.

1984 > Acquisition d'une usine de carton plat à Jonquière.

1985 > Acquisition d'une usine de carton plat à La Rochette en France. Création du centre de recherche de développement à Kingsey Falls.

1986 > Acquisition d'une usine de carton plat à Blendecques en France et création de Cascades S.A.

1987 à 1989 > Acquisition d'autres usines de transformation de pâtes papier en France, en Suède et en Belgique.

Début 1990 > Création de Cascades Énergie.

1992 > L'achat de Rolland et de Paperboard Industries Corporation.

1995 > Acquisition de Boralex. Achat de Papiers Perkins.

Une entreprise née d'un congédiement



YANICK
POISSON
yanick.poisson@latribune.qc.ca

KINGSEY FALLS — Preuve que les meilleures initiatives émanent souvent de concours de circonstances, la multinationale Cascades doit son existence à un congédiement.

Mis à pied par une entreprise du domaine du textile de la région de Drummondville et infructueux dans ses tentatives de se trouver un nouvel emploi, Antonio Lemaire, le patriarche des trois célèbres frères du même nom, a décidé de suivre un courant qui commençait à poindre au Québec, celui de la récupération.



Antonio Lemaire

Il a arpenté les dépotoirs de sa municipalité à la recherche de métaux, plastiques et papiers, qu'il revendait ensuite à des usines de transformation. Il a eu l'idée, au tournant des années 60, de transformer le vieux papier en pâte afin de le vendre aux papeteries de Grand-Mère et d'Alma.

«Mon père était un activiste syndical qui militait pour l'égalité entre les hommes et les femmes. Lorsqu'il a été mis à pied, il a été mis sur une liste noire et n'a pas pu se trouver un nouvel emploi. Par chance, sa débrouillardise et son ingéniosité lui ont permis de se remettre sur les rails», raconte Alain Lemaire, l'actuel président et chef de la direction de Cascades.

De fil en aiguille, le père Le-



PHOTOS CASCADES

Les trois frères Lemaire

mire s'est organisé et est devenu responsable de la collecte des ordures ménagères drummondvilloise. C'est au sein de Drummond Pulp & Fibre que Bernard, Laurent puis Alain, quelques années plus tard, devaient obtenir leur premier emploi. «On faisait ça parce que ça nous donnait l'occasion de conduire les camions et ça nous faisait un peu d'argent de poche», continue le cadet des frères Lemaire.

Si l'entreprise a été fondée en 1964, l'aventure Cascades a débuté quelques années auparavant lors de l'achat du vieux moulin de Kingsey Falls, une usine abandonnée depuis sept ans par Dominion Paper cie. Antonio Lemaire a flairé la bonne affaire et a fait les démarches afin que ses trois garçons démarrent leur propre entreprise. S'il croyait qu'il y avait là une mine d'or, les Lemaire ont vite déchanté. Les installations de la rue Marie-Victorin étaient en complète désuétude et ne leur permettaient pas de fabriquer un papier d'assez bonne qualité pour être vendu.

«On a vite compris pourquoi l'entreprise qui occupait cette usine a fermé ses portes. Certains équipements étaient encore actionnés par des moteurs à vapeur et étaient munis d'engrenages en bois. Ça datait de la fin du 19^e siècle. Il a fallu travailler fort pendant trois ans avant de commencer

à être rentable», se rappelle le président.

Quelques années plus tard, les frères Lemaire ont profité de la fermeture d'une entreprise albertaine afin d'acquérir les équipements nécessaires à la fabrication d'articles de pâte moulée (boîtes d'oeufs) et ont procédé à une première expansion, Cascades Forma-pak.

De 1972 à 1977 naîtront à Kingsey Falls les divisions Papier Kingsey Falls, Industries Cascades, Plastiques Cascades et Cascades conversion. Au début des années 1980, les frères Lemaire inscrivent leur entreprise à la bourse, puis procèdent à l'achat d'unités à

l'extérieur de la petite municipalité des Bois-Francis, en Caroline du Nord, à East Angus et à Jonquière.

La progression de Cascades se poursuit jusqu'à ce qu'elle atteigne son apogée en 2002. À son plus fort, elle comptera 150 unités. L'augmentation considérable de la valeur du dollar canadien, combinée à une réduction de la valeur du papier et de l'avènement d'entreprises chinoises et sud-américaine a obligé les frères à rationaliser au cours des sept dernières années. Aujourd'hui, Cascades exploite une centaine d'usines réparties un peu partout à travers le globe.



Alain Lemaire, en 1956, devant les camions de collecte des déchets de la Ville de Drummondville. Sous ses pieds, le sol est composé de morceaux d'asphalte récupérés et imbriqués.

Cascades doit son succès à ses employés

YANICK POISSON
ypoison@latribune.qc.ca

KINGSEY FALLS — Selon le président et chef de la direction de Cascades, Alain Lemaire, l'entreprise ne serait pas ce qu'elle est si ce n'avait été de la collaboration, de la débrouillardise et de la fibre entrepreneuriale de ses travailleurs.

Il faut dire que la multinationale a décidé d'adopter une gestion peu orthodoxe de ses ressources humaines. Elle a opté pour la décentralisation de ses décisions et privilégie une relation de transparence avec ses employés. Les salaires alléchants, les avantages sociaux concurrentiels et les traditionnels partages du profit font en sorte que les travailleurs ont l'impression d'occuper une place de choix dans la vie de l'entreprise.

«On est là pour donner des conseils, fournir de l'argent et s'assurer qu'il y a une synergie entre les employés et les usines. Ça a beaucoup facilité la gestion de la croissance des 30 premières années», indique M. Lemaire.

« On est là pour donner des conseils, fournir de l'argent et s'assurer qu'il y a une synergie entre les employés et les usines. »

Le président estime que le succès de Cascades peut également être attribué à la complémentarité et à l'humilité des trois frères. Bien conscients du fait qu'ils ne savent pas tout, ils



IMACOM, JESSICA GARNEAU

«Nous sommes des gars très ordinaires, explique Alain Lemaire, président et chef de la direction de Cascades. On ne connaît pas tout, mais on sait bien s'entourer.»

ont été en mesure de s'entourer de gens compétents, de sauter sur les occasions d'affaires et de garder une relation privilégiée avec leurs employés.

«Nous sommes des gars très ordinaires et pas très scolarisés. On ne connaît pas tout, mais on sait bien s'entourer et ça ne nous dérange pas de faire des erreurs», ajoute le président.

Le secret réside également dans la capacité à s'adapter aux différentes cultures. On n'engage pas des Américains

aux mêmes conditions que des Européens ou des Québécois. M. Lemaire considère que les gens d'ici sont les plus gâtés, alors que dans certaines régions des États-Unis on recherche un bon salaire au détriment des avantages sociaux.

L'homme d'affaires précise que dans l'esprit des frères, le nom de Lemaire est moins important que celui de Cascades et que l'entreprise a été bâtie non pas pour permettre à ses propriétaires de faire de l'argent, mais pour ses travailleurs.

Le meilleur coup de Cascades au fil des ans? La création de l'entreprise de fabrication de carton Norampac, en collaboration avec Domtar. Cette entité a permis de mieux structurer l'offre des deux gros joueurs du domaine en plus d'éliminer un compétiteur.

Fini l'âge d'or des pâtes et papiers

Après avoir géré plus d'une trentaine d'années de croissance, les frères Lemaire doivent maintenant gérer la décroissance. Fermetures d'usines et mises à pied sont dans le vocabulaire depuis près de dix ans et ce, pour la première fois depuis la création de Cascades.

Selon Alain Lemaire, les belles années de l'industrie des pâtes et papiers au Canada sont révolues et les entreprises du domaine devront continuer d'innover et de se battre avec acharnement seulement pour rester en vie. Il considère que les entreprises chinoises, sud-américaines et américaines ont toutes un net avantage concurrentiel.

«Je ne vois pas comment l'industrie peut se relever à court terme. En Amérique du Sud, les arbres se régénèrent en moins de dix ans, en Chine, les employés gagnent 20 fois moins que les nôtres et les États-Unis ont investi plus de 300 milliards en subventions afin de relancer leurs entreprises du domaine», constate Alain Lemaire.

Afin d'assurer sa progression, Cascades a créé, au début des années 90, sa division Énergie et a fait l'acquisition de Boralex, une entreprise spécialisée dans les énergies vertes.

1997 > Achat de Provincial Papers. Création de Norampac en partenariat avec Domtar. Acquisition d'une usine de carton plat à Arnsberg en Allemagne. Restructuration de Cascades en cinq groupes: l'emballage spécialisé, les cartons-caisses, les papiers tissu, les papiers fins et le carton plat.

1998 > Démarrage d'une unité de conversion à Wednesbury en Angleterre.

Début 2000 > Fermeture d'usines à Thunder Bay, Montréal, Red Rock, Pickering, Buffalo et Boissy le Châtel.

2001 > Acquisition d'usines en Pennsylvanie et au Wisconsin.

2003 > Acquisitions en Alberta, à New York, en Arizona, en Oregon et au Tennessee.

2005 > Vente des actifs de distribution de papiers fins (Cascades Ressources) et de papiers tissés (Wood Wyant).

2006 > Rachat de la participation de Domtar dans Norampac.

2007 > Fusion des activités européennes de fabrication de carton plat avec Reno de Medici.

2008 > Les activités nord-américaines de carton plat sont intégrées à celles des cartons-caisses de Norampac.

Plus pour vous

1^{er} versement GRATUIT

YARIS 2009 HB

TAUX D'INTÉRÊT À PARTIR DE 0% OU 2000\$ DE RABAIS

1^{er} versement GRATUIT

COROLLA 2010

TAUX D'INTÉRÊT À PARTIR DE 0% 750\$ DE RABAIS

TOYOTA Richmond

151, route 116, Richmond
Tél.: 819 826-5923 ou sans frais: 1-800-363-1616
www.toyotarichmond.com

* Obtenez tous les détails chez
Toyota Richmond

Un apport incommensurable pour Kingsey Falls

YANICK POISSON

ypoison@latribune.qc.ca

KINGSEY FALLS — Il s'en est fallu de peu pour que Kingsey Falls devienne un village fantôme. Au lendemain de la fermeture de la Dominion Paper, principal employeur de la municipalité, en 1957, plusieurs ont été forcés de trouver de l'emploi ailleurs et quelques-uns ont dû déménager.

Heureusement, le syndicat des travailleurs de l'entreprise a refusé de participer au déménagement de la machinerie de l'usine, ce qui aurait eu pour effet de transformer le vieux moulin en bâtiment vide et inintéressant. Cet entêtement a permis la venue des frères Lemaire et de leur rêve qui a transformé le destin de tout un village.

Pendant que Cascades progressait, le visage de Kingsey Falls s'embellissait. Au cours des 45 dernières années, la population du village est passée de quelques centaines d'âmes à plus de 2000. De nouvelles rues

ont été construites et, pour servir la population grandissante, de nouveaux commerces ont vu le jour.

La mairesse de Kingsey Falls, Micheline Pinard-Lampron, n'ose même pas s'imaginer de quoi aurait l'air sa municipalité si les frères Lemaire n'y avaient jamais mis les pieds. Ils ont notamment participé à la construction du gymnase de l'école primaire — qui porte d'ailleurs le nom de Cascatelle —, du Centre récréatif, du Théâtre des Grands Chênes, du Parc Marie-Victorin et, plus récemment, du Parc Bernard-Lemaire, qui constitue un joyau en plein coeur du village.

En plus de toutes ces réalisations qui ont bonifié de beaucoup la qualité de vie des gens de la localité, Cascades a mis de l'avant une politique d'avantages financiers afin d'inciter ses quelque 1200 employés de Kingsey Falls à s'installer à proximité de l'entreprise. Comme si ce n'était pas assez, la part de la multinationale en taxes

foncieres et en taxes d'affaires représente 50% du budget de 3 millions \$ de la municipalité.

«Cascades n'a pas son pareil. Nous pouvons nous compter chanceux que ces hommes d'affaires soient partis de Drummondville pour s'installer chez nous. Ce sont des gens respectueux et ils sont demeurés fidèles à leur milieu», indique la politicienne.

Alain Lemaire demeure toujours à Kingsey Falls et son frère aîné Bernard a toujours un pied-à-terre dans la municipalité. Pour ce qui est de Laurent, il réside à Warwick, dans la municipalité voisine.

Une fierté

Au-delà de la contribution économique, Cascades est devenue un véritable objet de fierté pour les Kingsey-Fallois et tout le travail accompli afin de développer l'image verte de l'entreprise n'y est pas étranger. Même s'il peut être qualifié d'industriel, le village est renommé pour sa fibre environnementale.



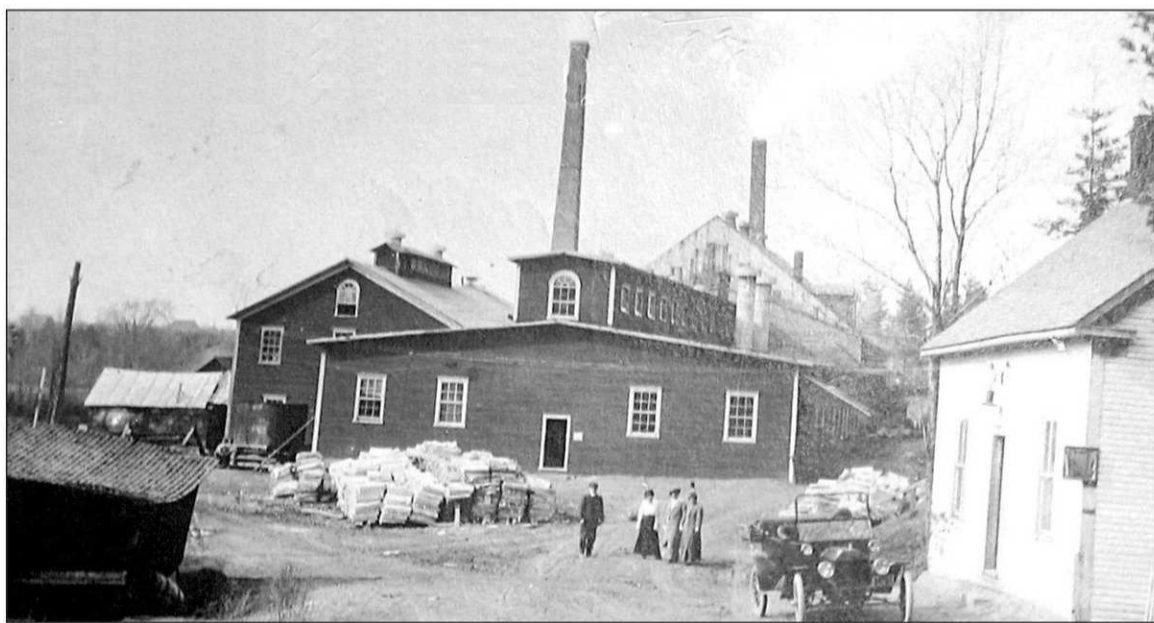
ARCHIVES. LA TRIBUNE

Le passage de Bernard Lemaire dans l'histoire de Kingsey Falls a été immortalisé par cette sculpture placée bien en vue dans le parc qui porte son nom.

L'importante implication de la multinationale dans le sport amateur lui confère également un rôle d'ambassadeur de la municipalité. En plus d'encourager des athlètes comme Stéphanie St-Pierre, Pierre-Alexandre Rousseau et Sylvain Bernier qui s'illustrent un peu partout autour du globe, elle a fait le nécessaire pour que toutes les équipes de hockey de niveau AA des Bois-Francs portent son nom. Cette contribution fait également en sorte qu'une centai-

ne de joueurs de haut calibre évoluent sur la glace du Centre récréatif de Kingsey Falls chaque année.

Selon Julien Couture, un des premiers employés de Cascades, ce n'est pas d'hier que l'entreprise constitue un objet de fierté. «C'était notre entreprise, le sentiment d'appartenance était si fort que les gars passaient les vis et les écrous à la brosse d'acier pendant leurs moments libres afin de s'assurer que l'équipement soit propre», affirme-t-il.



CASCADES

Voici une vue d'ensemble de l'usine de la Dominion Paper, au début du siècle dernier, qui allait devenir propriété des frères Lemaire en 1963.



ADDITIFS & LUBRIFIANTS

Pierre Traversy

Les Distributions Pierre Traversy inc.

104, rue Larocque, Drummondville (Québec) J2C 2W4

Tél. : 819 478-4768 • Téléc. : 819 478-2812

288492

POUR TOUT SAVOIR

Chaque jour, lisez

La Tribune



Des services conseils d'accompagnement pour vos projets de démarrage ou d'acquisition d'entreprise

De l'aide financière pour vos projets créateurs d'emplois :

- Fonds jeunes promoteurs
- Fonds local d'investissement
- Fonds économie sociale

- Soutien au travail autonome
- Fonds développement durable
- Fonds soutien à l'émergence

- Fonds agro
- Fonds commerce et service
- Fonds tourisme et culture
- Fonds usinage et métaux

De l'information, du réseautage et du soutien à l'animation du milieu dans les secteurs :

- Agriculture et foresterie
- Culture

- Industriel et commercial
- Tourisme

Contactez nos conseillers au 819 879-6643 - Venez nous rencontrer au 309, rue Chassé, Asbestos

Écrivez-nous : cld@mrcdessources.com

288485

Le salut d'une famille

YANICK POISSON

ypoisson@latribune.qc.ca

KINGSEY FALLS — Pour certains, la création de Cascades à Kingsey Falls a été génératrice d'emplois bien rémunérés et de conditions de travail avantageuses à proximité du domicile familial. Pour d'autres, elle a été un véritable salut.

« Je me souviens encore avoir vu mon père arriver avec son premier chèque de partage du profit. Il avait les yeux brillants. »

C'est notamment le cas d'Irénée Labrecque, un homme à tout faire de Kingsey Falls qui est passé par toute une gamme de métiers avant de finalement trouver l'emploi rêvé au tournant de son 40^e anniversaire.

De chauffeur de taxi à ouvrier en construction, en passant par agriculteur et conducteur d'autobus scolaire, il a franchi bien des étapes avant de rejoindre les rangs de Cascades et d'avoir

enfin les moyens d'offrir un peu de confort à sa petite famille.

La fille de M. Labrecque, Claudette Simoneau, se rappelle avoir vu la joie dans le visage de son père lorsqu'il a reçu ses premières paies et son premier chèque de partage du profit. Il faut dire que les Labrecque étaient sept à habiter un tout petit loyer et qu'ils avaient du mal à joindre les deux bouts.

«Je me souviens encore avoir vu mon père arriver avec son premier chèque de partage du profit. Il avait les yeux brillants. Enfin, il pouvait nous gâter. À 40 ans, il n'avait pas encore trouvé d'emploi stable et ça a été un véritable soulagement pour toute la famille», raconte-t-elle.

En amour

Irénée Labrecque est littéralement tombé amoureux de Cascades. Fréquemment, il abordait le sujet à la maison et faisait part à ses enfants de l'évolution de la compagnie.

Pas étonnant que Mme Simoneau ait choisi de suivre les traces de son père, quelques années plus tard, en 1970.

Après avoir terminé ses

études à l'école Sainte-Thérèse de Sherbrooke, elle a entrepris une formation en comptabilité. Avant même d'avoir terminé son cours, elle s'est vu offrir un poste de secrétaire-comptable, initialement occupé par la femme de Bernard Lemaire, France.

Complicité des trois frères

Puisqu'elle travaille au siège social depuis près de 40 ans, Claudette Simoneau a eu la chance de côtoyer les frères Lemaire de façon quasi quotidienne. Selon elle, le succès de Cascades réside dans la complémentarité du trio.

«Ça m'a toujours épatée de voir à quel point ils s'entendent bien. Il y a une synergie incroyable entre les trois hommes. Il leur est arrivé de s'obstiner, mais jamais ils n'ont eu de conflits personnels. Bernard et Alain faisaient valoir leurs positions et Laurent les regardait calmement», dit-elle.

Cascades a beaucoup changé au rythme de sa progression sur la scène mondiale. Le départ de Bernard, puis celui de Laurent, des opérations courantes de l'entreprise ont aussi contribué

à réduire la quantité et la qualité des relations patrons employés.

Selon Line Couture, une collègue de travail de Mme Simoneau au siège social, tant qu'Alain Lemaire sera en poste, les choses continueront de tourner rondement. Elle se fait plus inquiète par rapport à la suite. Elle appréhende le départ d'Alain de son poste de président et chef de la direction, lequel est prévu d'ici cinq ans.

«Ça m'inquiète. Je crois qu'on est plusieurs à redouter le départ des frères Lemaire. L'entreprise est basée sur une belle philosophie, mais ce n'est pas tout le monde qui embarque», a-t-elle affirmé.

Heureusement, un autre Lemaire gravit peu à peu les échelons à la succession de la première génération. Patrick, le fils de Bernard, est président de Boralex, l'une des entreprises satellites de Cascades. Il pourrait être intéressé par le défi.

«Ce serait une très bonne nouvelle, Patrick, c'est Bernard en peinture. Il a été élevé là-dedans, il pense de la même façon et il entretient le même discours», conclut Mme Simoneau.

BLOC-NOTES

Le site d'enfouissement au sein duquel on entrepose les déchets de Drummondville est le même qu'au cours des années 60 et il appartient toujours à Cascades.

////

Les frères Lemaire ont acheté le vieux moulin de Kingsey Falls des mains des caisses populaires Desjardins. Appelés à voter relativement à la vente et aux modalités de paiement, les administrateurs de l'époque ont tranché à quatre contre trois en faveur du projet.

////

Le nom «Cascades» est une idée d'une tante des frères Lemaire. Cette dernière faisait tout simplement référence aux chutes situées à proximité de la première usine de Cascades sur la rue Marie-Victorin à Kingsey Falls.

////



TRANSPORT
HERVÉ
LEMIEUX

Transport Hervé Lemieux,

fier transporteur de grandes compagnies

œuvrant dans l'industrie papetière québécoise,

tient à souligner sa reconnaissance

pour tout l'apport fait dans la région de l'Estrie

depuis ces 150 dernières années.

305262



CASCADES

- Siège social situé à Kingsey Falls
- 14 usines dans la MRC d'Arthabaska
- Près de 1 700 employés sur notre territoire
- Une implication sociale majeure pour notre communauté

**UN APPORT CONSIDÉRABLE
À L'ÉCONOMIE DE NOTRE RÉGION**



Corporation de développement économique
BOIS-FRANCS (CLD)

www.regiondesboisfrancs.com

www.mrc-arthabaska.qc.ca



MUNICIPALITÉ
D'ARTHABASKA
288482

Bernard Lemaire : un homme d'exception

YANICK POISSON
ypoisson@latribune.qc.ca

KINGSEY FALLS — La plupart des employés de la première heure de Cascades s'entendent pour dire que le premier chef de l'entreprise, Bernard Lemaire, est un homme d'exception et qu'il est l'une des principales raisons des succès de l'entreprise. Sous sa gouverne, la petite usine de pâtes et papiers peu fonctionnelle de Kingsey Falls s'est transformée en multinationale.

Julien Couture, que plusieurs connaissent sous le pseudonyme de «Dédé», se souvient de ses premières rencontres avec l'ainé des trois frères en 1964. Ancien employé de la Dominion Paper, qui avait fermé ses portes sept ans plus tôt, il avait noté qu'il y avait de nouveau de l'action dans le vieux moulin et avait décidé d'aller y jeter un oeil.

Il y a trouvé un homme sympathique et débrouillard qui s'affairait à faire fonctionner les différents équipements de l'usine. Au fil des discussions, Bernard Lemaire lui a offert un emploi, offre à laquelle il n'a pu acquiescer immédiatement, échaudé par une tentative infructueuse de relance de l'entreprise survenue quelques années auparavant.

«J'avais quitté un emploi à

Asbestos pour travailler pour le gouvernement qui tentait de relancer l'usine. Ça n'a pas duré bien longtemps et il a fallu que je retourne sur le chômage et que je me trouve une autre job», a indiqué M. Couture.

Ce n'était que partie remise puisque l'ainé des frères Lemaire est revenu à la charge deux ans plus tard. Il avait alors une meilleure idée du succès que connaîtrait son entreprise et de la stabilité d'emploi qu'il pouvait offrir. «Il est venu chez nous et m'a dit: "Dédé, j'ai un job pour toi". Le lendemain, je donnais ma démission et une semaine plus tard, je travaillais pour Cascades», raconte l'homme maintenant âgé de 82 ans.

Ce dernier se rappelle de l'importante différence qui existait entre la façon de gérer des anglophones de la Dominion Paper et celle de Bernard Lemaire. Il éprouvait un important sentiment de liberté et pour une raison qu'il ignorait, il était prêt à tout pour que cette entreprise connaisse du succès. En 22 ans de service, M. Couture se souvient d'avoir vu son patron se fâcher une seule fois.

«C'était tout un leader. Pour lui, on aurait été prêts à passer dans un trou de souris. Il nous faisait confiance, il nous laissait faire ce qu'on pensait qui était le mieux pour l'entreprise et ne se choquait jamais.



Julien Couture au travail chez Cascades dans les années 1960.

Je ne l'ai vu en colère qu'une seule fois, lorsqu'un gars a décidé de s'allumer une cigarette alors que le papier était brisé. Ça aurait pu être très dangereux», s'est-il rappelé.

M. Couture se souvient également d'un certain samedi soir où Bernard Lemaire, constatant qu'il n'y avait plus de fumée qui émanait de la cheminée de la vieille usine, s'était présenté en habit et avait décidé de réparer l'appareil défectueux.

«Il a retiré son veston et s'est glissé sous la machine. Il a mis une heure à réparer le tout et est ressorti de là avec la chemise tachée de graisse. Je crois qu'il ne s'est jamais rendu à sa soirée», se rappelle Julien Couture.

Le partage du profit

M. Couture considère que M. Lemaire ne faisait pas que respecter ses employés, il les aimait et il était prêt à faire le nécessaire pour qu'ils aient une bonne

qualité de vie. Dès les premières années de Cascades, il a instauré le principe de partage du profit. Au début, c'est une dinde qu'il remettait à ses travailleurs afin de s'assurer qu'ils aient un bon repas pour le temps des Fêtes.

En 1969, la prime s'élevait à 5 \$ par année d'ancienneté. Aujourd'hui, les employés de certaines usines prolifiques peuvent recevoir des chèques de plusieurs milliers de dollars deux fois par année.

SERVICE DE PNEUS COMEAU INC.

Fier de souligner l'excellence de nos entreprises en pâtes et papiers.



**POUR
L'INSTALLATION
DE VOS PNEUS**

DISPONIBLE :

- MICHELIN
- BF GOODRICH
- UNIROYAL
- YOKOHAMA
- HANKOOK

Votre garagiste de confiance !

SERVICE DE PNEUS COMEAU INC.

133, rue Angus Sud,
EAST ANGUS

(819) 832-3928

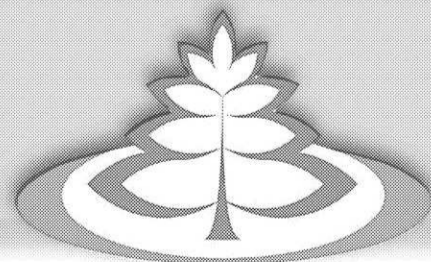


305076

Cascades East Angus : une grande fierté pour notre communauté

*La Ville d'East Angus s'est déployée
autour des pâtes et papiers,
une industrie prédominante
toujours bien présente
grâce à Cascades.*

*À la direction et au personnel,
nous souhaitons un avenir rempli de succès.*



East Angus

Ma ville, ma vie

305069

Les Rivard, des pionniers chez Cascades

YANICK POISSON

ypoisson@latribune.qc.ca

KINGSEY FALLS — Si les Bois-Francs se souviendront longuement des frères Lemaire comme étant les initiateurs de Cascades, une entreprise prolifique qui a contribué au développement et à la richesse de la région, plusieurs se rappelleront aussi des Rivard, l'une des premières familles à avoir consacré sa vie à la croissance de la multinationale.

Guy Rivard a été le premier des quatre frères à être embauché par Cascades, en 1969. Il est également celui qui a connu la plus longue carrière au sein de l'entreprise. Le nouveau retraité a tiré sa révérence en octobre après 40 ans de loyaux services.

L'ouvrier a un souvenir bien précis des circonstances entourant la fondation de Cascades et le début de son histoire d'amour avec la compagnie. Au début des années 1960, quelques années après la fermeture du moulin à papier de la Dominion Paper, Kingsey Falls était pratiquement devenue un dortoir pour les employés des mines d'Asbestos, dont la Johns-Manville, l'une des entreprises minières les plus prolifiques à l'époque.

M. Rivard cogitait l'idée de suivre les traces de son père qui se rendait à la mine en

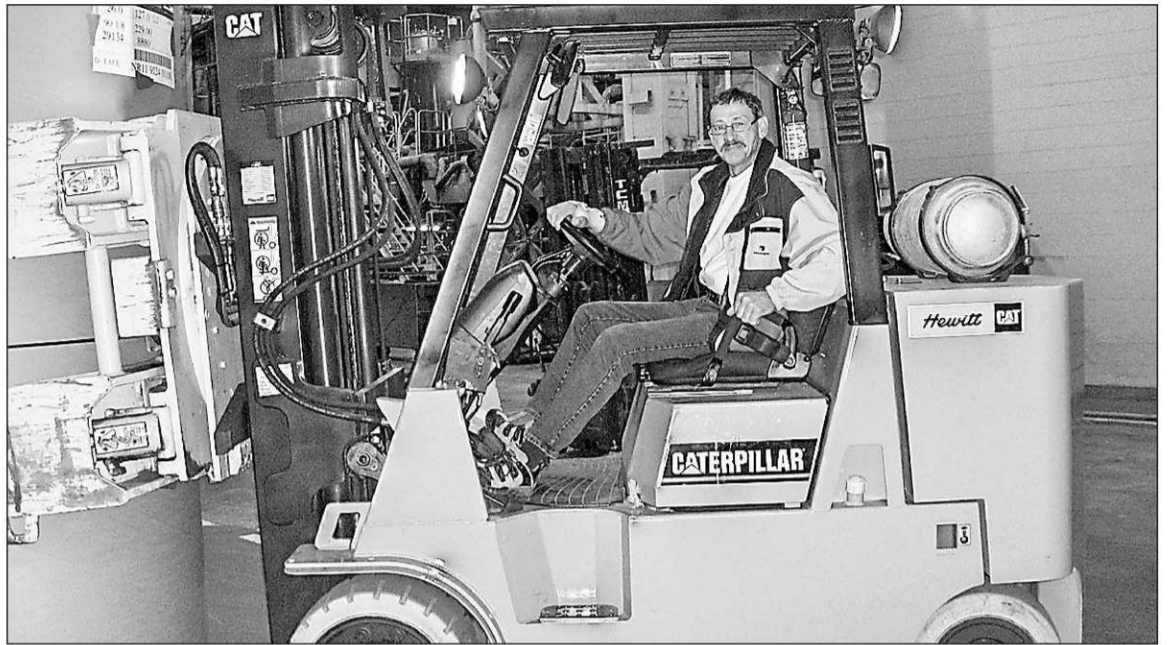
compagnie d'autres villageois chaque matin, ou celles de ses frères aînés, Andréo et Michel, qui travaillaient alors à Valcourt lorsqu'il a eu vent, dans le cadre du cinquième anniversaire de Cascades, que la main-d'œuvre compétente se faisait rare. Il faut dire que l'entreprise naissante n'avait alors pas les reins assez solides pour concurrencer les salaires offerts par les autres employeurs des environs.

L'homme se souvient avoir travaillé dans des conditions difficiles avec une machinerie désuète. Il se rappelle la quantité d'efforts déployés par les ouvriers du temps afin que Cascades connaisse du succès. Il doute que les gens seraient prêts à faire de tels sacrifices aujourd'hui.

«C'était encourageant, c'était notre entreprise. Enfin, il y avait de l'ouvrage à Kingsey Falls. On a travaillé fort en maudit, il n'y avait rien d'automatisé, il fallait tout faire nous-mêmes», raconte Guy Rivard.

Le «Cascadeur» de carrière gagnait 1,95 \$ l'heure lorsqu'il a été embauché, ce qui n'était pas mauvais pour l'époque. D'employé de soutien, il est passé à opérateur des différents appareils de l'usine. Après un court séjour comme aiguilleur, il a finalement terminé son parcours professionnel à l'expédition.

C'est dans les années qui ont



LA TRIBUNE, YANICK POISSON

Guy Rivard au volant d'un chariot élévateur.

suivi la création de Papier Kingsey Falls, en 1972, que les frères de Guy ont fait leur apparition dans l'entourage de Cascades. Pendant qu'Andréo suivait une formation pour devenir opérateur de bouilloire, Michel et Alain amorçaient leur carrière comme aides au vieux moulin.

«C'était l'usine formatrice. C'était très difficile et physique de travailler là. Les frères Lemaire savaient que les employés qui sortaient de là pouvaient tra-

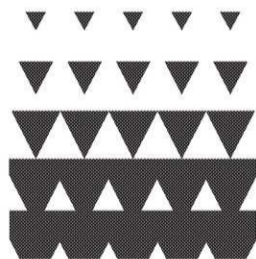
vailer partout ailleurs», signifie M. Rivard.

Si trois des quatre frères ont consacré une bonne partie de leur vie à Cascades, Alain a fait le sacrifice de la sienne. Il est l'un des rares employés de l'entreprise à avoir péri dans l'exercice de ses fonctions.

Le plus jeune des frères Rivard était à nettoyer le sous-sol du vieux moulin à l'arrosoir lorsqu'il a malencontreusement fait éclater l'ampoule qui lui servait

d'éclairage. Probablement en déficit d'attention du fait qu'il travaillait depuis 14 heures, le jeune homme tout juste âgé de 20 ans a omis de débrancher le dispositif suspendu avant de changer l'ampoule. Comme il se trouvait les deux pieds dans l'eau, il est mort par électrocution.

Outre les quatre frères, quatre beaux-frères et belles-sœurs (la famille compte sept enfants) ont travaillé au sein de l'entreprise.



GRAYMONT

Le plus important producteur de chaux calcique vive et éteinte du nord-est de l'Amérique

Chaux calcique - Granulat fin
Granulat calcaire

GRAYMONT (QC) INC.

25, rue de Lauzon, bureau 206
Boucherville (Québec) J4B 1E7

Tél. : 450 449-2262
Télec. : 450 449-2256

Usine de Bedford
Usine de Joliette
Usine de Marbleton

450 248-3307
450 759-8195
819 887-6381

Site Internet: www.graymont.com



Une entreprise portée par des employés dévoués

YANICK POISSON
ypoison@latribune.qc.ca

KINGSEY FALLS — Il existe beaucoup de similitudes entre la première usine de Cascades à Kingsey Falls et celle construite au milieu des années 70 à Cabano dans le Bas-St-Laurent. Dans les deux cas, elles ont été aménagées dans de petites localités et la fermeture aurait été inévitable si ce n'avait été du dévouement des employés.

Alors professeur en génie chimique à l'Université Laval, Martin B. Pelletier se rappelle avoir assisté aux travaux de construction d'une usine dont son village natal avait bien besoin sur le plan économique. Approché par Bernard Lemaire pour devenir le premier directeur de la nouvelle entreprise, il a hésité un moment pour finalement accepter.

«J'avais de bonnes conditions de travail et un job garanti à vie à l'Université. J'ai d'abord accepté de m'occuper de l'usine pendant l'été et j'y suis resté. J'aimais la philo-

sophie de Bernard Lemaire. Il était prêt à avoir la population comme partenaire, une formule gagnante à mon avis», raconte Martin B. Pelletier.

Et cette collaboration de la population s'est avérée cruciale. Comme ils l'avaient fait à Kingsey Falls une dizaine d'années plus tôt, les frères Lemaire ont acquis des installations démodées et à peine fonctionnelles. Selon M. Pelletier, il aura fallu huit longues années avant de voir les premiers bénéfices.

«Si j'avais su ce qu'étaient les pâtes et papiers, je ne me serais jamais embarqué là-dedans. En plus, nous avons fait de mauvais choix qui nous ont handicapés pendant un certain temps. À un certain moment, nous avions des chèques pour 4 millions \$ dans un tiroir et nous n'étions pas capables de payer nos créanciers», explique le gestionnaire.

Heureusement, les travailleurs s'étaient approprié «leur usine» et ils ont mis les efforts sans compter jusqu'à ce que l'entreprise convertisse



Martin B. Pelletier

ses prêts en action au début des années 80. «Si on n'avait pas eu de bons employés et l'appui de

la population, c'est sûr qu'on serait tombé. Ils ont contribué à la modernisation de l'usine et au raffinement de nos techniques», ajoute-t-il.

Après Cabano, Martin B. Pelletier a été affecté à la création du Centre de recherche et développement de Cascades à Kingsey Falls, lequel a contribué à la formation de bon nombre de cadres. Il compte aujourd'hui une quarantaine de chercheurs. Au fil des ans, ce centre a été à l'origine de percées intéressantes dans les domaines du blanchiment sans chlore, de la fibre recyclée et du désencrage.

L'ingénieur de formation a ensuite été muté à Breakeyville, dans la région de Québec, où il a participé au démarrage d'une usine qui devait connaître du succès avec le papier kraft. Il a été nommé président de tout le groupe de cartonnage ondulé, puis vice-président de Norampac à la suite de la création de l'entreprise qui résultait d'une fusion d'une partie des actifs de Cascades et Domtar. M. Pelletier a finalement terminé sa

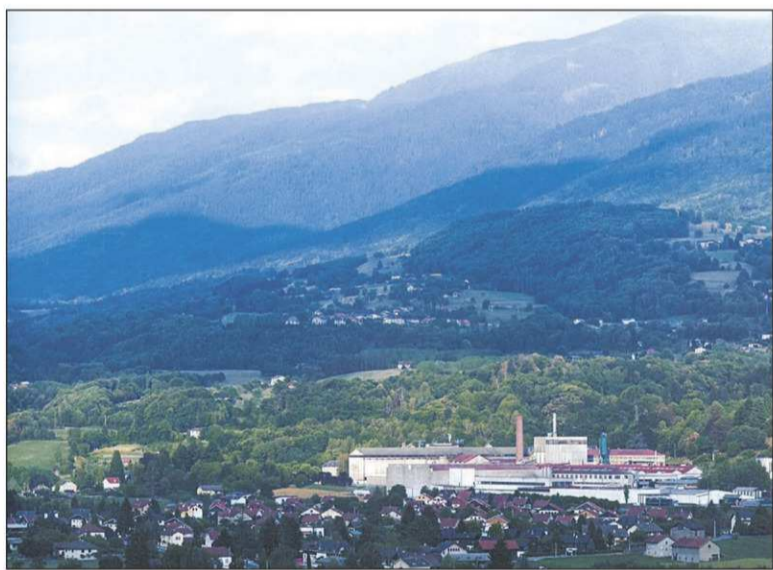
carrière au sein de l'entreprise à titre de président de Rolland, la division papiers fins.

Tel père, tel fils

Le fils de Martin B. Pelletier, Luc, est présentement directeur de l'usine de Cabano et la voie semble tracée pour qu'il marche dans les pas de son père. Tout comme son paternel, il a fait des études en génie chimique avant de travailler pour Cascades, d'abord à East Angus, puis pour Rolland, avant de devenir directeur d'usine dans le patelin familial.

Fait intéressant, un concours de circonstances a fait en sorte qu'il a pu acheter la résidence qui a appartenu à son père. Celui-ci l'avait aussi acheté de son père. De plus, Luc Pelletier est devenu directeur d'usine à 32 ans, soit à peu près au même âge que son père.

La fille de M. Pelletier fait aussi partie du giron de Cascades, elle est responsable des ressources humaines pour Norampac à Drummondville depuis une dizaine d'années.



CASCADES

L'usine de La Rochette, au pied de la chaîne de montagnes de Belledonne en France.



CASCADES

Des canards glissent sur un affluent du Saint-Laurent, à proximité de l'usine de Norampac, Division Trenton, en Ontario.



CASCADES

Le groupe Cascades a du succès un peu partout dans le monde. En 1982, le chiffre d'affaires atteint 35 millions \$ et pour poursuivre l'expansion, la direction fait un premier appel à l'épargne en s'inscrivant à la Bourse de Montréal en janvier 1983. Fernand Cloutier, Laurent, Alain et Bernard Lemaire ainsi qu'André Desaulniers, tous les cinq de Cascades, sont de l'inauguration, en compagnie de représentants de la Bourse de Montréal.



VERT DE NATURE DEPUIS 45 ANS...

RÉCUPÉRATION + EMBALLAGE + PAPIERS

CASCADES.COM


Cascades

VERT DE NATURE™

GROUPE CARTON PLAT

Une réorientation profitable

JÉRÔME
GAUDREAU

jerome.gaudreau@latribune.qc.ca

EAST ANGUS — De 2003 à 2008, l'usine Cascades groupe carton plat d'East Angus a connu des déficits d'environ 20 millions de dollars. Les dirigeants de Norampac, une division de Cascades, avaient alors opté pour une réorganisation majeure. Un an plus tard, la cartonnerie bat des records de production et ce, même après avoir vu son nombre d'employés passer de 97 à 84.

L'abolition de 13 postes et ses 13 mises à pied, l'arrêt d'appareils trop énergivores et les investissements dans les équipements de production auront finalement permis à la cartonnerie d'East Angus de



LA TRIBUNE, JÉRÔME GAUDREAU

Le directeur de l'usine Cascades groupe carton plat, Vincent Goulet, est heureux de voir la cartonnerie redevenir profitable à la suite de la réorientation amorcée l'an dernier.

Un an plus tard, la cartonnerie bat des records de production et ce, même après avoir vu son nombre d'employés passer de 97 à 84.

réaliser des profits en 2009.

«On a assisté à tout un revirement de situation, constate le directeur de l'usine, Vincent Goulet. La valeur du dollar canadien a baissé au début de l'année et le prix de la fibre recyclée aussi.»

À vrai dire, la récession aurait été plutôt profitable pour Cascades groupe car-

ton plat.

«Le prix de l'énergie a également diminué de beaucoup. Dans notre cas, c'est drôle à dire, mais la crise économique a été favorable», confirme Vincent Goulet.

Si l'usine de carton a suspendu sa production à quelques reprises par manque de commandes en 2008, le carnet semble plus rempli que jamais en 2009. Aucun mystère ne se cache toutefois derrière ce changement drastique.

«Une usine de carton plat de Cascades a fermé à Toronto et les commandes ont été rediri-

gées vers East Angus. Cette année, on a donc battu notre record de production mensuelle à quatre reprises lors des quatre derniers mois», avance le directeur de l'usine.

Cette année seulement, Cascades aurait investi plus d'un million de dollars pour rendre les équipements de production de l'usine angussienne plus performants.

«Un triturateur a notamment été acheté cette année, ce qui permet de mieux mélanger le carton recyclé en solution. Nous avons aussi optimisé notre carton en ache-

tant une nouvelle fibre. Comparativement à l'année 2009, notre équipe a augmenté la production de bon carton de 10,8 pour cent, ce qui est assez considérable.»

Travail d'équipe

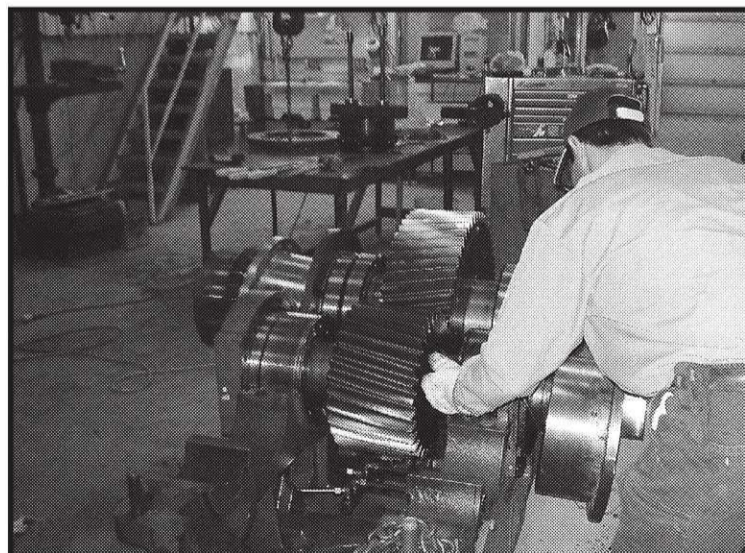
Vincent Goulet le répète. Si la cartonnerie d'East Angus est maintenant profitable, il doit une fière chandelle à tous les employés.

«Tout ça ne s'est pas fait seul, dit-il. Tout le monde a mis l'épaule à la roue. Nous avons travaillé dans le même sens et compris qu'il était ur-

gent d'apporter des changements. Il faudra continuer à mettre les bouchées doubles. La valeur du dollar canadien semble vouloir remonter davantage.»

Décidément, Vincent Goulet souhaite à tout prix célébrer d'une belle façon le 100^e anniversaire de la cartonnerie en 2010.

«Plusieurs activités sont prévues au programme. On espère réaliser des profits pour une deuxième année consécutive. Le centenaire serait plus agréable ainsi!» fait-il remarquer.



L'équipe de Groupe Mill Services est fière de contribuer au succès des 150 ans de l'industrie des pâtes et papiers de Cascades.

Nous connaissons les critères rigoureux en matière de main-d'oeuvre que Cascades applique dans toutes ses usines et sommes heureux d'en faire partie.

Félicitations et bonne continuité !

Groupe Mill Services inc.

11, rue Lemaire
Kingsey Falls (Québec) J0A 1B0

téléphone : 819 363-9010

télécopieur : 819 363-9017

info@groupemill.com



Deux époques, deux directeurs, un seul nom

JÉRÔME GAUDREAU

jerome.gaudreau@latribune.qc.ca

EAST ANGUS — De 1990 à l'an 2000, Jean Giasson occupait le poste de directeur de l'usine Cascades East Angus. Quelques années après son départ, il était fier de voir sa fille Julie devenir la première directrice de la papetière d'East Angus. Aujourd'hui, Jean et Julie Giasson s'amuse parfois à comparer les deux époques plutôt différentes.

Aujourd'hui, Jean et Julie Giasson s'amuse parfois à comparer les deux époques plutôt différentes.

«Disons que je n'aurais pas préféré être à la place de Julie durant ces dernières années plus difficiles, avoue d'entrée de jeu Jean Giasson. Nos deux époques sont peu semblables. Les marchés et les conditions économiques ne sont plus du tout les mêmes.»

En effet, de 1990 à l'an 2000, la demande demeurait assez constante. Pas de crise économique. Pas de montée fulgurante de la valeur du dollar.

«J'étais là lors des bonnes années, souligne M. Giasson. On ne parlait pas de suspension de production. On espérait toutefois voir l'usine se spécialiser. C'est d'ailleurs grâce à la spécialisation que nous avons pu maintenir l'usine en vie.»

«Aujourd'hui, nous misons davantage sur les fibres recy-



IMACOM, FRÉDÉRIC CÔTÉ

Après avoir vu son père Jean Giasson occuper le poste de directeur de l'usine Cascades East Angus de 1990 à l'an 2000, Julie Giasson remplit à son tour les mêmes fonctions.

clées, rappelle Julie Giasson. Puis on regarde presque chaque jour les variations du dol-

lar canadien, du mazout et du gaz. Car la valeur du dollar et le coût des ressources na-

turelles peuvent nous faire gagner ou perdre pas mal en un mois seulement.»

Une pensée plus verte

À l'époque où Jean Giasson prenait les rênes de l'usine, le papier kraft fabriqué à East Angus contenait moins de dix pour cent de fibres recyclées.

«Notre papier contient maintenant 60 % de fibres recyclées en moyenne. C'est rendu un argument de vente important. Puis on compte investir prochainement afin d'augmenter encore davantage la production et la présence de fibres recyclées dans notre papier», renchérit la directrice actuelle de l'usine.

«Le secret, c'est d'investir en temps de crise, approuve Jean Giasson. Il ne faut pas attendre qu'il soit trop tard.»

Concernant le nombre d'employés, peu de changements de ce côté depuis plusieurs années.

«En 1990, nous étions environ 230 travailleurs à la papetière et 170 à la cartonnerie. Lorsque j'ai quitté l'usine à l'an 2000, nous étions rendus 270 à la papetière et la cartonnerie était devenue une divi-

sion différente depuis 1992», se souvient Jean Giasson.

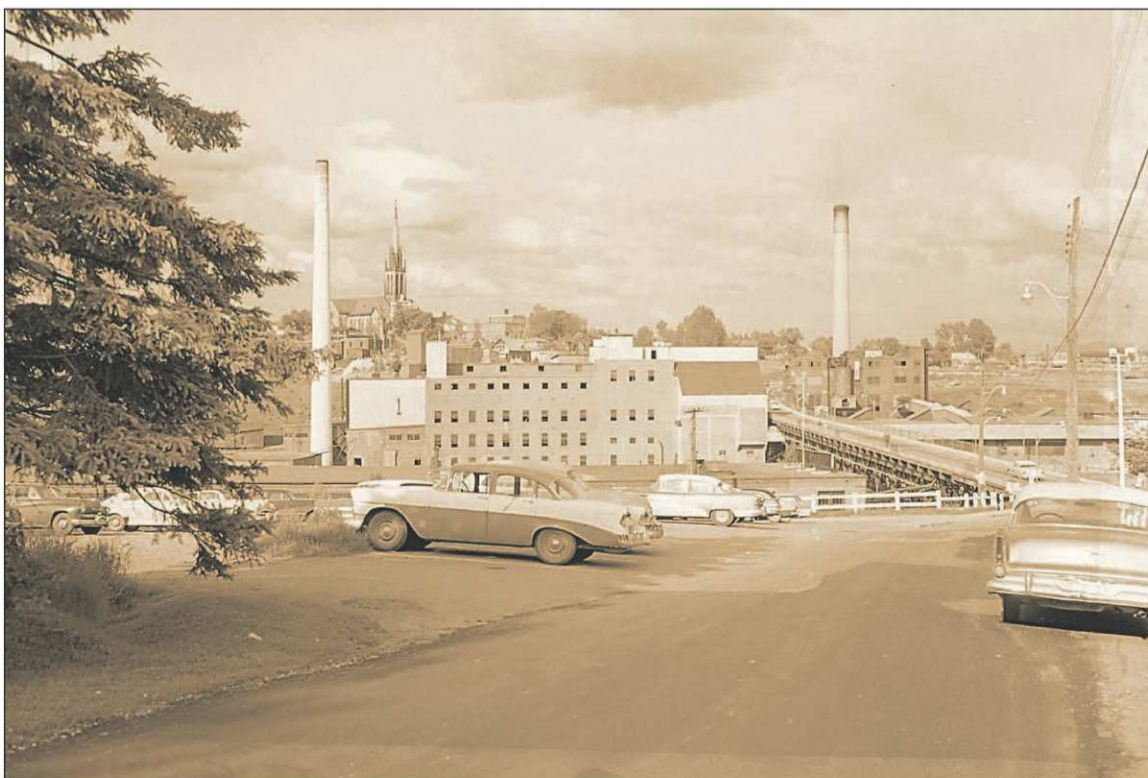
«Cette année, la papetière compte 247 travailleurs, mais ils ne sont désormais qu'un peu plus de 80 à la cartonnerie», réplique Julie Giasson.

Même solidarité

Si les temps ont bien changé, au moins un élément est demeuré tel quel à l'usine de papier d'East Angus selon les deux membres de la famille Giasson: la solidarité des travailleurs.

«Quand nous vivions des moments un peu plus difficiles, les employés se serraient les coudes, confie le paternel. Au lieu d'adopter des moyens de pression, ils travaillaient encore plus fort et on atteignait des records de production. On réussissait à faire plus avec moins.»

«Les gens d'ici aiment leur usine et savent que nous investissons beaucoup pour garder ou améliorer notre positionnement dans ce marché concurrentiel. C'est la clef du succès», avance Julie Giasson, qui se prépare toutefois à quitter son poste de directrice à East Angus, prête pour un autre défi chez Cascades, à King Falls cette fois.



FONDS IVAN BOISVERT. LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE.

Cette photo prise en 1959 montre le complexe de la St-Lawrence Corporation Limited d'East Angus, créé en 1930 et ayant appartenu ensuite successivement à Domtar et à Cascades. Au loin, derrière la cheminée de gauche, on distingue bien le clocher de l'église Saint-Louis-de-Westbury, qui deviendra l'église Saint-Louis-de-France au début des années 1960.

Une usine verte comme jamais

JÉRÔME GAUDREAU

jerome.gaudreau@latribune.qc.ca

EAST ANGUS — La compagnie Cascades n'aura jamais été aussi verte. Du moins, la papetière et la cartonnerie de Cascades à East Angus. Depuis 1996, de nombreuses améliorations ont été apportées afin d'assainir le bilan environnemental des usines d'East Angus. Et ce n'est pas fini. D'autres annonces importantes suivront dans les prochains mois.

Vert de nature. Voilà le dernier slogan de Cascades. Et avec raison, selon le responsable de l'environnement aux usines Cascades d'East Angus.

«S'il y a une chose dont nous sommes très fiers depuis 1996, c'est la réduction importante de la quantité d'eau utilisée pour la fabrication du papier et du carton, note Sylvain Lessard. En dix ans, la cartonnerie et l'usine de papier ont réussi à baisser le rejet des eaux usées de 25 pour cent, en passant de 10 000 mètres cubes à 7500.»

Mais de quelle façon l'usine est-elle parvenue à ce résultat?

«En plus de réduire notre consommation d'eau pour la production, on récupère l'eau encore davantage et ce, grâce aux différentes modifications apportées à notre équipement et au procédé», explique M. Lessard.

«Toujours dans un souci de diminuer son empreinte écologique, la compagnie privilégie depuis longtemps la réutilisation de l'eau pour réduire ses prélèvements en rivière, informe Alain Lemaire par le biais du site internet de la compagnie. Cascades est ainsi très fière d'afficher un débit d'effluent six fois inférieur à la moyenne canadienne de l'industrie.»



LA TRIBUNE, JÉRÔME GAUDREAU

Le responsable de l'environnement aux usines Cascades d'East Angus, Sylvain Lessard, rappelle tous les efforts déployés par Cascades afin d'améliorer son bilan environnemental.

«Ça sent moins à East Angus»

Selon le responsable de l'environnement aux usines Cascades d'East Angus, les dirigeants des deux sites auraient également trouvé un moyen efficace pour réduire la quantité de gaz malodorants rejetés.

«Aujourd'hui, ça sent moins à East Angus, assure Sylvain Lessard. Grâce au nouvel incinérateur et aux autres technologies, nous avons pu améliorer le contrôle des gaz malodorants. Nous sommes convaincus que les modifica-

tions apportées ont permis de réduire les odeurs. D'ailleurs, au lieu d'utiliser du gaz pour faire chauffer les chaudières, on utilise les rejets des scieries, comme l'écorce.»

Les usines Cascades d'East Angus ont de plus amélioré leur traitement des matières résiduelles lors des dernières années.

«Mais on veut en faire plus encore. On travaille beaucoup là-dessus présentement. On souhaite bonifier notre programme», précise le responsable de l'environnement.

Les fibres recyclées

Plus les années avancent, plus on se sert des fibres recyclées pour la production de papiers et cartons chez Cascades.

«Le papier produit à l'usine Cascades East Angus est composé, en moyenne, de 60 pour cent de fibres recyclées. Il n'y a pas si longtemps, il n'en contenait que 10 pour cent», révèle la directrice de l'usine, Julie Giasson.

Rappelons que le carton de l'usine Cascades groupe carton plat est entièrement fait de

fibres recyclées.

En 2008, la compagnie Cascades aurait d'ailleurs utilisé 2,2 millions de tonnes de fibres recyclées, ce qui aurait ainsi permis de sauver 37 millions d'arbres.

«Plus de 2,2 millions de tonnes de vieux papiers et cartons sont ainsi réutilisés comme matières premières dans nos usines plutôt que de se décomposer dans les lieux d'enfouissement. Voilà un geste concret pour la sauvegarde de l'environnement», souligne Alain Lemaire.



GAUDREAU

Fidèle à l'environnement
depuis plus de **50 ans!**

Fier fournisseur de fibres recyclées pour l'industrie papetière d'ici

Faire avancer **le monde...**
sans faire reculer la terre!

GAUDREAU ENVIRONNEMENT INC.

365, boul. de la Bonaventure, C. P. 662, Victoriaville (Québec) G6P 6V7
Tél. : 819 758-VERT (8378) • Sans frais : 1 877 758-VERT
info@groupegaudreau.com • www.gaudreauenvironnement.com



Un amour pour l'usine transmis de génération en génération



Les frères Jean-Luc, Georges, Russel et Frank Reid ont tous déjà travaillé à l'usine de pâtes et papiers d'East Angus.

JÉRÔME GAUDREAU

jerome.gaudreau@latribune.qc.ca

EAST ANGUS — Frank Reid ne peut s'empêcher d'avoir des étincelles dans les yeux en parlant des usines Cascades d'East Angus. L'ancien surintendant semble avoir en lui un amour profond pour l'établissement. Un sentiment transmis de génération en génération, car son grand-père, son père, ses trois frères, son fils et ses neveux ont également travaillé au même endroit.

Frank Reid a été à l'emploi de l'usine de pâtes et papiers d'East Angus pendant près de 42 ans. Son premier chèque de paie, l'Angussien l'a reçu en 1950 alors qu'il occupait un poste de dessinateur mécanique.

«À l'usine de St. Lawrence, on souhaitait mettre sur pied un club de hockey. Un patron avait alors approché mon père en lui disant que si je voulais me joindre à l'équipe, je pourrais obtenir un job à l'usine», explique celui qui a déjà devancé au classement des meilleurs pointeurs de la Ligue junior A du Québec un certain Jean Béliveau.

Rapidement, Frank Reid a grimpé les échelons pour finalement devenir surintendant en 1976.

«J'adorais mon travail, avoue-t-il. L'usine a permis à plusieurs membres de ma famille de bien vivre. Mon grand-père travaillait à l'usine Brompton Pulp and Paper en tant qu'agent de sécurité en 1900. Mon père a ensuite fait son entrée à l'usine en 1921. Mes trois frères étaient aussi tuyauteur, magasinier et inspecteur à l'époque de la St. Lawrence. Sans parler de mes neveux et de mon fils, qui a pris sa retraite l'an dernier après 28 ans de service!»

On peut alors s'imaginer toute la place que prenait leur travail à l'usine autour

de la table, lors des repas en famille.

«On était tous fiers de travailler à l'usine. C'était une tradition pour nous», souligne Georges Reid.

«Moi, j'étais aussi très heureux de voir mon gars travailler au même endroit que moi auparavant», ajoute Frank Reid.

Selon ce dernier, les différentes compagnies de pâtes et papiers d'East Angus auraient toujours été honnêtes envers leurs employés.

L'usine a permis à plusieurs membres de ma famille de bien vivre.

«Brompton Pulp and Paper, St. Lawrence, Domtar et Cascades ont permis le développement de notre municipalité, rappelle-t-il. Elles ont toujours été honnêtes envers les familles. J'aimerais les remercier pour ça. Surtout Cascades et la famille Lemaire. Ils sont des gens honnêtes qui tentent encore d'améliorer l'usine afin de la maintenir en vie. Je les considère aujourd'hui comme des gens très importants pour les Cantons-de-l'Est.»

Un avenir rose

Frank Reid et ses frères semblent persuadés qu'un bel avenir attend les usines Cascades d'East Angus.

«La cartonnerie et la papetière ont toujours su se sortir des différentes crises. D'après moi, ces usines seront encore actives pendant longtemps. Tout reposera sur les investissements amenés. Depuis des années, plusieurs millions ont justement été investis pour améliorer la production. Les frères Lemaire semblent vouloir continuer de miser sur elles et c'est une bonne nouvelle pour le monde d'East Angus», fait valoir Frank Reid.

LA TRIBUNE, JÉRÔME GAUDREAU



Electro Kingsey

ENTREPRENEUR ÉLECTRICIEN

Industriel
Ingénierie en automatisation et contrôle

Fier partenaire de Cascades
Spécialisé en automatisation des procédés de fabrication de pâtes et papiers

Automatisation et installation (PLC ET DCS)
Service d'entreposage

11, rue Lajeunesse, C. P. 560
Kingsey Falls (Québec) J0A 1B0

Tél. : 819 363-2531 Sans frais : 866 363-2531
Télé. : 819 363-2031

info@electrokingsey.com www.electrokingsey.com

287440

**Tourisme
Bois-Francs**

Merci Cascades!

**Une entreprise prospère et respectueuse.
Une équipe visionnaire et impliquée.**

www.tourismeboisfrancs.com

287449

Les influences du papier à East Angus

JÉRÔME GAUDREAU

jerome.gaudreau@latribune.qc.ca

EAST ANGUS — L'usine Cascades East Angus ne fait pas qu'employer 247 travailleurs. Elle inspire également toute une communauté et contribue au développement de la municipalité. Entre autres, l'usine aura permis la naissance d'une micropulperie à l'école du Parchemin et d'une prochaine centrale hydroélectrique, construite sur la rivière Saint-François.

À l'école du Parchemin, côté Collège, les élèves de quatrième année ont la chance d'imiter leur père, leur mère ou un autre membre de la famille qui travaille à la papetière d'East Angus.

« Mes oncles travaillent à l'usine Cascades. Je trouve ça le *fun* de savoir un peu ce qu'ils font à l'usine, parce que nous aussi, on fait du papier! »

Car depuis trois ans, l'établissement s'est transformé en toute petite usine de pâtes et papiers.

« L'an dernier, on a fait 4000 cartes de souhaits en papier et 700 pochettes de disque, informe Audrey Desrochers, codirectrice de la micropulperie du Parchemin. On peut fabriquer une centaine de cartes à l'heure. »

Cette dernière avoue que sa nomination en tant que codirectrice de la micropulperie a intéressé plusieurs membres de sa famille.

« Mes oncles travaillent à l'usine Cascades, confie-t-elle. Je trouve ça le *fun* de savoir un peu ce qu'ils font à l'usine, parce que nous aussi, on fait du papier! »

La classe de Jacques Therrien est ainsi devenue une vraie



LA TRIBUNE, JÉRÔME GAUDREAU

David, Audrey, Camille et Daphné, quatre élèves de la classe de 4^e année à l'école du Parchemin d'East Angus, fabriquent du papier d'excellente qualité entre les quatre murs de leur classe.

fourmière.

« Ça bouge ici, fait-il remarquer. Chaque élève a une tâche précise à accomplir. On adopte le travail à la chaîne pour augmenter notre production. On sent les élèves très minutieux et ils prennent plaisir à fabriquer et à vendre les cartes de Noël, de fête ou de Saint-Valentin. »

Les étapes

Le processus de fabrication demeure bien simple. L'autre codirectrice de l'école, Camille Desrochers, explique:

« On récupère d'abord le papier en disposant des bacs dans chacune des classes. Ensuite, on doit trier le papier, enlever les agrafes, le déchiqueter et laisser tremper les bouts de papier dans l'eau pendant 24 heures.

Ensuite, on mélange tout ça et on dépose la pâte dans un moule. On dépose nos images sur le papier, on égoutte l'eau et on laisse sécher le papier pendant 24 heures et c'est terminé! »

Autour de la micropulperie, d'autres projets ont également pris naissance.

« On offre un service de messagerie. Nos clients peuvent nous soumettre des commandes et on fait parvenir la carte à la personne désirée », indique Camille Desrochers.

« Il est évident que la papetière a été une inspiration, mais du même coup, nous tenions à trouver un projet pour permettre aux jeunes de s'intéresser davantage à l'école et je crois que nous avons bien réussi », confie l'enseignant Jacques

Therrien.

Au mois de février dernier, la Ville d'East Angus annonçait qu'elle n'était plus seule dans le projet de construction d'une centrale hydroélectrique sur la rivière Saint-François, près du parc des Deux-Rivières.

Boralex, une filiale de Cascades, devenait le partenaire de la Ville et permettait du même coup la construction de la centrale, prévue pour 2014.

Le coût de réalisation est évalué à 35 millions \$, répartis en parts égales entre Boralex et la municipalité. La puissance du barrage est évaluée à 9 MW.

Le projet devrait générer des revenus bruts annuels de trois millions de dollars, encore une fois séparés en parts égales entre les partenaires.

AU FIL DU TEMPS À EAST ANGUS

1881 > William Angus bâtit une scierie ainsi qu'une usine de pâtes et papiers sur les rives de la Saint-François.

1891 > La William Angus Company passe aux mains de William Bullock Ives, propriétaire de la Royal Pulp and Paper Company. Une fabrique est construite.

1895 > La compagnie est restructurée et devient la Royal Paper Mills Compagny. Le président? Rufus Henry Pope.

1907 > Transfert des établissements à East Angus. Les boisés iront à la Brompton Pulp and Paper Company. La fabrication du papier kraft débute.

1912 > Fondation officielle de la ville d'East Angus.

1931 > La production de papier journal est interrompue et remplacée par une plus grande production de papier kraft. La St. Lawrence Corporation Limited naît et la direction de la Brompton Compagny est prise par cette corporation.

1957 > La Drummond Pulp and Fibre d'Antonio Lemaire est mise sur pied à Drummondville.

1961 > La Dominion Tar and Chemical met la main sur St. Lawrence Corporation et sur l'usine d'East Angus.

1962 > Fondation de Domtar Limited.

1967 > Les premières actions pour contrer le phénomène de la pollution sont posées à l'usine d'East Angus.

1968 > Une grève est déclenchée à l'usine Domtar d'East Angus.

1969 > Les travailleurs entérinent une nouvelle convention collective après un conflit de plus d'un an.

1983 > Le Groupe Cascades se porte acquéreur de l'usine Domtar d'East Angus, y investit 18 millions \$ et consolide les 450 emplois.

2007 > L'usine Cascades East Angus célèbre en grand le 100^e anniversaire de la pâte kraft. Une imposante enseigne commémorative est installée sur une paroi de l'usine, près du pont Taschereau.



COLLECTION JEAN-GUY DUBOIS. LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

DOMTAR

Dès 1864, Angus et Logan ont misé sur le potentiel du confluent des rivières Saint-François et Watopeka à Windsor. C'était il y a 145 ans.



Un destin intimement lié



SONIA BOLDUC

sonia.bolduc@latribune.qc.ca

WINDSOR — De ses nouvelles installations de 1987 dans le rang 12, la mégapapetière Domtar semble vivre un destin en parallèle de la petite ville de Windsor et ses 5400 habitants. Mais si la nouvelle usine construite en retrait de la municipalité, loin de son site original, est disparue du paysage quotidien des Windsorsois, son apport économique demeure, et les traces de son influence sur l'histoire et le développement de Windsor Mills se retrouvent en plusieurs endroits.

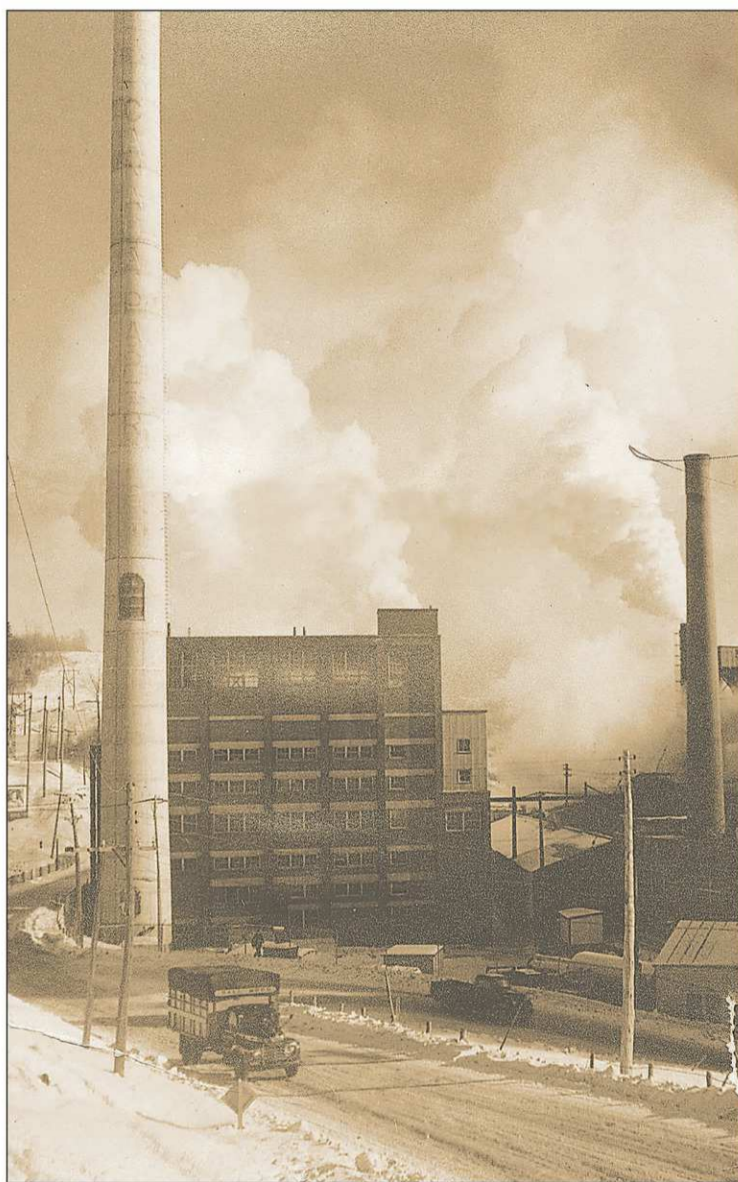
Voilà 95 ans que le Mills a été retranché du nom de la municipalité de Windsor-les-Moulins. N'empêche, encore aujourd'hui, il n'est pas rare d'entendre quelque nostalgique rappeler la grande époque de Windsor Mills, et du coup de la Canada Paper qui en est le cœur et les poumons pendant la Révolution industrielle.

Angus, Logan & Co.

C'est en 1864 que William Angus et Thomas Logan décident de profiter du site exceptionnel au confluent des rivières Watopeka et Saint-François, là où un moulin à farine est déjà érigé depuis une soixantaine d'années, tirant son énergie des chutes d'une trentaine de pieds de la Watopéka, un des nombreux avantages qui profitent au développement de la Angus, Logan & Co.

La guerre civile sévit aux États-Unis, provoquant une demande accrue du papier et une hausse de son prix. Tout semble vouloir profiter à la Angus, Logan & Co., d'autant plus que la voie ferrée reliant Richmond et Sherbrooke est en service et que la création d'une usine de poudre noire en amont de la Watopeka attire encore davantage de main-d'œuvre sur le territoire.

Rapidement, Angus, Logan & Co. devient la plus importante entreprise de papeterie au pays. Les deux hommes détiennent des moulins à Sherbrooke, à Windsor Mills



COLLECTION GUY MOREAU

En 1948 s'amorce un vaste programme d'expansion de la Canada Paper à Windsor incluant l'érection de la fournaise 3 et de sa haute cheminée, colossal symbole de l'usine qui sera abattu en 1990.

et dans la région de Portneuf. Mais c'est à Windsor que les choses bougent le plus. Et le plus vite. À la manufacture de pâte érigée en 1864, on annexe deux ans plus tard le premier de nombreux moulins à papier qui viendront modifier le décor selon l'époque.

À la croisée des chemins

En 1882, les deux hommes prennent des routes différentes alors que Logan s'installe à Windsor et que Angus, comme son nom le laisse deviner, remonte la Saint-François sur plusieurs milles afin d'y lancer une autre usine. Dès l'année suivante, Thomas Logan fait construire sur la colline

Watopéka le moulin Springvale où l'on fabrique du papier d'emballage et du papier journal à partir de pâte de fibres de tissus.

Déjà près de 2000 habitants se déploient sur le territoire de Windsor, du Canton de Windsor et de ce qui deviendra Greenlay. La vie communautaire s'organise, les commerces se multiplient et les procédés de fabrication de la pâte et du papier se modernisent. Les améliorations aux usines suivent nécessairement le même rythme, alors que des machines à papier de plus en plus grosses et performantes roulent à bon train, 24 heures par jour, six jours semaine.

Les conditions de travail sont difficiles, exigeantes, et souvent dangereuses, comme en témoignent les nombreux accidents, souvent mortels, qui viendront noircir ces 150 ans d'histoire.

Les usines à papier de Windsor, peu importe qu'elles portent le nom de Angus, Logan & Co, Canada Paper ou Domtar, auront rencontré maintes difficultés, crises économiques, menaces de fermeture et quelques conflits de travail au fil des décennies, mais sont parvenues chaque fois à survivre dans les pires cas, à s'imposer parmi les leaders de leur domaine en d'autres occasions.

Les usines à papier de Windsor auront rencontré maintes difficultés au fil des décennies, mais sont parvenues chaque fois à survivre dans les pires cas, à s'imposer parmi les leaders de leur domaine en d'autres occasions.

Windsor et ses usines de papier auront traversé des incendies, des explosions, de graves accidents, des inondations, la Grande Crise, deux guerres plus grandes encore, un long procès paralysant au début des années 1920, quelques grèves, un lock-out et des menaces de fermeture.

Un déménagement salvateur au milieu des années 1980, le papier fin plus récemment, mais aussi le papier journal, les produits d'emballage et les papiers de spécialité, à différentes époques, auront permis de répondre aux besoins du marché et de conserver, bon an, mal an, plusieurs centaines d'emplois, dont la majorité aura été occupée par des Windsorsois.

Et ce sont eux, par-dessus tout, qui auront permis à Windsor et à ses papeteries de se développer, parallèlement, dans une Histoire encore aujourd'hui indissociable.

AU FIL DU TEMPS...

1802 > Création du Canton de Windsor.

1803 > Un premier moulin à farine est érigé sur la Watopeka.

1852 > Inauguration du tronçon Montréal/Portland qui longe la rivière St-François et passe donc à Windsor.

1859 > William Angus et Thomas Logan s'associent pour former la Angus, Logan & Co et rachètent l'usine de papier de William Brooks à Sherbrooke qui vient de déclarer faillite.

1861 > L'usine de Sherbrooke est incendiée et on la rebâtit rapidement puisque la guerre civile aux États-Unis crée une demande accrue du papier.

1864 > Angus, Logan & Co. construit sa première usine de pâte à Windsor Mills.

> Trois américains viennent construire à Windsor une usine de poudre noire afin de fournir les troupes pendant la Guerre Sécession.

1866 > On ajoute un moulin à papier aux installations de Windsor.

1873 > Angus, Logan & Co. devient Canada Paper Company Ltd et possède alors les installations de Windsor et deux usines à Sherbrooke. L'acquisition de deux fabriques dans la région de Portneuf en fait la plus grande entreprise de papeterie au pays.

1882 > On démolit les usines de Sherbrooke, puis Logan et Angus se séparent, ce dernier allant ouvrir son propre moulin à papier à East Angus.

1883 > Construction d'une troisième usine à Windsor Mills: le moulin Springvale, où l'on fabrique du papier d'emballage et du papier journal à partir de pâte de tissus.

1886 > Le moulin Springvale est détruit par le feu et reconstruit l'année suivante plus en aval, près de la Saint-François.



1895 > Construction du moulin Saint-François et d'un premier barrage sur la rivière Saint-François afin de produire l'électricité nécessaire au fonctionnement de l'usine.

1896 > La Canada Paper fait installer des poteaux électriques en ville et produit de l'énergie à partir du barrage.

1900 > Fondation de la Windsor Electric Co. Ltd pour produire de l'électricité et fournir éclairage et chauffage aux Windsorois.

1901 > Incendie du moulin Saint-François, qui est reconstruit dès l'année suivante avec une machine à papier haute vitesse de 156 pouces qui fera parler d'elle partout au pays.

1902 > Fondation du premier syndicat des travailleurs de moulins à papier de Windsor lorsque 65 employés du Springvale s'affilient aux syndicats internationaux.

1908 > M.G. Kilgour devient le nouvel actionnaire majoritaire de la Canada Paper et entreprend des changements à Windsor Mills. Le moulin Springvale est démantelé. Le moulin Watopeka est agrandi pour augmenter sa capacité de production, alors qu'on adopte le procédé kraft pour la pâte de papier, comme on le fait déjà à East Angus.

> Un décret oblige les employés de la Canada Paper et leur famille à résider à Windsor Mills.

1914 > Windsor Mills devient Windsor.

Une adaptation constante pour survivre à la tempête

SONIA BOLDUC

sonia.bolduc@latribune.qc.ca

WINDSOR — Martin Lorrion se sent comme chez lui dans les différents secteurs de l'usine Domtar de Windsor. Et il l'est. Il y a 20 ans, le jeune ingénieur chimiste s'est pointé dans les toutes neuves installations du rang 12 au moment où l'on mettait en marche la deuxième machine à papier du complexe, deux ans après l'ouverture de ce qu'on appelle encore aujourd'hui «la nouvelle usine». Deux décennies plus tard, après avoir dirigé différents secteurs de production, Martin Lorrion est le directeur général d'une usine à laquelle il tient comme à la prunelle de ses yeux.

«On ne se cachera pas que les pâtes et papiers sont un secteur en décroissance depuis le tournant des années 2000 et que d'autres usines vont fermer en Amérique du Nord, c'est inévitable. Les belles années ne reviendront pas. Mais à Windsor, on a su prendre le virage au bon moment», fait remarquer le directeur général de l'usine windsoroise.

«Depuis 22 ans qu'on est installés ici, on a effectué des changements réguliers, on a été proactifs en fonction de ce qui s'en venait et on s'est montrés très sensibles aux performances économiques de l'usine. Ça nous donne une longueur d'avance, mais on doit encore travailler fort pour rester rentables, il n'y aura pas de période de repos», souligne Martin Lorrion.

Personne n'avait vu venir la



IMACOM, FRÉDÉRIC CÔTÉ

Après avoir dirigé différents secteurs de production, Martin Lorrion est devenu directeur général de l'usine Domtar de Windsor, à laquelle il tient comme à la prunelle de ses yeux.

descente aux enfers des papiers. Bien sûr, l'avènement de l'informatique avait laissé présager une baisse de la demande du papier, qui n'est jamais survenue par ailleurs, les besoins en papier d'impression et de photocopie ayant finalement connu une hausse.

«Mais l'effet des communications électroniques, ça, personne ne le voyait venir, avoue Martin Lorrion. Les pâtes et papiers ont aidé le Québec à s'émanciper pendant des décennies, c'était le plus gros employeur de la province. Ja-

mais on ne pensait que ça descendrait si vite.

«Il faut s'adapter depuis des années, et on devra continuer à le faire, poursuit le directeur général de Domtar Windsor. Depuis l'an 2000, on a eu à faire face à une régression de la demande de papier en Amérique du Nord, à des normes environnementales plus sévères, à une augmentation des coûts de production et à une crise économique. Ça n'a pas été facile.»

Martin Lorrion identifie trois raisons qui auront permis

jusqu'ici à l'usine windsoroise de survivre à la tempête. La réduction des coûts à tous les niveaux, bien sûr, mais aussi la qualité du produit et la capacité d'adaptation des employés.

Et les solutions à venir? «Ces trois dimensions demeureront importantes, et il va falloir continuer de s'adapter en restant performants sur la qualité, les coûts et la main-d'œuvre, avance Martin Lorrion. On a adapté notre production à la fabrication de grades de papier opaque, il va falloir continuer d'adapter notre production.»

ANDRÉ MARTEL
Grues et Excavation
WINDSOR

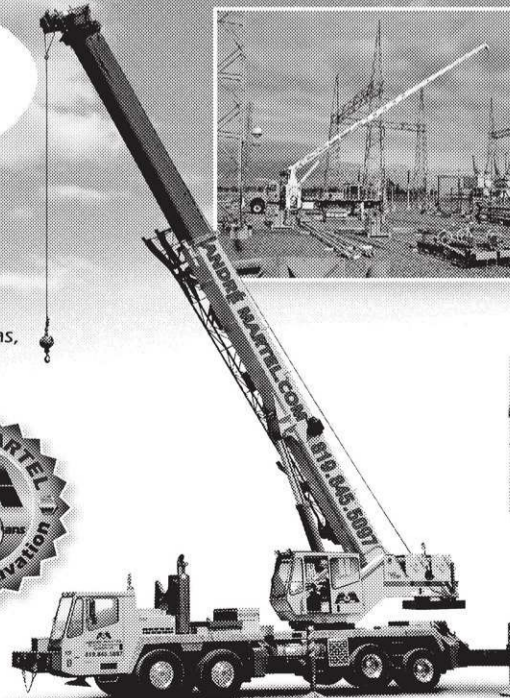
Fier partenaire
de nos
papetières !

On a pas le **vertige** quand vient
le temps de vous satisfaire

Chez André Martel Grues et Excavation, notre réputation s'est bâtie de bas en haut et de haut en bas, ce qui nous permet de maîtriser tous les rouages de cette entreprise afin de vous offrir un service professionnel et à la hauteur de la situation. Alors, pour tous vos besoins de levage et d'excavation, faites confiance à notre équipe de grutier et d'opérateur d'équipement lourd...

les vrais spécialistes pour vos
projets de levage et d'excavation

Partout au Québec 24 heures 7 jours



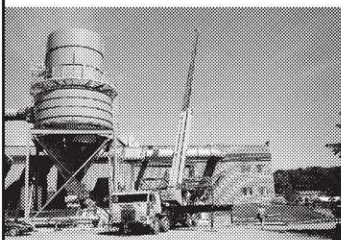
www.andremartel.com

Bureau : 819.845.5097 • 819.845.1118

Cell. : André Martel : 819.347.3871 Cell. : Stéphane Ducharme : 819.347.3872

330, Parc Industriel, Windsor (Québec) J1S 2T2 Téléc. : 819.845.2586

Denise Martel, Administration



Le déménagement, une question de survie

SONIA BOLDUC

sonia.bolduc@latribune.qc.ca

WINDSOR — C'était le déménagement, ou rien. Lorsque la décision a été prise en 1984 de construire une nouvelle usine de pâtes et papiers à Windsor, c'était une question de survie, rien de moins.

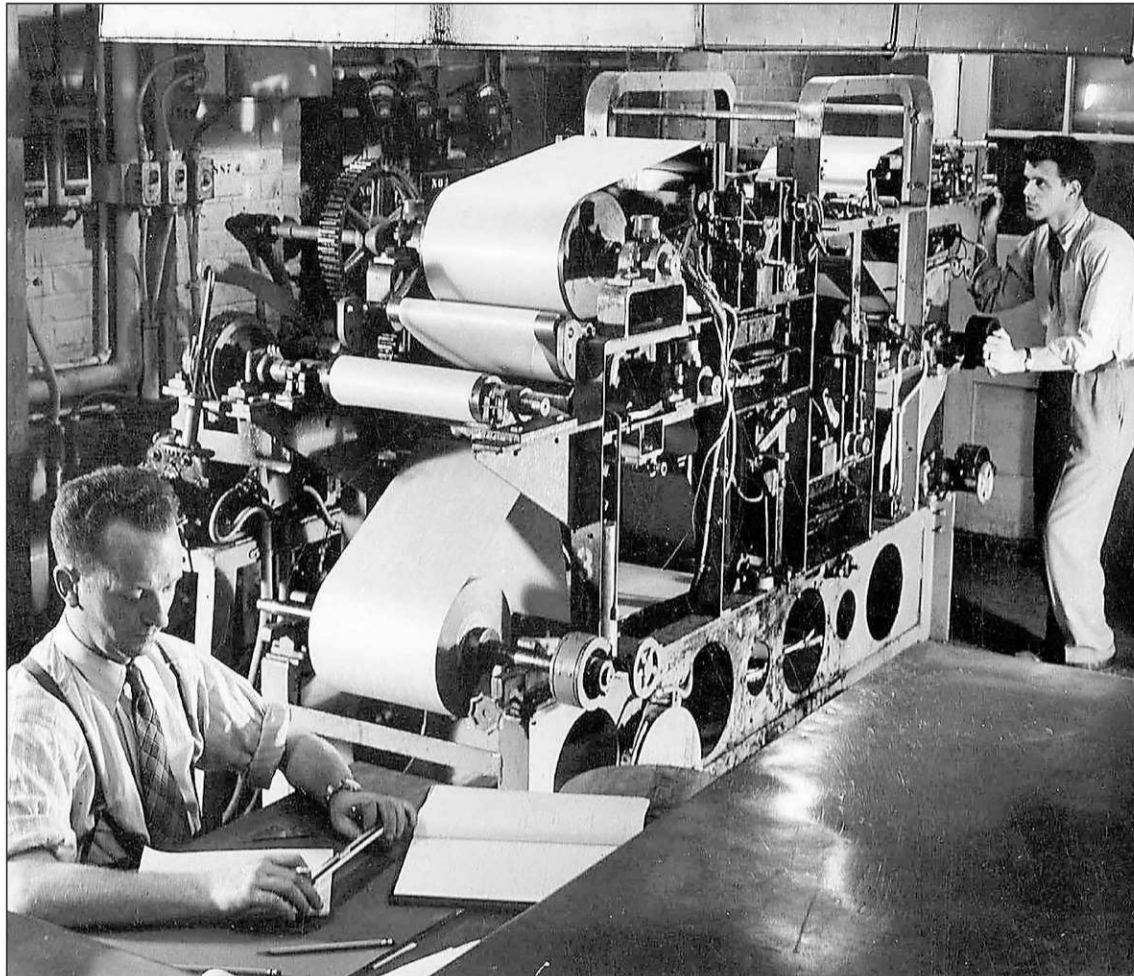
«La vieille usine, c'était presque une entreprise familiale. Chacun avait son lot d'histoires d'usine concernant un père, un grand-père, un oncle ou un frère. On y travaillait de génération en génération avec beaucoup de fierté. Mais techniquement, ça ne fonctionnait plus, il fallait changer, sinon on s'en allait droit vers une fermeture», raconte le directeur général de l'usine Domtar de Windsor, Martin Lorrion.

«Il y a eu à l'époque beaucoup de discussions politiques régionales, se souvient-il. Tout le monde était d'accord que si Domtar avait à bâtir une nouvelle usine, c'était à Windsor que ça devait se passer. Domtar était une entreprise québécoise, on avait un emplacement de rêve, et surtout, une qualité de main-d'œuvre incroyable formée de travailleurs qui avaient ça dans le sang.»

Entre le début des travaux en 1985 et l'ouverture partielle de l'usine en 1987, les employés ont vite pu réaliser que le changement allait s'avérer radical. Alors que l'instinct et l'expérience des travailleurs menaient le gros des opérations de transformation des copeaux en pâte, puis de la pâte en papier, là-haut, à la nouvelle usine, les salles de contrôle informatisées en auront impressionnés plus d'un.

«Certaines personnes n'ont pas suivi. Ils étaient peu habitués aux changements et à l'aube de leur retraite, ils ont préféré s'arrêter là plutôt que de se retrouver dans un espace spatial d'usine intégrée qui ne leur était pas familier. Heureusement, au même moment, il y eu embauche de plusieurs jeunes prêts à relever le défi en apprenant le métier du papier auprès de travailleurs aguerris. C'était un beau mixte», rappelle Martin Lorrion.

Aujourd'hui, la démographie revient à l'ordre du jour, chez Domtar Windsor. Alors que quelques dizaines de travailleurs se dirigent allégrement vers leur retraite dans les prochaines années, on procède périodiquement à l'embauche de leurs éventuels remplaçants. «On embauche des réservistes qui vont apprendre le métier auprès des gens d'expérience avant de les remplacer. C'est le transfert du savoir, un gage d'assurance pour les années à venir.»



CANADA PAPER COMPANY

Bernard Goulet (debout) et Armand Labbé travaillent sur une coucheuse expérimentale qui servait au contrôle et à la recherche dans les années 1950.



IMACOM : FRÉDÉRIC CÔTÉ

La technologie a bien changé dans les nouvelles installations de Domtar, où l'informatique prend aujourd'hui une place énorme.

1922 > Fermeture définitive de la Poudrière de Windsor; une centaine d'emplois sont perdus.

1923 > La Kilgour Bros., principal actionnaire de la Canada Paper, décide d'installer une manufacture de sacs de papier (Bag Mill) à Windsor.

1925 > La Canada Paper passe aux mains de la St-Maurice Valley Corporation, elle-même propriété de Canada Power and Paper Company.

1929 > Création du club de hockey Les Papetiers (Paper Makers) qui joue dans la Ligue intermédiaire des Cantons de l'Est.

1934 > Alors que le papier journal consistait la majorité de la production des usines de Windsor en 1929, on mise cinq ans plus tard sur des papiers de spécialité, les machines étant devenues désuètes pour le papier journal.

1942 > Quelque 500 ouvriers insatisfaits de leurs conditions de travail forment une deuxième union et se joignent à la Confédération des Travailleurs Catholiques de Canada (CTCC l'ancêtre de la CSN).

1944 > Après deux ans de tensions (incluant une grève de 3 jours), de nouvelles lois gouvernementales font en sorte que le CTCC devient le syndicat de tous les ouvriers de la Canada Paper.

1947 > Instauration d'une caisse de retraite pour les employés de la Canada Paper. L'âge de la retraite est de 65 ans pour les hommes, 60 ans pour les femmes.

1948 > Début du vaste programme d'expansion de la Canada Paper à Windsor.

1951 > Au grand bonheur de la population qui encaisse chaque jour les émanations des fournaies, la nouvelle cheminée du moulin Watopoka, d'une hauteur d'environ 300 pieds, est construite.

1953 > La semaine de travail passe de 48 à 40 heures, on instaure une rémunération à temps et demi pour le temps supplémentaire et des primes pour les quarts de travail de soir et de nuit.

1956 > La Canada Paper investit 750 000\$ pour lutter contre la pollution causée par ses usines de Windsor et collabore avec l'Association des clubs de chasse et pêche dans sa lutte contre la pollution dans les cours d'eau.

Une nouvelle usine... non sans

1957 > Le chômage étant élevé, une centaine d'ouvriers débarquent à l'hôtel de ville pour demander aux élus d'intervenir auprès de la Canada Paper afin de prioriser l'embauche de gens de Windsor, Greenlay et St-François.

1959 > C'est le 100^e anniversaire de la Canada Paper et on ouvre les portes aux citoyens pour une visite des lieux.

1961 > La Dominion Tar and Chemical Company (Domtar) prend le contrôle de la Canada Paper Company.

1964 > Domtar spécialise sa production à Windsor vers les papiers fins.

1966 > Dernier d'une trop longue liste de décès survenus dans les papeteries de Windsor depuis ses tout débuts. Au cours des semaines, des mois et des années qui suivent, employeur et syndicat s'entendent pour améliorer la sécurité sur les installations.

1968 > Une grève est déclarée à l'usine Domtar. Les employés ne rentreront au travail que six mois plus tard. On s'oriente à Windsor vers la production de papier fin, alors que le papier kraft passe progressivement aux mains des Américains.

1973 > Un lock-out de deux jours paralyse les opérations chez Domtar.

1975 > On célèbre le centenaire de Windsor.

1977 > La manufacture de sacs (Bag Mill) est vendue à la compagnie Atlantic.

1981 > Le gouvernement québécois devient principal actionnaire de Domtar.

1982 > Des inondations monstres ont lieu dans les secteurs de Windsor, Greenlay et Richmond.



COLLECTION GUY MOREAU

Amorcés en juin 1985, les travaux de construction du complexe de papiers fins de Windsor se sont poursuivis pendant deux années avant que les premiers rouleaux de papier ne soient produits sur la nouvelle machine numéro 7.

SONIA BOLDUC

sonia.bolduc@latribune.qc.ca

WINDSOR — L'affaire semblait dans le sac. On est en 1983 et la survie de l'usine Domtar à Windsor passe inévitablement par des investissements majeurs qui viennent d'ailleurs d'être annoncés par la papetière, soutenues par Québec et Ottawa. On prévoit ainsi construire sur le territoire windsorais une toute nouvelle mégapapetière au coût de 1,2 milliard qui permettra de conserver une place de choix sur le marché et les quelque 900 emplois existants.

Mais fin 1984, voilà que le gouvernement conservateur de Brian Mulroney succède aux libéraux alors brièvement dirigés par John Turner. Les rumeurs de retrait de l'aide fédérale se mettent rapidement à circuler; les conservateurs sont peu enclins à soutenir financièrement la papetière et pourraient annoncer sous peu l'annulation de la subvention fédérale de 100 millions \$ déjà engagée.

«C'était le premier gros



IMACOM, MAXIME PICARD

Pour l'amour!



Membre de la grande famille
des Résidences funéraires Cass

310, rue Saint-Georges, Windsor
819 845-5229

305369

NOUS, transformons...

concevons, imprimons, perforons, coupons, plions, assemblons et livrons
le papier et le carton de qualité supérieure
en documents imprimés prestigieux pour toutes les
industries et les commerces de l'Estrie

Martineau
Communication & Impression

Médias imprimés et sites internet

Contactez-nous dès maintenant
nous transformerons tous vos projets en

RÉUSSITE

Notre passion...

* Conception * Design graphique * Rédaction
* Infographie * Photographie * Impression

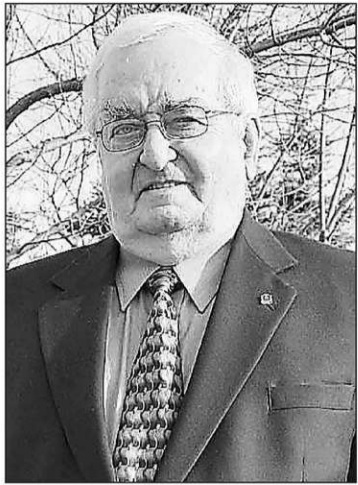
92, rue Principale Nord
Windsor (Québec) J1S 2C7
Tél. : 819.845.5488

Télé. : 819.845.3706
www.martineauci.com
info@martineauci.com



305369

quelques sueurs froides



IMACOM, JESSICA GARNEAU

Adrien Péloquin

dossier du gouvernement Mulroney à son arrivée au pouvoir et il ne voulait pas céder aux revendications de Domtar», se rappelle le président de syndicat des travailleurs de Domtar à Windsor à l'époque, Émilien Dubreuil.

«Domtar voulait une subvention par le biais d'un nouveau programme, pas un prêt sans intérêt comme le proposaient les conservateurs, et menaçait d'aller s'installer ailleurs, en Ontario ou aux États-Unis. Mais le gouvernement ne voulait pas ouvrir la porte à ça parce qu'il trouvait que Domtar était dans une trop bonne situation financière», raconte encore M. Dubreuil.

Devant cette incertitude, les Windsorais se mobilisent. Le maire Adrien Péloquin met sur pied un comité de survie auquel participent activement les membres du conseil municipal, les représentants du syndicat de Domtar et les élus de la région. C'est le front commun: les Windsorais participent même à un tintamarre dans les rues de la ville. La députée péquiste de Johnson Carmen Juneau, le député fédéral libéral de Richmond Alain Tardif et le jeune élu conservateur de Sherbrooke Jean Charest participent aux négociations avec Ottawa.

Mais curieusement, c'est le libéral Jean Lapierre qui fera la différence dans le dossier. «Il connaissait la game, se rap-



DOMTAR

L'inauguration du chantier de construction du complexe de papiers fins de Domtar avait réuni à Windsor les trois paliers de gouvernement ayant contribué à la réalisation du projet: de gauche à droite, le maire de Windsor, Adrien Péloquin, le ministre des Communications et représentant du gouvernement fédéral, Marcel Masse, le premier ministre du Québec, René Lévesque, la députée provinciale de Johnson, Carmen Juneau, et le député de Sherbrooke à la Chambre des communes, Jean Charest.

pelle Adrien Péloquin. Lorsqu'on s'est rendu en délégation à Ottawa, il nous a dit de nous tenir prêts. Pendant la période de questions, il a défié Mulroney de nous rencontrer. Lorsque le premier ministre a dit qu'il était prêt à le faire n'importe quand, Lapierre lui a répondu: «Ça tombe bien, ils sont ici pour ça.»

Dans l'heure qui a suivi, le comité de survie de l'usine de Windsor a rencontré le premier ministre Mulroney qui leur a confirmé: «Si on le fait, ce n'est pas pour Domtar, c'est pour les travailleurs», se souvient bien Émilien Dubreuil.

Le 5 avril 1985, on annonce simultanément à Montréal et



DOMTAR

À Windsor, on espérait ce projet de nouvelle usine depuis longtemps et le dévoilement du panneau identifiant le chantier a réuni bon nombre d'employés. C'est au représentant des employés de l'usine, Pierre-André Therrien, et au vice-président directeur et chef des exploitations de Domtar, Raymond Pinard, qu'est revenu l'honneur de ce dévoilement.

à l'hôtel de ville de Windsor la confirmation du projet de la mégapapetière. «C'était le Vendredi saint, lance l'ancien maire Péloquin. Nous, on le savait depuis une couple de jours, mais là, on faisait l'annonce officielle. L'hôtel de ville était plein à cra-

quer, Lucien Côté jouait de la trompette et on a ouvert le bar pour fêter ça. On venait de créer 5000 emplois dans la région pour les trois prochaines années et d'assurer la survie de Domtar à Windsor. Y'avait de quoi fêter, sinon, on perdait tout.»

1983 > On annonce le projet d'une nouvelle usine qui sera construite au coût de 1,2 milliard \$. Domtar consolide ses opérations à Windsor en une seule mégapapetière.

1985 > Les travaux de construction de la nouvelle usine débutent, même chose pour la formation du personnel qui travaillera désormais avec des appareils de fine pointe.

1987 > La construction de la nouvelle usine est complétée et les machines no.7 et no.9 commencent à produire. En octobre, explosion de la chaudière de récupération de la liqueur noire, on remet temporairement en fonction les installations de la Watopeka et la machine numéro 1.

1990 > Le moulin Watopeka est démolé après 126 ans de production. La cheminée du Vieux-Moulin est abattue après 39 ans d'activité, non sans que quelque nostalgique ait inscrit dessus: bye bye ma girouette merci pour 4 générations.

1992 > Les machines no.3 et no.6 du moulin Saint-François cessent leurs opérations. Le moulin Saint-François est abandonné après 97 ans de production.

1993 > Un référendum rejette un projet de pont à la hauteur de la 6^e avenue et la mise en place d'un parc industriel appartenant à Domtar.

1997 > Le prolongement ouest de la rue DuMoulin (situé sur l'ancien site de l'usine Watopeka) est appelé Thomas-Logan en l'honneur de ce dernier.

LOCATION WINDSOR
(131758 CANADA INC.)

72, rue Principale Sud,
Windsor (Québec)
819 845-7874

• Vente, location et réparation d'outillage • Réparation de vélo
• Une équipe qualifiée pour répondre à vos besoins!

Nous sommes fiers d'être fournisseur depuis plus de 25 ans!

Félicitations et merci!

305370

Poulet ou Pizza

Rôtisserie EXPRESS

Des spéciaux pour vous, tous les mois.

Fier partenaire d'une industrie dynamique qui a marqué notre région!

Réservez pour vos rencontres familiales!

Livraison
(Minimum 7\$, 0.75\$)

819 845-5659

10 route 249, Windsor
www.rotisserieexpress.com

• Comptoir
• Salle à manger

305371



avant 1900



vers 1930



Domtar

Tout débute sur papier.®

Une histoire commune

Pilier important du développement de Windsor et sa région, Domtar a toujours pu compter sur l'expertise, l'innovation et l'engagement de ses générations d'employés qui se sont succédées pour faire de l'usine de Windsor ce qu'elle est maintenant.



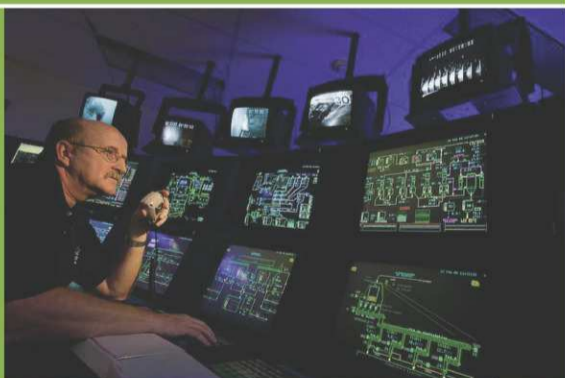
Sherbrooke mardi 24 novembre 2009 - La Tribune

S25

3013364

aujourd'hui

La tradition se poursuit encore aujourd'hui



*À tous nos employés et nos retraités,
hommes et femmes, qui à leur façon,
ont marqué l'histoire de Domtar...*

Merci!



www.domtar.com

Des dizaines d'accidents au fil des ans

SONIA BOLDOC
sbolduc@latribune.qc.ca

WINDSOR — Impossible de calculer avec précision le nombre de blessures et de décès survenus lors d'accidents divers dans les usines de pâtes et papiers de Windsor au cours des 150 dernières années. Du moins peut-on assurer qu'aucun syndiqué des installations windsoraises de Domtar n'est décédé au travail depuis le 14 juin 1966, date à laquelle Henri Gagné, un opérateur de grue mécanique, est mort écrasé entre le grappin mécanique et le mât métallique de son appareillage lors d'une manoeuvre de réparation.



COLLECTION GUY MOREAU

Le 26 octobre 1980, une grue qui se rendait au moulin Saint-François a fait s'écrouler le pont de la Domtar au-dessus de la rivière Watopeka.

première en pâte, puis en papier. Trop souvent, une pièce de vêtement happée par surprise ou une manoeuvre précipitée d'un employé dans le cadre de ses fonctions auront été fatals. Nombre de décès et d'amputation ont directement résulté de bras ou de jambes arrachés entre deux rouleaux, par une courroie ou par un système d'engrenage.

Ce fut le cas du premier décès rapporté par l'auteur, employé de Domtar et fêru d'histoire Guy Moreau dans son *Histoire de Windsor*. En 1869, selon des recherches de Moreau, le jeune David Sells, 14 ans, a été mortellement projeté au mur de l'usine après

avoir été saisi par une courroie en mouvement. La scène allait se répéter nombre de fois, d'une époque à l'autre, toujours avec ses conséquences tragiques.

Quelques explosions, des noyades, des effondrements de toits, des chutes, des ensevelissements et des morts par asphyxie ont aussi assombri la vie des usines de Windsor au fil des décennies. Il aura fallu le décès de M. Massé en 1966 et la longue confrontation qui suivit entre syndiqués et employeur, pour que la question de la santé et de la sécurité se retrouve au centre des discussions de la grève de 1968 et que des mesures pour améliorer les conditions



COLLECTION GUY MOREAU

La construction de la fournaise numéro 3 du Vieux-Moulin, à la fin des années 1940, aura nécessité de longs mois de travail méthodique. À droite en arrière-plan, on aperçoit l'église anglicane, tandis qu'à gauche, de l'autre côté de la rivière Saint-François, on peut distinguer l'ancienne église de Greenlay avant son déplacement et son agrandissement quelques années plus tard.

de travail soient sérieusement mises de l'avant.

Inexistantes jusque là, les règles de cadenassage et l'arrêt sécuritaire des machines lors de leur entretien ou de leur réparation sont devenues des règles d'or qui auront sans doute sauvé

plusieurs vies. Depuis, un seul décès est survenu sur les terrains de la Domtar à Windsor, lorsqu'en 1991, un camionneur américain s'est intoxiqué dans la citerne de son camion, et ce malgré les consignes lui interdisant d'y pénétrer.

On peut aisément estimer à quelques dizaines le nombre d'hommes morts au travail, et à une bonne centaine ceux qui ont été victimes d'accidents malheureux.

Mais entre l'implantation à Windsor Mills des premiers moulins de pâtes et papiers au tournant des années 1860 et le décès de M. Gagné, on peut aisément estimer à quelques dizaines le nombre d'hommes morts au travail, et à une bonne centaine ceux qui ont été victimes d'accidents malheureux. Les longues heures de travail, l'absence de réglementation sur la santé et la sécurité, la proximité des travailleurs avec différents systèmes d'engrenages, de courroies, de poulies, de meules ou de rouleaux ont largement contribué au triste bilan.

La majorité des accidents ayant provoqué des blessures graves ou des décès sont en effet reliés de près à la machinerie utilisée dans la transformation de la matière

Des bouilloires à pulpe explosent

WINDSOR — En février 1880 survient une spectaculaire explosion des deux bouilloires à pulpe du moulin à papier de Windsor Mills, faisant deux morts et quatre blessés. La déflagration est telle que les murs intérieurs sont renversés et que le toit s'effondre avant qu'un

incendie n'éclate. Plus spectaculaire encore, sous la force de l'explosion, l'une des deux bouilloires va atterrir des dizaines de mètres plus loin, dans la rivière Saint-François, un peu en aval de son confluent avec la Watopeka, et y restera visible pendant des décennies dès que

le niveau de l'eau était très bas. Comble de malchance, en juillet de la même année, l'une des bouilloires tout nouvellement reconstruite explose encore et détruit de nouveau l'usine fraîchement rebâtie. Heureusement, les ouvriers venaient tous de quitter pour dîner et il n'y

eut aucun blessé, sauf une voisine, Mme Morey, sur le pas de sa porte, qui a reçu au dos et à la tête des morceaux de brique et de fer après que la bouilloire ait franchi un quart de mille à travers les arbres après l'explosion...

— Sonia Bolduc



Sandra Raymond & Patrick Côté, propriétaires

Nouveauté Steak, grillades, poissons et fruits de mer

Merci aux entreprises en pâtes et papiers pour leur contribution à l'économie de la région!

5, rue Des Sources

(Place McAdams)

Windsor, Qc

DÉJEUNERS

Samedi et dimanche, de 9 h à 14 h
Fermé le lundi

Comparer, c'est nous adopter!

Réservation

819 845-5225

BLOC-NOTES

En 1890, à Windsor, on compte 200 employés à la Canada Paper. Chacun travaille 72 heures par semaine à un taux horaire de 12 cents, pour un salaire mensuel de 35 \$. La compagnie paie ainsi 7000 \$ par mois en salaire... Il se produit à ce moment 13 tonnes de papier par jour...

////

En 1886, après l'incendie qui a complètement détruit le moulin Springvale, le président de la Canada Paper, Thomas Logan, envisage une reconstruction immédiate, mais en exigeant du conseil de ville une exemption de taxes pour les 20 prochaines années. Une demande qui sera accordée par Windsor, dont le maire n'est alors nul autre que... Thomas Logan lui-même...

////

À sa mort au début de décembre 1893 à Windsor, Thomas Logan, un célibataire sans enfant, aurait laissé un héritage considérable, au-delà de 600 000 \$, dont 1000 \$ ont été légués à l'église Saint-Philippe et le reste à sa soeur de Montréal. Le montant de la succession équivalait 100 ans plus tard à quelque 53 millions \$...

Windsor

La solution pour vos projets d'implantation

Sherbrooke mardi 24 novembre 2009 - La Tribune

S27



Les réalisations du COMITÉ DE PROMOTION INDUSTRIELLE DE WINDSOR ont permis la création de PLUS DE 490 EMPLOIS DANS LE PARC INDUSTRIEL :

1. L'implantation de la nouvelle usine de **Portes Lemieux** et ses agrandissements;
2. L'implantation du **Centre d'excellence en formation industrielle**;
3. L'implantation de la nouvelle usine de **Les Papiers Grimard** et son agrandissement;
4. L'implantation de la nouvelle usine **Grues et excavation André Martel**;
5. L'implantation de l'usine **Baultar concept inc.**;
6. La relocalisation de **Construction Alain Morin inc.**;
7. La construction et les agrandissements du 2^e motel industriel, situé au 125, rue Henry-Wheeler, permettant la venue de l'usine **Mx Windsor inc.**;
8. La construction du 3^e motel industriel qui a permis l'implantation de l'usine **Davibois inc.** qui s'en est, ensuite, portée acquéreur en juillet 2009;
9. La construction et les agrandissements du 4^e motel industriel, situé au 130, rue Henry-Wheeler, permettant la venue des usines **Taléa, Les emballages Lancepack inc. et Lancelôt Biotech inc.**;
10. L'implantation de la nouvelle usine **Profusion G.N.P. inc.**;
11. La construction du 5^e motel industriel, situé au 100, rue J.E.-Lemieux, permettant la venue d'**Inivex composites**;
12. La construction du 6^e motel industriel, situé au 105, rue Boisjoli, permettant la venue d'un nouveau locataire.

Bienvenue à nos nouveaux industriels

1. BAULTAR

En 2006, les dirigeants de Baultar envisageaient différentes alternatives de localisation pour son entreprise qui avait un urgent besoin d'espaces industriels additionnels, afin de satisfaire la demande grandissante de l'ensemble de ses clients. En juillet 2008, le comité de promotion industrielle de la zone de Windsor entreprenait de sérieuses discussions avec la direction de l'entreprise, afin d'analyser un projet d'expansion sur son site de la rue Principale à Windsor qui s'est finalement concrétisé par une relocalisation de la division de la fabrication de revêtement de planchers, dans le parc industriel de la Ville de Windsor, au 355, rue du Parc industriel. Le CPIZW se devait de répondre rapidement à la demande de Baultar afin de maintenir une entreprise de pointe sur place de même que les vingt-six importants emplois qui s'y rattachent. L'acquisition de ce nouveau bâtiment a même mené à un agrandissement de 9 000 pi ca pour générer un investissement global de 645 000 \$.

2. INIVEX COMPOSITES

Le 10 mai 2007, la direction du comité de promotion industrielle de la zone de Windsor, apprenait que l'entreprise Inivex composites était à la recherche d'un nouvel espace industriel pour y localiser ses opérations. Le CPIZW a donc entrepris des démarches de prospection auprès de cette entreprise qui est un chef de file de pièces en composite (injection en polyuréthane). Les produits manufacturés sont destinés aux secteurs médical, industriel et de l'automobile. Pour le secteur industriel, Inivex oeuvre auprès des fabricants de baignoires thérapeutiques, de piscines, d'embarcations nautiques, de chaises spécialisées, de murs de cloison et toutes autres pièces de plastiques industrialisées. C'est finalement le 20 mai 2008 que le CPIZW est parvenu à conclure une entente avec la direction de cette entreprise qui a finalisé l'implantation de ses opérations dans le 5^e motel industriel de la rue J.E.-Lemieux. L'entreprise occupe une superficie de 12 000 pieds carrés et génère treize (13) importants emplois dans notre communauté.

3. TALÉA

Le 9 juillet 2009, la direction du comité de promotion industrielle de la zone de Windsor apprenait que l'entreprise Taléa était à la recherche d'un nouvel espace industriel pour y localiser ses opérations. C'est avec la ferme intention d'attirer, dans le parc industriel de Windsor, cette nouvelle entreprise se spécialisant dans la découpe de matériaux et d'assemblage de mosaïque que le CPIZW a donc entrepris des démarches agressives de prospection afin de lui proposer les 13 304 pieds carrés d'espaces industriels et administratifs de son 4^e motel industriel localisé au 130, rue Henry-Wheeler. D'intenses négociations, réparties sur cinq rencontres, ont été entreprises entre le comité et la direction de Taléa. C'est finalement le 28 juillet 2009 qu'une entente s'est conclue permettant la création de dix-sept nouveaux emplois et la venue de dynamiques dirigeants pour ainsi officialiser l'implantation de ses opérations dans le parc industriel de Windsor.

LE COMITÉ
DE PROMOTION
INDUSTRIELLE DE

Windsor

819 845-7902

Défiez-nous...

CONTACTEZ-NOUS!

130, rue Henry-Wheeler
bureau 102, Windsor

TRAVAILLEUSES DE L'INDUSTRIE PAPETIÈRE

Un congé de maternité, pourquoi faire ?



CAROLINE BOUCHARD

caroline.bouchard@latribune.qc.ca

WINDSOR—Celles qui estiment que c'est bien peu, 50 semaines de congé de maternité, reviendront peut-être sur leur position une fois qu'elles apprendront que Florianne Richard et Judith Camiré, elles, ont dû s'en passer... à neuf reprises. Car lorsqu'elles sont embauchées chez Domtar, au début des années 1960, le concept «conciliation travail-famille» n'est pas très à la mode. Malgré les difficultés quotidiennes qu'elles ont rencontrées, les petites et grandes barrières qu'elles ont franchies, ces deux mères de famille ont réussi à se tailler une place dans un monde d'hommes.

Florianne Richard a débuté sa carrière chez Domtar au service du personnel, en 1961. Alors âgée de 18 ans, elle fait du covoiturage avec son père, qui y travaille depuis 1949. Un an plus tard,

c'est au tour de Judith Camiré de faire son entrée au service des achats, à l'âge de 20 ans. «À cette époque, il n'y avait pas beaucoup de possibilités pour les femmes dans la région. Le mieux qui pouvait nous arriver, c'était de travailler chez Domtar. C'est ce qu'on visait, car on savait qu'on y passerait notre vie», raconte Mme Camiré.

Pantalons interdits

En général, Mme Camiré et Mme Richard s'entendent pour dire qu'elles ont évolué dans de bonnes conditions de travail, mis à part certains détails qui les amusent aujourd'hui. «On ne pouvait pas porter de pantalons, ni fumer, ni prendre un café à notre bureau. On a aussi passé quelques mois sans salle de bain réservée aux femmes... et il s'est produit quelques incidents», s'exclame Mme Camiré. Les fameux accommodements raisonnables, quoi.

Puis, il devient bientôt moins rigolo de jongler avec la maternité. Mère de trois enfants, Mme Richard s'es-

time chanceuse d'avoir pu compter sur une gardienne à la maison. «Pour mes deux aînées, j'ai travaillé jusqu'au vendredi soir et j'ai accouché la fin de semaine! Le lundi, j'étais de retour. En plus, mon mari était souvent à l'extérieur pour son travail. Disons que les vacances, je les prenais pour faire du ménage», avoue-t-elle.

Quant à elle, Judith Camiré, qui est mère de six enfants, souligne qu'avant 1965, lorsque les femmes se mariaient ou tombaient enceintes, elles étaient automatiquement congédiées. «C'était normal et toutes les femmes le savaient. Il fallait laisser la place à quelqu'un d'autre, car nous, on avait maintenant un mari pour nous soutenir. Après, les choses ont changé, mais on n'avait pas de congé de maternité pour autant. En 1968, grâce à la grève, j'ai quand même eu droit à trois semaines de maternité» se réjouit-elle.

Pas pour les femmes

Jusqu'au début des années 1980, certains postes



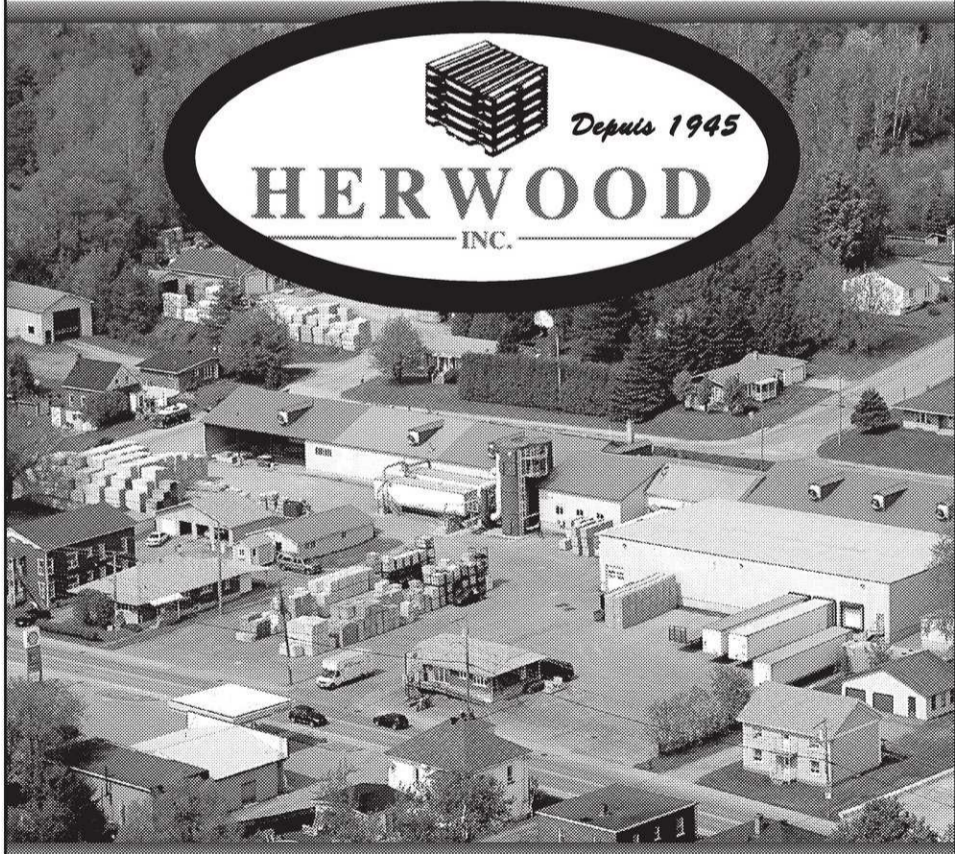
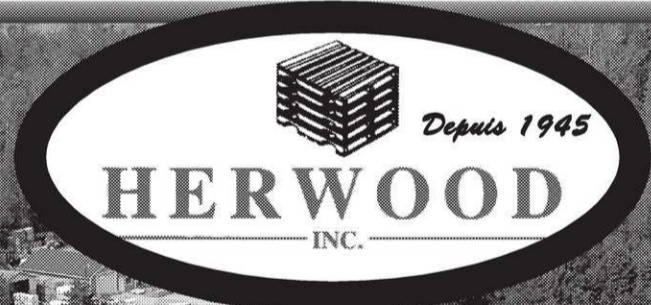
LA TRIBUNE, CAROLINE BOUCHARD

Quand Florianne Richard et Judith Camiré se remémorent leurs nombreuses années passées à l'usine Domtar, la complicité entre les deux femmes est palpable.

sont réservés aux hommes, et d'autres aux femmes. Ces dernières grimpent les échelons de 1 à 6, et les hommes, de 7 à 11. «Sur le coup on ne réalisait pas, mais on a fini par se demander pourquoi on ne pourrait pas obtenir un «poste d'homme», comme on les appelait. En 2001, quand j'ai

pris ma retraite, les moeurs avaient évolué. Maintenant, on compte beaucoup plus de femmes, que ce soit aux machines, à la finition ou dans les bureaux », conclut Florianne Richard, elle qui termina sa carrière comme planificatrice des machines à papier. Un grade 11...

Fier de collaborer à ce secteur majeur de notre industrie!



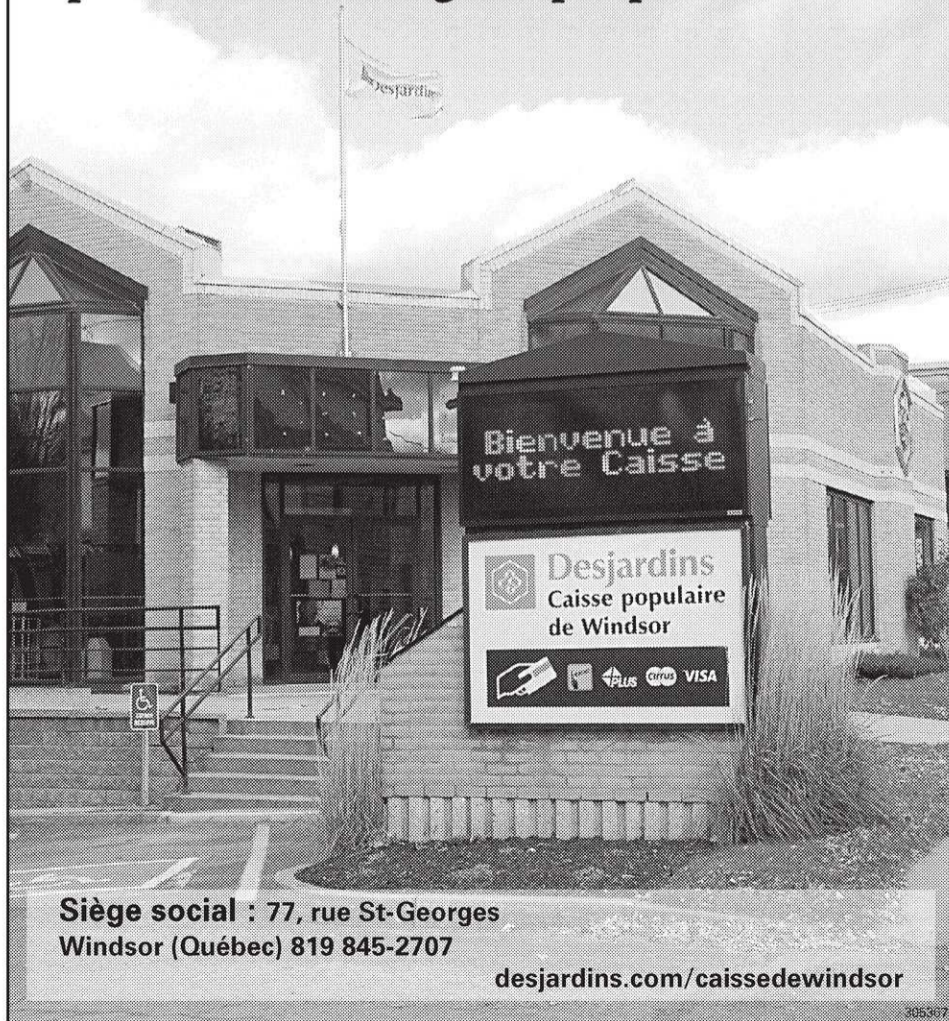
FABRICATION ET RECYCLAGE DE PALETTES DE BOIS
120 tonnes de matière ligneuse recyclée chaque jour
Certifié pour palettes d'exportation

Jason Wheeler Richard Duval Shane Wheeler

198, rue Principale Nord, Windsor (Québec) J1S 2E3

Sans frais : 1 800 884-4907 • Tél. : 819 845-2343 • www.herwood.ca

La direction et le personnel de la Caisse populaire Desjardins de Windsor félicitent ces grands bâtisseurs de l'industrie des pâtes et papiers présents dans notre région depuis plus de 150 ans.



Siège social : 77, rue St-Georges
Windsor (Québec) 819 845-2707

desjardins.com/caissedewindsor

Profession: expert de l'industrie papetière

CAROLINE BOUCHARD
caroline.bouchard@latribune.qc.ca

WINDSOR — Philippe Messier connaît l'industrie papetière comme un astronaute connaît sa navette. Chaque procédé, chaque bouton-poussoir, chaque écrou... il connaît le quand, le comment et le pourquoi de toute chose.

Philippe Messier connaît le quand, le comment et le pourquoi de toute chose.

Retraité du secteur vapeur et récupération de chez Domtar depuis 1997, M. Messier fait maintenant profiter les visiteurs de ses connaissances en donnant des tours guidés des installations de l'usine. Lui qui a accumulé de l'information pendant 37 ans de carrière ne se laisse pas non plus prier pour en parler. Une passion? Le mot est faible.

Une trentaine de visites guidées de l'usine Domtar ont lieu chaque année. Philippe Messier, tout comme deux autres guides, est chargé d'expliquer les procédés complexes de la fabrication du papier, ainsi que

le fonctionnement de la multitude de machines et de robots qui cohabitent dans l'usine. Parmi les visiteurs, des étudiants en chimie de l'Université McGill viennent faire leur tour régulièrement, eux qui sont attirés par le secteur de l'évaporation.

«Le plus souvent, les visiteurs s'intéressent aux machines et à la finition, une visite qui dure trois heures. Pour visiter toutes les installations, il faut plutôt une journée», indique M. Messier.

« Le diable dans l'eau bénite »

Quand on lui demande de parler de l'évolution de l'industrie à travers le temps, Philippe Messier s'en remet à des chiffres qui parlent d'eux-mêmes et qui illustrent l'essor qu'ont connu les technologies employées dans la fabrication du papier au fil des ans: «En 1859, on produisait 4 tonnes de papier en 24 heures. Dans les années 1980, on est passé à 350 tonnes de papier pour le même laps de temps, en plus de 150 à 200 tonnes de pâte. Aujourd'hui, on produit 1840 tonnes de papier par jour», raconte-t-il du même souffle.

Selon Philippe Messier, le domaine de l'entretien ne convient pas à tout le monde et il

faut avoir les nerfs solides pour pouvoir y travailler.

«Il ne faut pas quelqu'un de trop nerveux, ça c'est sûr! assure-t-il, l'air amusé. Dans la chaudière de récupération, différents dangers guettent les travailleurs. Le pire qui peut se produire est une explosion de foyer. Si une fuite survient dans un conduit et que l'eau se déverse dans la solution saline, c'est comme le diable dans l'eau bénite. C'est l'explosion la plus terrible qui peut se produire, d'où l'importance de vérifier régulièrement l'épaisseur des conduits», explique M. Messier.

En octobre 1987, un autre type d'incident se produit à l'usine Domtar. À la suite d'une panne qui cause l'arrêt des brûleurs, une valve reste ouverte à l'insu des travailleurs et une accumulation de gaz naturel se produit dans la chaudière: lorsque les brûleurs sont rallumés, la fournaiise explose.

« Cette explosion a fait pas mal de dégâts. Personnellement, j'ai travaillé pendant deux mois à raison de 13 ou 14 heures par jour afin de tout remettre en marche. En décembre, les réparations étaient terminées », se souvient-il.



LA TRIBUNE, CAROLINE BOUCHARD

Philippe Messier, véritable érudit de l'industrie papetière, partage ses connaissances en faisant des visites guidées de l'usine Domtar.



Kamtech Services est un entrepreneur spécialisé en construction industrielle.

Son savoir-faire et son professionnalisme lui ont permis de devenir un leader, dans tous les secteurs industriels et dans les projets majeurs au Canada

- Entrepreneur général
- Installation mécanique
- Fabricaton mécanique
- Tuyauterie
- Gérance de construction
- Arrêt d'usine planifié
- Entretien

Kamtech Services inc. est fière d'être associée à l'industrie papetière en Estrie dans la réalisation de divers projets.

Saint-Laurent
(Québec)
Tél. : 514 331-0434
Téléc. : 514 331-6328

Chicoutimi
(Québec)
Tél. : 418 696-0801
Téléc. : 514 696-3549

Burnaby
(Colombie-Britannique)
Tél. : 604 456-9200
Téléc. : 604 456-9201

Saskatoon
(Saskatchewan)
Tél. : 306 931-9655
Téléc. : 306 931-9654



La Domtar tatouée sur le cœur

André Cloutier ne tarit pas d'éloges sur la compagnie qui l'a employé pendant 38 ans

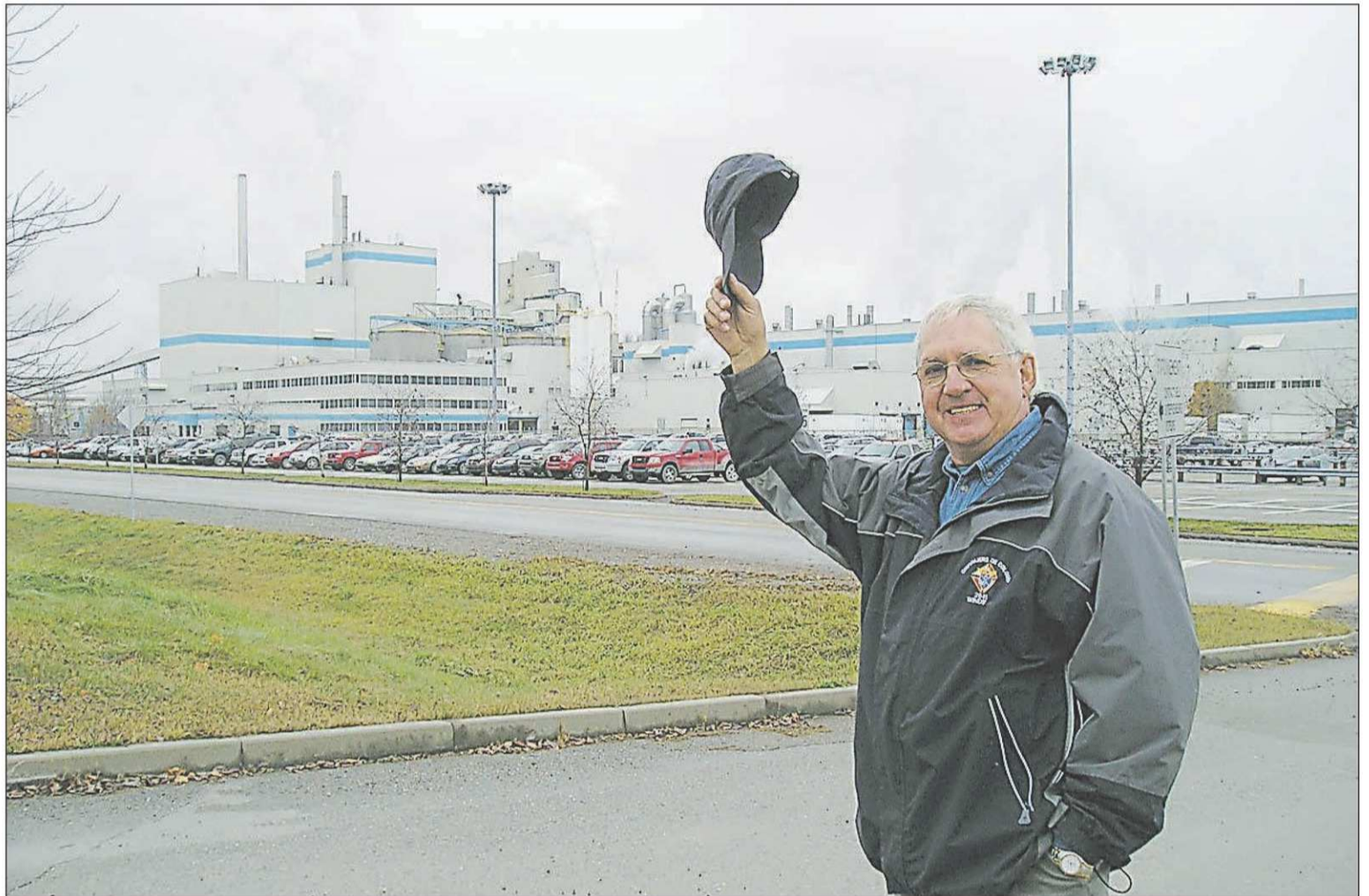
CAROLINE BOUCHARD

caroline.bouchard@latribune.qc.ca

WINDSOR — André Cloutier ne manque pas de qualificatifs pour encenser la compagnie Domtar, où il a travaillé pendant 38 ans: impliquée, généreuse, engagée, responsable... tout y passe. Depuis sa retraite en 2004, il consacre son temps à diriger Action Partage, une banque alimentaire qui vient en aide aux familles défavorisées de la région de Windsor. Encore aujourd'hui, grâce aux dons qu'elle verse annuellement à l'organisme, la compagnie Domtar continue de lui inspirer une profonde reconnaissance.

«Ça a été un charme et un privilège de travailler pour eux, assure André Cloutier. Au moment de mon départ, je me suis dit "c'est dommage, c'est déjà terminé": il faut avoir été bien, pour dire ça. Les employés sont bien payés et travaillent dans de très bonnes conditions. Moi, j'ai fait vivre ma famille, j'ai une retraite confortable, et le milieu en profite aussi. Je n'ai que respect et reconnaissance pour la Domtar, qui m'a donné beaucoup et qui continue d'être très généreuse envers Action Partage», insiste-t-il.

Chaque année, la compagnie verse plus de 3000 \$ à Action Partage, co-fondé en 1981 par M. Cloutier. Régulièrement, il revient aussi à son ancien lieu de travail pour aller y cueillir des fournitures diverses qu'on lui remet pour l'organisme. Selon lui, toute entreprise de la taille de Domtar se doit de redonner à la communauté. «C'est un rôle à jouer pour les grandes compagnies, d'avoir une responsabilité sociale. Domtar et ses employés ont toujours été très impliqués à



LA TRIBUNE, CAROLINE BOUCHARD

André Cloutier lève son chapeau à l'usine Domtar, lui qui regrette que ses 38 ans de service soient déjà derrière lui.

Windsor, que ce soit pour le milieu scolaire, les pompiers, la caisse...», énumère André Cloutier.

De belles années

Alors qu'il faisait son entrée au *Bag Mill* en 1966, c'est avec l'arrivée de l'usine moderne que les choses ont vraiment changé pour André Cloutier. «À l'époque, on pouvait presque suivre la feuille de papier en marchant à côté de la machine. Mainte-

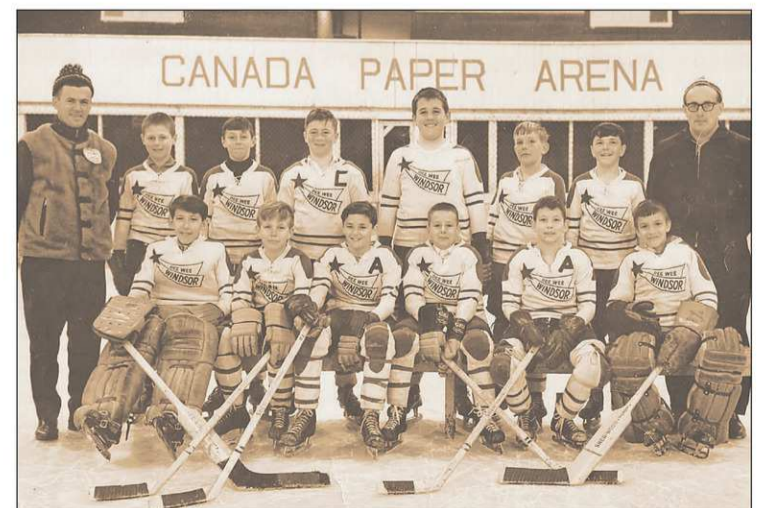
nant, elle traverse une longueur de 300 pieds en quelques secondes: c'est deux mondes!» s'exclame M. Cloutier.

Après quatre années de formation de plus, il exercera, à la fin de sa carrière, les métiers de calorifugeur-peintre puis d'échafaudier. À ce titre, son travail consiste parfois à monter des échafauds de 60 pieds de haut au-dessus de la machine à papier en opération. «Plus on montait, plus c'était

chaud. L'usine est tellement grande qu'on devait isoler les conduits au fusil, et non plus au pinceau. Des ingénieurs de Montréal sont venus nous former sur l'entretien et l'opération dans les hauteurs», se souvient-il.

La formation continue est justement un aspect que M. Cloutier a su apprécier au fil des ans. Notamment en santé et sécurité au travail, André Cloutier estime que Domtar n'a rien

laissé au hasard. Il s'est tout de même blessé deux fois, mais il attribue ces incidents mineurs à de la négligence de sa part. «Des accidents, on en a tous vécus, mais la plupart du temps c'était à cause d'un geste non réfléchi. On se faisait rappeler à l'ordre souvent, on nous disait de voir à notre environnement et d'évaluer les risques avant de commencer. Rien ne pressait assez pour négliger la sécurité des employés», conclut-il.



COLLECTION GUY MOREAU

Au milieu de la décennie 1950, la Canada Paper vit des années prospères dont elle fait profiter ses employés, leurs familles et la population de Windsor et des environs. On profite entre autres du club de golf et de l'aréna de la compagnie, mais aussi de conditions de travail et de salaires améliorés, et surtout, d'investissements majeurs garantissant l'avenir de la compagnie.

Près d'un siècle dans l'industrie papetière

À travers quatre générations, la famille Cloutier a été témoin de plusieurs révolutions

CAROLINE BOUCHARD

caroline.bouchard@latribune.qc.ca

WINDSOR — Pour Marcel, Céline et leur fils Marc Cloutier, l'industrie papetière de Windsor est plus qu'un simple boulot: c'est ce qui a rythmé la vie de leur famille pendant près d'un siècle. Au fil des ans, la famille Cloutier a été témoin de plusieurs révolutions, non seulement au plan technologique et des conditions de travail, mais aussi des révolutions sociales, avec la place de plus en plus importante qu'ont occupée les travailleurs francophones et les femmes au sein de la compagnie.

Une douzaine de membres de la famille Cloutier ont vécu de la rotation des machines à papier. Lorsqu'ils se retrouvaient, inutile de dire que les discussions allaient bon train... «Quand quelqu'un travaillait mal, on en entendait parler autour de la table!» raconte Marc Cloutier, qui représente la quatrième génération de sa famille à travailler dans le papier à Windsor. À commencer par son arrière-grand-père maternel et ses grands-parents, qui ont intégré l'usine au début des années 1920. Dans les années 1950, c'était au tour de ses parents, Marcel et Céline Cloutier, de faire leur entrée.

«Mon grand-père a commencé à travailler comme journalier au moulin Saint-François et il gagnait 30 ¢ de l'heure. Mon père était mécanicien d'entretien au début des années 1920. Il était souvent appelé dans la nuit lorsque survenait un bris, et je me rappelle qu'il disait qu'il travaillait très fort», relate Cé-



LA TRIBUNE, CAROLINE BOUCHARD

Pour Marcel, Marc et Céline Cloutier, Domtar est synonyme d'une tradition familiale qui remonte aux années 1920.

line Cloutier. À la même époque, les parents de Marcel Cloutier travaillent aussi comme contremaîtres: son père est «foreman» et sa mère «forelady».

«Le fait de travailler pour la compagnie a sécurisé mon père durant la Dépression, même si les Canadiens fran-

çais ne pouvaient espérer plus qu'un poste de contremaître. À l'époque, les communications se faisaient en anglais et tous les dirigeants étaient anglophones. Nous, on n'allait pas à l'école: on faisait des enfants et on allait à la messe!» s'exclame Marcel Cloutier. «À l'ancienne usine,

on s'écrivait en anglais même entre deux francophones», ajoute Mme Cloutier.

Puis à partir de 1984, avec le projet de nouvelle usine, l'arrivée de nouveaux équipements mènera à la traduction des manuels d'utilisation, ce à quoi Marcel Cloutier a lui-même travaillé.

Tous s'entendent d'ailleurs pour dire que la nouvelle usine de Windsor a amené son lot d'adaptations. Pendant que Mme Cloutier passait de la dactylo au clavier d'ordinateur, son mari apprivoisait la robotisation et se familiarisait avec des normes de sécurité de plus en plus strictes.

«On a été capable de s'adapter. On était de la vieille école,

mais on aimait ça, les nouvelles *bébélles*. Au début, on ne se protégeait même pas les oreilles du bruit: on était des surhommes! Mais on faisait attention au reste», précise Marcel Cloutier.

Aujourd'hui planificateur à l'opération de la chaufferie, Marc Cloutier s'estime choyé de l'héritage laissé par les générations précédentes. «Je suis encore emballé et fasciné par la nouvelle usine, toute la technologie et tout le génie que ça implique. Nos parents ont bâti tout ça, grâce au savoir-faire qui était ici et qui l'est encore aujourd'hui. C'est une récompense pour tout le monde», conclut fièrement Marc Cloutier.

BLOC-NOTES

Parmi les familles qui se sont distinguées par leur longévité au service de la Canada Paper et Domtar, on peut souligner le nom des Murphy. Patrick Murphy est en effet au service de Angus, Logan & Co. en 1865 à son arrivée d'Irlande. Son fils Daniel suivit ses traces en 1881 à l'âge de 16 ans, ses trois petits-fils Joseph, Napoléon et Léo à partir de 1949, alors que son arrière-petit-fils, Gilles, a pris sa retraite de la Domtar à la fin des années 1990...

On raconte que les futurs mariés qui travaillent à la Domtar à une certaine époque en voyaient de toutes les couleurs avant la noce. Il était en effet de coutume de profiter du passage aux douches du fiancé, à la fin de son quart de travail, pour enduire l'intérieur de son pantalon de teintures utilisées dans la transformation du papier. Une fois ses jambes humides passées dans ses culottes, il s'en trouvait quitte pour quelques jours hauts en couleur...



COLLECTION GUY MOREAU

En 1947, la Canada Paper de Windsor instaurera une fête de Noël et un pique-nique annuels pour les employés de l'usine et leurs familles, une tradition qui aura marqué toute une génération de baby-boomers ayant profité de la manne.

GRÈVE DE 1968

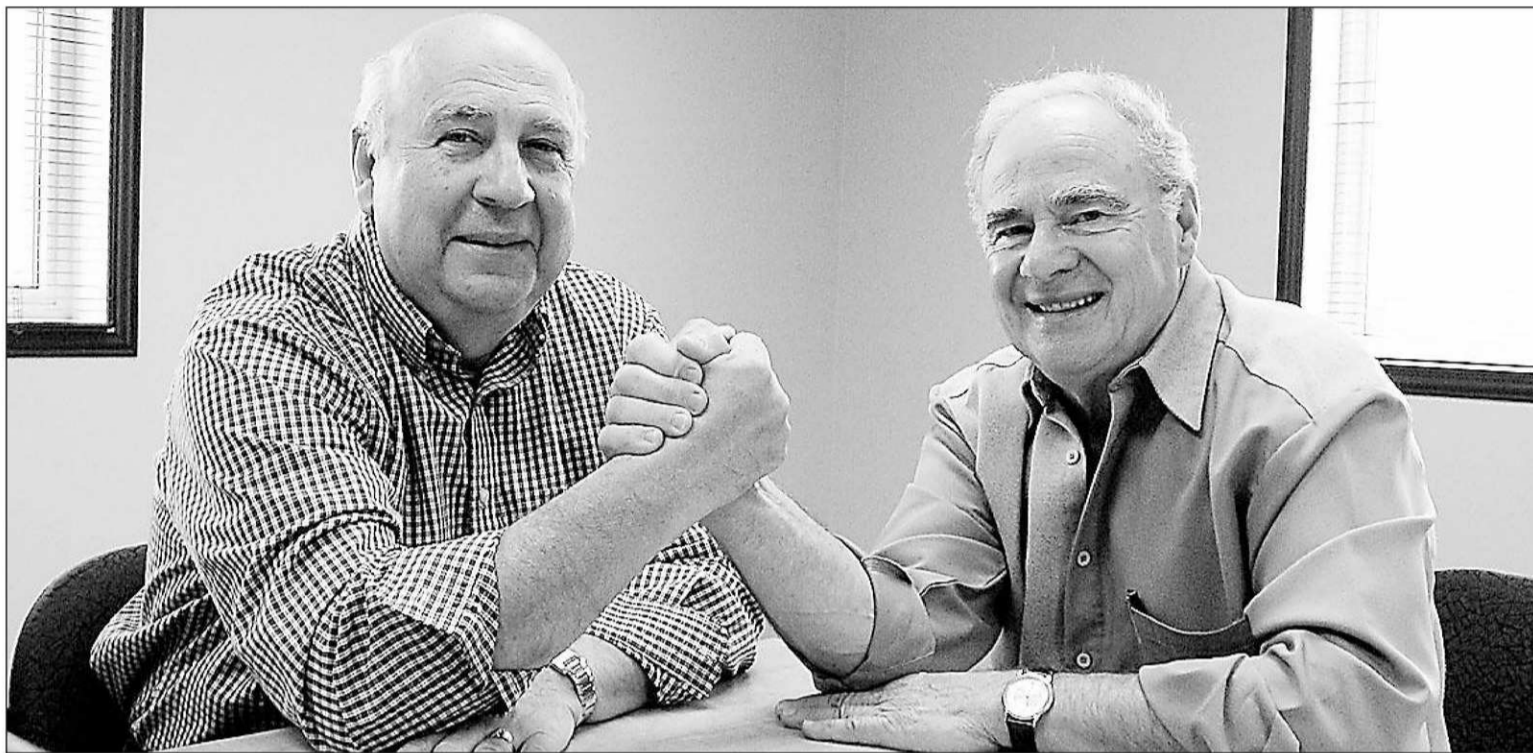
Du champ de bataille au champ de balle

CAROLINE BOUCHARD

caroline.bouchard@latribune.qc.ca

WINDSOR — À l'été 1968, l'usine Domtar de Windsor tombe en grève. « Du 18 juillet 1968 au 22 janvier 1969 », vous diront en chœur Michel Champagne et Martial Chamberland, qui se sont retrouvés des deux côtés de la barrière. Du côté patronal, M. Chamberland se voit alors contraint de moucharder ses confrères de travail qui faisaient des « mauvais coups ». Du côté syndical, M. Champagne s'occupera de nourrir les piqueteurs à la cantine, l'endroit même où les « mauvais coups » étaient élaborés.

« On se faisait regarder de travers à l'épicerie, parce que nous, on avait de l'argent pour payer. »



LA TRIBUNE, CAROLINE BOUCHARD

Michel Champagne et Martial Chamberland ont vécu la grève de 1968 de façon différente, le premier du côté syndical, le second du côté patronal.

« À cette époque, les dirigeants résidaient tous à Windsor et ils étaient très intégrés dans la communauté. Cette proximité a fait en sorte que leurs résidences ont souvent été vandalisées », explique Michel Champagne. Alors âgé de 22 ans, il est commis d'entretien à la mécanique. Il se marie le 27 juillet 1968 et passera sa lune de miel en grève. Une journée par semaine, avec son épouse et un autre collègue, ils tiendront la cantine où les grévistes se rassemblaient.

« C'est là qu'ils préparaient les mauvais coups, et après, c'est nous qui les subissions ! »

s'exclame Martial Chamberland. Au déclenchement de la grève, M. Chamberland est contremaître d'entretien mécanique. Lui et les autres cadres de la compagnie continuent de recevoir un salaire tout au long du conflit. « On se faisait regarder de travers à l'épicerie, parce que nous, on avait de l'argent pour payer. Dans des familles où l'on retrouvait des cadres et des syndiqués, des conflits ont aussi éclaté », déplore Martial Chamberland.

En retour de leur salaire, les cadres participaient à la surveillance de nuit. Installés dans des abris près des

barrières, ils prenaient note de ce qu'ils voyaient, et surtout de ceux qu'ils voyaient, afin de les dénoncer. Ils subissaient aussi de l'intimidation de la part des travailleurs. « On se réunissait au chalet de la compagnie où l'on recevait de la formation pour passer le temps. Tout d'un coup, un groupe arrivait et défonçait les portes et les fenêtres. Ils faisaient pression sur nous pour qu'on demande à nos patrons de céder », se souvient M. Chamberland.

Ramener l'harmonie

Le matin du 22 janvier 1969, les grévistes sont de

retour au travail. Après six mois d'animosités, les retrouvailles ne se font pas sans heurts. « Il fallait donner la main à tous les travailleurs et leur souhaiter la bienvenue. Certains n'ont pas apprécié notre accueil, c'était particulier de vivre ça », souligne Martial Chamberland. « Il faisait froid dehors et en dedans », rajoute Michel Champagne.

Comment ont-ils finalement ramené l'harmonie à l'usine? « On a créé une ligue de hockey l'hiver et une autre de balle-molle l'été. Certaines équipes étaient formées exclusivement de cadres ou de

syndiqués. Si quelqu'un voulait se défouler, il en profitait pour te planter », raconte M. Chamberland.

À la suite de ces événements, Michel Champagne a mené des négociations jusqu'à sa retraite en 2007, notamment comme président du Syndicat des employés de bureau. En 1973, les hauts dirigeants ont décidé d'inviter des gens de l'usine à la table des négociations afin d'améliorer leur compréhension des demandes des travailleurs. De là jusqu'à sa retraite en 1999, Martial Chamberland participera à toutes les négociations du côté patronal.

Dans le Val-Saint-François,
l'innovation fait bonne impression.



Le CLD de la MRC du Val-Saint-François
salue le travail des employés et fournisseurs
de l'industrie des pâtes et papiers.



RÉGION DE J. ARMAND BOMBARDIER

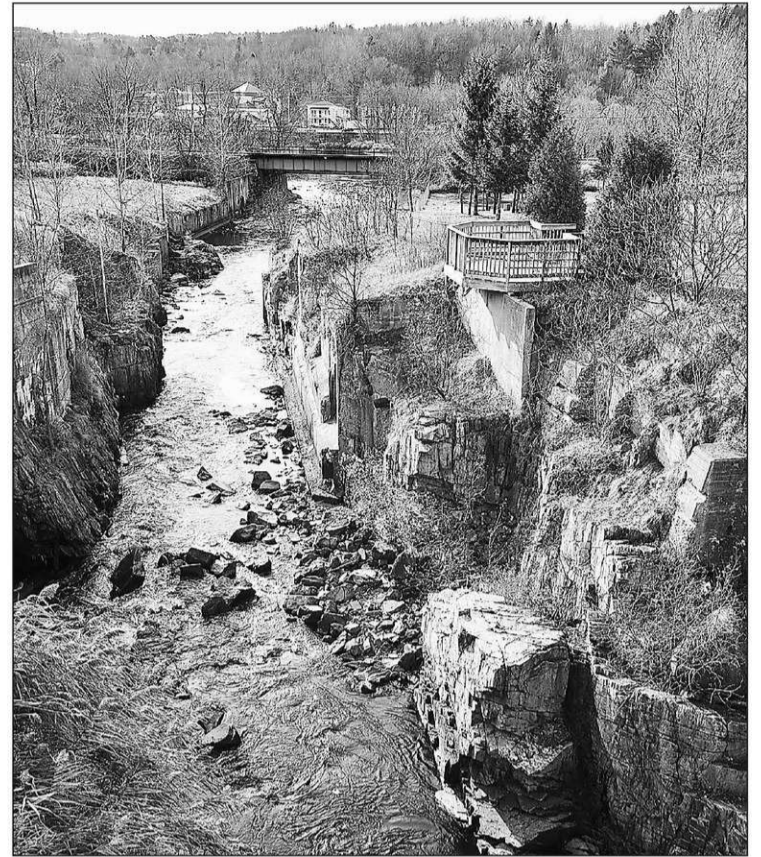
Val-Saint-François

CLD Centre local de développement

www.val-saint-francois.com



COLLECTION GUY MOREAU



IMACOM, JESSICA GARNEAU

Comme le complexe industriel Watopeka, la haute cheminée de Domtar (à gauche) croulera sous le pic des démolisseurs en 1990. Un parc occupe désormais le site qui avait attiré William Angus et Thomas Logan il y a un siècle et demi...

BLOC-NOTES

La prohibition a existé avant son temps à Windsor : en mai 1884, un observateur constate qu'il n'y a pas de licence, donc pas de débit d'alcool dans tout le village depuis dix ans. Cela est dû aux actions du surintendant en poste depuis 1869 à la Angus, Logan & Co., Angus McDonald, un abstinent convaincu, pour maintenir le village *dry* et en faire un endroit où règnent l'ordre et la tranquillité... Celui qui restera en poste à Windsor jusqu'en 1879 et ira ensuite démarrer une papetière en Ontario vivra jusqu'à l'âge très respectable alors de 80 ans.

////

En 1923, un service d'autobus est offert entre Windsor et Sherbrooke. On fait alors le trajet en une heure 15 minutes...

////

Le couvre-feu entre en vigueur le 15 novembre 1934 à Windsor. Chaque soir, à 20 h l'hiver et 21 h l'été, tous les enfants de 13 ans et moins doivent rentrer à la maison

en entendant sonner le couvre-feu. S'ils sont vus dans les rues après le couvre-feu, ils sont reconduits à la maison par la police. À la seconde offense, les parents sont appelés à venir chercher eux-mêmes leur progéniture au poste de police...

////

Une légende rappelle la peur bleue qu'entretenait un certain *runner* de la machine numéro 6 à l'égard des rats. Bien entendu, ses hommes de main en avaient pris bonne note et profitaient de chacun de ses roupillons pour déposer à ses pieds quelques-unes de ces bêtes fort nombreuses dans les anciennes installations...

////

Il fut une époque où les billots de bois étaient transportés vers l'écorceur sur une chaîne en V fort confortable pour le petit dodo d'un préposé. Mal lui en prit un certain jour alors que ses compagnons de travail ont décidé de la mettre en marche pour le réveiller en douce. Pas de mal, juste une bonne peur...



L'essor d'une région passe par des entreprises dynamiques...
Bravo à nos industries des pâtes et papiers, des piliers en Estrie!

Transport de marchandise
général

**Richard
Fréchette inc.**

Tél. : 819 845-9117
Sans frais : 1 800 663-7853
Télec. : 819 845-7443

5, rue des Prés, C. P. 4
Windsor (Québec) Canada J1S 2L7
www.trfi.ca

**H. FAUCHER
Transport inc.**

L'histoire du papier à Brompton débute en 1900. Gene H. Kruger achètera l'usine en 1950.



Les différentes vocations d'un moulin à papier



MARIE-CHRISTINE BOUCHARD

marie-christine.bouchard@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — L'histoire d'amour entre Brompton et l'industrie du papier débute le 4 septembre 1900. C'est en effet ce jour-là que le conseil municipal signe un règlement qui autorise l'établissement d'une «manufacture de pulpe et de papier» aux abords de la rivière Saint-François.

À la suite de la construction d'un barrage dans le Canton de Brompton Falls, l'usine de pâte mécanique Brompton Pulp and Paper Co Ltd voit le jour en 1902. L'usine entre en fonction en 1903, année où le Canton devient la Ville de Bromptonville.

L'usine a le vent dans les voiles. Dans ses 20 premières années, elle vend presque toute sa production de pulpe aux Américains. Seule une petite partie est dirigée vers le moulin d'East Angus, qui appartenait alors à la même compagnie.

En 1926, l'entreprise effectue un virage. Dorénavant, l'usine ne fabriquera plus de la pulpe, mais bien du papier journal, ce qu'elle fabrique d'ailleurs aujourd'hui encore!

Pendant quelques années, le papier bromptonvillois sert principalement à imprimer le *Chicago Tribune*.

1930 marque une année difficile, quand les remous de la crise économique planétaire affectent également l'industrie des pâtes et papiers. La Brompton Pulp and Paper Co Ltd devient alors la propriété de St. Lawrence Corporation. Cette restructuration permet de sauver l'usine.

Difficiles années 1940

Les années passent et tout semble bien aller, mais, en 1945, un coup du sort fait perdre à l'usine de Brompton sa précieuse et performante machine à papier Walmsley, qui est alors déménagée vers une autre usine de l'entreprise, située en Ontario. Remplacée par une désuète machine à papier, beaucoup plus petite et drôlement plus lente, le manque à gagner sera difficile à récupérer pour l'usine

aujourd'hui sherbrookoise, qui voit ainsi sa production baisser de façon importante.

Comme si ce n'était pas assez, la Saint-François fait des siennes en 1948. La rivière déborde. Les inondations sont parmi les pires que la région n'ait jamais connues.

Sous la force des eaux, le barrage cède: conséquemment, des familles sont jetées à la rue et la ville est grandement endommagée. La St. Lawrence Corporation est accusée de négligence.

L'usine ferme alors. Pour de bon? Pendant un certain temps, on le craint fortement.

L'entreprise décide alors de mettre en vente l'usine. Mais qui voudra bien acheter une usine désuète et en partie démolie par une rivière en furie?

Gene H. Kruger s'intéresse à l'usine une fois la Seconde Guerre mondiale terminée. L'homme d'affaires s'assure de la fiabilité de l'approvisionnement en bois et cherche du soutien du côté du gouvernement pour remettre l'usine en état. Après tout, assure-t-il, la réouverture de l'usine de Bromptonville créera de multiples emplois!

Le 1^{er} juin 1950, l'entreprise lui appartient moyennant 400 000 \$.

Ce fut la première incursion de la compagnie Kruger dans le domaine du papier journal.

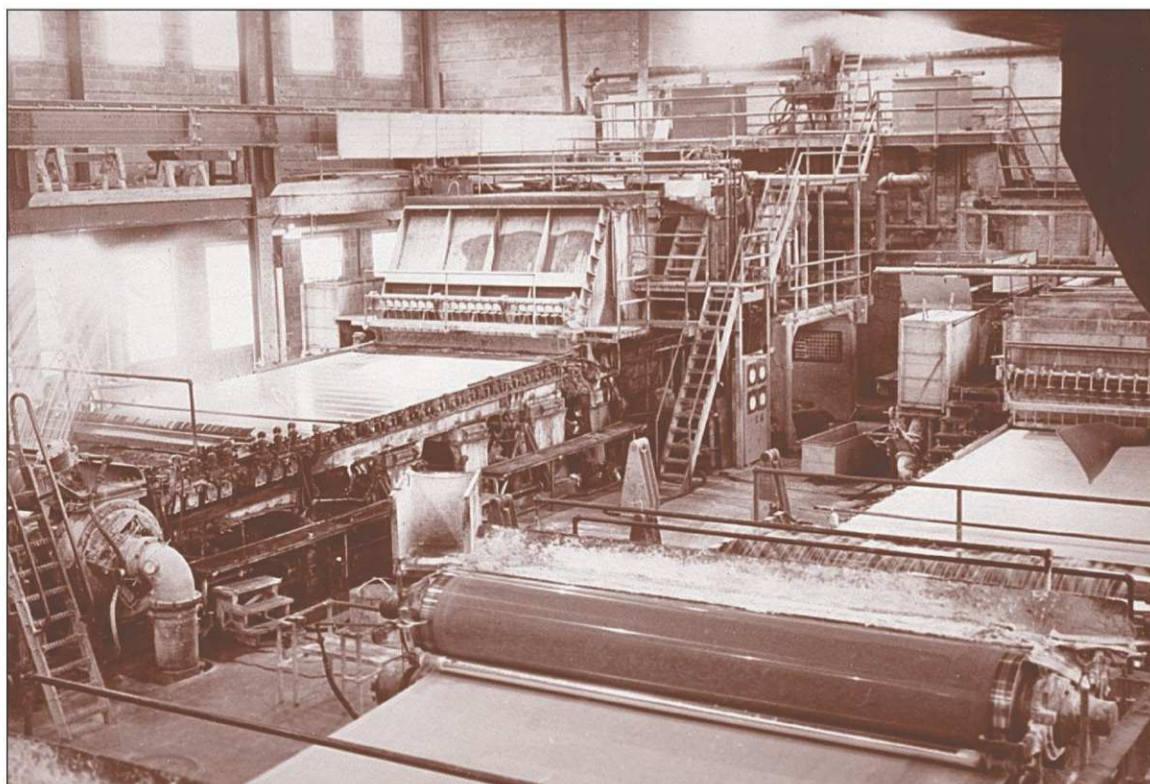
Les 59 années suivantes ont vu les changements technologiques se multiplier dans l'usine. Deux seules choses n'ont plus changées: la vocation de l'usine pour le papier journal et le propriétaire de l'entreprise située en plein centre de Brompton...

Aujourd'hui, l'entreprise produit quotidiennement 840 tonnes de papier journal sur ses trois machines à papier, pour environ 310 000 tonnes annuellement. L'usine de Kruger-Brompton produit aussi 216 000 tonnes de pâte recyclée, dont une grande partie est réutilisée dans sa propre usine, et une petite partie dans d'autres usines de la compagnie au Québec.

Le complexe industriel intégré comprend aujourd'hui une usine de pâtes et papiers, un atelier de désencrage, une centrale hydroélectrique et une usine de cogénération à la biomasse.



Sur cette photo prise en 1941, un opérateur charge une meule hydraulique avec du bois de deux pieds. À l'époque, le moulin à papier n'appartenait pas à Kruger. Il s'appelait Brompton Pulp and Paper Co Ltd et était la propriété de St. Lawrence Corporation.



Les machines à papier n°1 et 2 sont ici photographiées au milieu des années 1950, quelques années après l'acquisition de l'usine par la compagnie Kruger.

« Brompton n'aurait pas le même visage sans Kruger »

L'ex-maire Clément Nault qualifie l'entreprise d'« excellent citoyen corporatif »

MARIE-CHRISTINE BOUCHARD
marie-christine.bouchard@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Que serait l'arrondissement de Brompton aujourd'hui si Kruger n'avait pas installé son entreprise en plein cœur de la ville, aux abords de la Saint-François? «Brompton n'aurait pas le même visage sans Kruger», assure Clément Nault, Bromptonvillois depuis toujours et maire de la ville pendant plus de deux décennies.

En effet, Kruger a toujours été un «excellent citoyen corporatif», n'hésitant pas à investir dans toutes les sphères de la communauté, de la culture aux sports en passant par les loisirs et les espaces verts.

«Jusqu'aux années 1980, une grande partie des gens de Brompton travaillaient au moulin. Si ton père travaillait là, tu avais des bonnes chances d'y rentrer après tes études», explique M. Nault.

Faut-il préciser que pendant longtemps, Kruger était Brompton, et que Brompton était Kruger. L'usine employait tellement de gens du village, en fait, qu'il était beaucoup plus normal pour les garçons de «rentre au moulin» une fois l'école secondaire terminée que de poursuivre des études supérieures.

«Moi, j'ai décidé d'enseigner, mais à peu près tous mes frères, mes oncles et mon père travaillaient chez Kruger», ajoute Clément Nault.

Changer le visage de la ville

En plus de donner de l'emploi à des milliers de Bromptonvillois au fil des années, Kruger a aussi marqué la ville, lui permettant de se façonner une identité propre.

«J'ai été maire de 1979 jusqu'à la fusion municipale du 1^{er} janvier 2002. Dès qu'on avait un projet pour la ville, c'était un réflexe d'aller voir Kruger.»

Et l'oreille était souvent très, très attentive du côté de l'usine. Et la main sur le porte-



IMACOM, CLAUDE POULIN

L'ancien maire de Bromptonville, Clément Nault, se réjouit de la présence de Kruger dans sa ville. L'entreprise, en tant qu'«excellent citoyen corporatif», a toujours participé financièrement aux différents projets de la ville, permettant ainsi de faire d'un village une ville.

feuille, assez généreuse.

Les exemples de cet engagement de Kruger envers la communauté sont nombreux, assure Clément Nault.

«Sans Kruger, Brompton n'aurait pas d'aréna. Sans Kruger, Brompton n'aurait peut-être pas eu son foyer pour les personnes âgées, dans les années 1970, époque où il fallait que la communauté s'engage avant que le gouvernement verse des fonds pour un tel foyer. Sans Kruger, Brompton n'aurait peut-être pas eu le complexe industriel que nous avons construit au milieu des années 1980 pour diversifier notre économie. Kruger a aussi participé à la reconstruction de notre église

qui avait brûlé en 1981.»

Au-delà de toutes ces infrastructures qui ont fait d'un village une ville, la présence de Kruger et de ses centaines de travailleurs a aussi permis le développement immobilier qui s'est fait dans la communauté.

Clément Nault se souvient tout particulièrement de l'an 2000, alors que Kruger célébrait les 50 ans de son acquisition de l'usine de Brompton. Le directeur général de l'usine était alors venu rencontrer le maire pour lui dire que l'entreprise voulait payer une oeuvre d'art ou quelque chose de ce type afin de marquer en grand cet anniversaire dans la ville.

«J'ai réfléchi, mais pas trop longtemps!» se rappelle Clément Nault en rigolant.

Dans sa tête, un projet chéri dormait depuis longtemps, mais il ne pouvait voir le jour, faute de moyens.

«Je suis allé rencontrer le directeur de l'usine après quelques jours pour lui parler de la Maison des arts et de la culture que je rêvais de faire construire. Il ne s'attendait pas à un projet aussi cher, mais il a finalement accepté de participer. Ça, c'était le dernier grand projet de Kruger avant la fusion municipale de Brompton avec Sherbrooke», précise M. Nault.

Aujourd'hui, malgré les soubresauts dans l'industrie

« Jusqu'aux années 1980, une grande partie des gens de Brompton travaillaient au moulin. Si ton père travaillait là, tu avais des bonnes chances d'y rentrer après tes études. »

des pâtes et papiers, l'ancien maire souhaite que Kruger soit là pour y rester.

«C'est une excellente compagnie, autant pour Brompton que pour ses employés. On ne lui souhaite que du bien!»



École secondaire de Bromptonville
Externat mixte - Pensionnat garçons



Une école pas ordinaire pour jeunes extraordinaires!

Bravo aux entreprises en pâtes et papiers pour leur longévité!

Informations : 819 846-2738

AEPE Association des écoles privées de l'Estrie

125, rue du Frère-Théode, Sherbrooke (Québec) J1C 0S3
Téléphone : 819 846-2738
www.esb.bromptonville.qc.ca

305360



Spécialités industrielles Sherbrooke

ISO 9001-2000
Distributeur en mécanique du bâtiment



Félicitations !

Fier partenaire dans l'industrie des pâtes et papiers

682, rue Lavigerie, Sherbrooke
819 564-1800

DISTRIBUTEUR :

- ✓ échangeurs de chaleur
- ✓ filtres à air et dépoussiéreurs
- ✓ filtration des gaz et odeurs
- ✓ captation à la source
- ✓ détecteur de gaz
- ✓ serpentins
- ✓ filtres à peinture

305273

Désencrer le papier pour le recycler

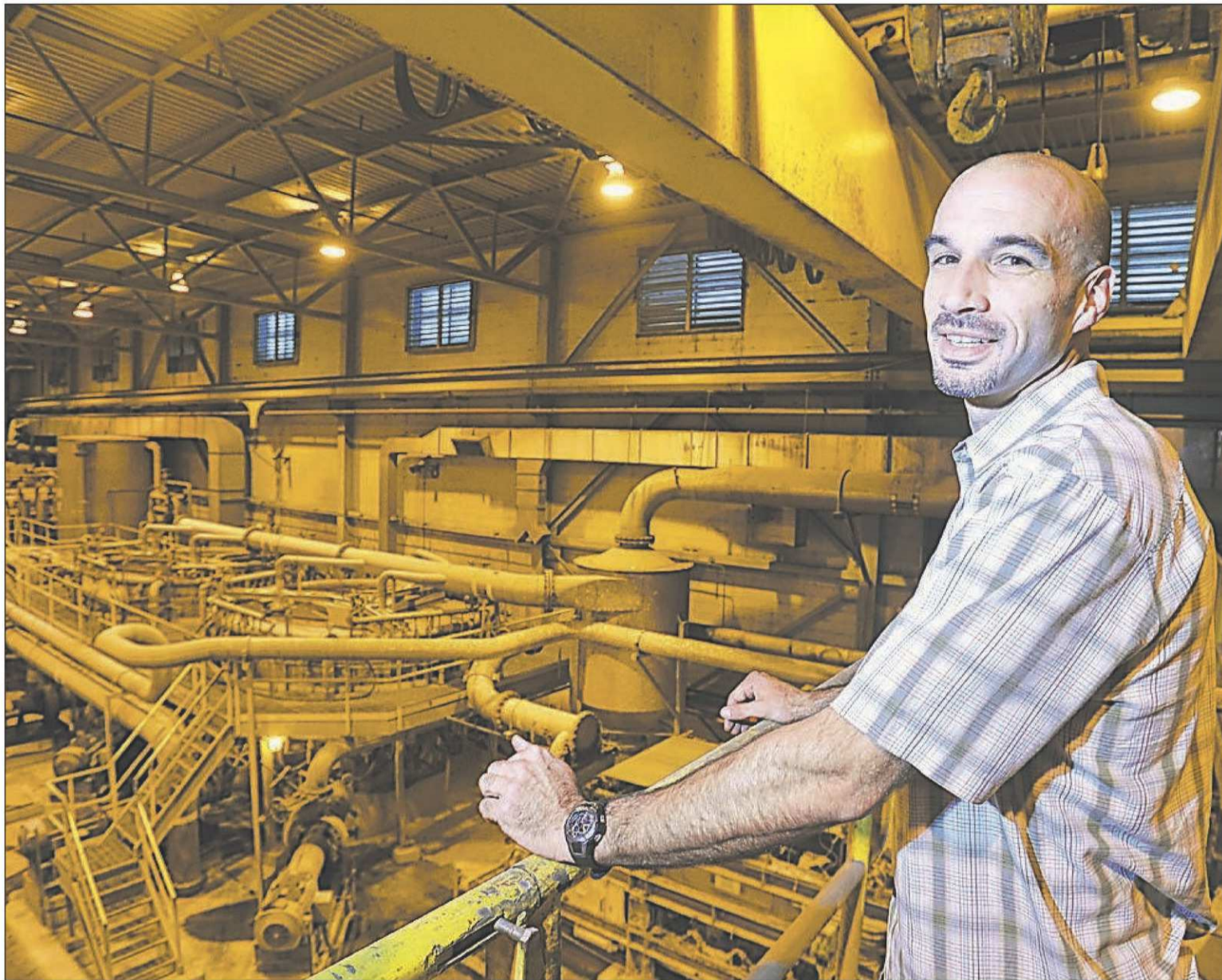
MARIE-CHRISTINE BOUCHARD
marie-christine.bouchard@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Une fois jeté au bac de recyclage, que devient votre vieux journal? Peut-être sera-t-il désencré et transformé en pâte à papier pour finalement redevenir... un tout nouveau journal, comme celui que vous tenez entre vos mains.

Le «désencrage» (c'est-à-dire enlever l'encre qui se trouve sur un papier journal ou un magazine dans le but de retrouver une fibre vierge) est un processus assez complexe. Avec ses installations qui ont été agrandies deux fois au fil des 17 dernières années, Kruger désencrage à Brompton tout le papier qui lui sera utile dans la conception de sa pâte à papier, qui servira ensuite à créer du papier journal recyclé.

«Chaque jour, 850 tonnes de papier passent les portes de notre usine de désencrage. C'est l'équivalent de cinq fois la consommation quotidienne de papier d'une ville comme Toronto.»

«Chaque jour, 850 tonnes de papier passent les portes de notre usine de désencrage. C'est l'équivalent de cinq fois la consommation quotidienne de papier d'une ville comme Toronto. C'est énorme! Avant



IMACOM, JESSICA GARNEAU

Jean-François Nicol, contremaître en optimisation chez Kruger, présente une partie de l'usine de désencrage qui se trouve à Brompton. Environ 600 tonnes de pâte à papier est produite tous les jours dans cette usine.

Du bac de recyclage à la pâte à papier

Que se passe-t-il avec le journal que vous mettez au bac de recyclage? Voici les dix étapes nécessaires pour le ramener à l'état de pâte à papier.

1. Vous recevez votre journal, le lisez, puis le jetez au bac de récupération.
2. Le journal se retrouve dans un centre de tri, où il est trié puis emballé avec d'autres journaux. Les différentes sortes de papier et de carton (journaux, magazines, papiers de bureau, boîtes telles que mouchoirs, céréales, etc.) sont triées et emballées dans des paquets différents.
3. Les vieux journaux sont transportés à l'usine de désencrage de Kruger.
4. Une fois le vieux papier à l'usine, la première étape consiste à démêler les pro-

duits destinés au recyclage. Si le triage a été effectué trop rapidement au centre de tri et que d'autres matières recyclables ont été mêlées au papier journal, que ce soit du carton ou du plastiques par exemple, elles seront rejetées par la trieuse hyper performante de l'usine de désencrage.

5. Le papier journal ou magazine subit l'étape de la trituration. Le papier est mélangé à des produits chimiques. C'est alors qu'on détache l'encre du papier journal. (L'eau utilisée dans le processus se trouve bien entendu en circuit fermé: elle sera traitée avant de retourner à la rivière Saint-François.)

6. Pour enlever les contaminants du produit, il y a alors un premier tamisage grossier.

7. C'est l'étape de la flottaison. L'encre est alors totalement enlevée du papier grâce aux produits chimiques. Il ne reste plus que la fibre du papier.

8. Un autre tamisage fin est effectué pour enlever encore tous les petits contaminants.

9. C'est enfin l'étape de l'épaississement, où un maximum d'eau est enlevé de la pâte.

10. Et voilà que la pâte de papier est prête à être utilisée dans la fabrication d'autres journaux. Environ 66 % du produit traversera la cour pour être traité directement à l'usine de Brompton et redevenir du papier journal, prêt à être réimprimé. Le reste de la pâte, soit environ 33 % du produit, s'en ira plutôt vers d'autres usines de Kruger dans la province.

l'instauration d'usines comme la nôtre, tout ce papier devait être jeté dans les sites d'enfouissement», fait savoir Jean-François Nicol, contremaître en optimisation chez Kruger.

De ces 850 tonnes de produit utilisé chaque jour à l'usine de Brompton, environ 80 % sont du vieux papier journal et 20 %, de vieux magazines.

Beaucoup de matière provient des États-Unis, pays où Kruger vend en contrepartie beaucoup de son papier journal prêt à être imprimé. Une partie provient aussi du Québec.

250 tonnes manquent

Si 850 tonnes de produits rentrent dans l'usine de désencrage tous les jours, ce sont environ 600 tonnes de pâte de papier qui sont produites quotidiennement. Que se passe-t-il avec les 250 tonnes restantes?

«Nous produisons environ 200 tonnes de boue de désencrage et nous avons environ 50 tonnes de rejets solides», précise Jean-François Nicol.

Les rejets solides sont toutes les matières qui sont rejetées à l'étape du triage, donc,

toutes les matières autres que papier journal et papier magazine qui ont été envoyées par mégarde par le centre de triage.

Rien de perdu

Quant aux boues de désencrage, il s'agit de l'encre et de l'eau usée qui demeurent à la fin du processus. Mais attention, ces boues ne prennent plus le chemin de l'enfouissement comme il était coutume de le faire auparavant... Depuis quelques années, ces boues deviennent de l'énergie chez Kruger, puisqu'elles servent de combustible dans la centrale thermique de cogénération (voir autre texte) de l'usine.

«Les gains pour l'environnement sont importants. Sans une usine de désencrage comme celle-ci, les quantités de papier qui iraient directement à l'enfouissement seraient considérables», assure Jean-François Nicol.

Donc, grâce à Kruger, *La Tribune* que vous avez entre les mains pourrait ainsi être récupérée... pour redevenir une autre Tribune, avec des nouvelles fraîches du jour.



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Solidaires face à la crise

SONIA BOLDOC
sbolduc@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Pierre Dallaire n'est pas seul. Arrivé dans l'arrondissement de Brompton il y a cinq mois à peine, le nouveau directeur général de l'usine Kruger ne s'est pas retrouvé dans un cockpit en solo afin de traverser la présente crise qui sévit dans le secteur du papier journal. Amorcée par un ancien directeur général de l'usine, Daniel Archambault, la table de mobilisation poursuit le travail autour de M. Dallaire avec une fois encore un seul et même but: se serrer les coudes pour permettre à l'usine de Brompton de garder sa place de leader.

«C'est clair qu'on n'est pas dans un créneau facile en ce moment. Dans le contexte actuel, il faut absolument augmenter notre compétitivité et nous croyons que nos employés font partie de la solution. Ils ont non seulement les connaissances et le savoir-faire, mais on a constaté qu'ils ont aussi une grande volonté de contribuer au succès de Kruger», explique Pierre Dallaire en s'animant devant les avancées réussies jusqu'ici par le comité de mobilisation.

«On est une quarantaine de personnes au sein de ce comité,

et de ce nombre, il y a 24 employés, fait savoir l'ingénieur de formation. Ce nombre, ça dit tout. Ça démontre le désir des employés de faire partie du processus, de prendre part aux décisions et de travailler à faire fonctionner l'usine. On a besoin d'eux pour le faire, c'est évident, puisque ce sont eux qui sont dans chaque secteur de l'usine et qui connaissent nos façons de faire sur le bout de leurs doigts.

Disséquer l'usine

«En ce moment, notre façon de faire pour arriver à traverser la crise, c'est de disséquer l'usine afin de trouver des façons de diminuer les coûts de production», poursuit encore le directeur de Kruger à Brompton, sa quatrième assignation en trois ans pour la compagnie.

«Qu'est-ce qu'on peut améliorer? Qu'est-ce qu'on peut changer? Comment peut-on faire autrement pour augmenter notre production tout en diminuant les coûts? Ce sont autant de questions sur lesquelles on se penche en comité et auxquelles on trouve les réponses.»

Le processus se déroule selon la méthode du «pouce levé». Pour chaque proposition apportée à la table de concertation, ses membres votent à pouce levé, simple-



IMACOM, MAXIME PICARD

Arrivé en poste il y a cinq mois à peine, le directeur de l'usine Kruger de Brompton, Pierre Dallaire, a pour mandat de traverser la présente crise qui sévit dans le secteur du papier journal.

ment. C'est clair, net, précis, et rapide. Jusqu'ici, cette concertation autour de la table a permis de réduire les coûts dans certains secteurs, on a procédé à trois arrêts de production temporaires et les syndiqués ont même concédé des baisses salariales afin de minimiser les mises à pied. Fin

2010, on espère avoir fait le tour des options par secteur après évaluation des ressources humaines, des coûts de production, du taux de rendement global.

«Notre plus grande force est sans contredit la qualité de nos employés qui ont la fierté de livrer un excellent produit et qui

contribuent au climat de travail harmonieux à l'usine, renchérit Pierre Dallaire. En effet, nous pouvons dire que les relations de travail ont toujours été bonnes et cette solidarité va certainement aider l'usine à passer à travers la crise que traverse l'industrie actuellement.»

Fier de souligner la grande contribution du secteur des pâtes et papiers en région

Projet de construction?

Apportez-nous VOS...

Une famille en affaires depuis 75 ans!

...estimateurs sur place!

Toiture à refaire?

Nous avons le plus grand choix de... en région! (Camions girafes disponibles)

Besoin de changer de décor?



boutique déco et décoratrices sur place!



Matériaux J. Anctil
www.janctil.com

Avec accord D sur approbation du crédit
Desjardins

3110, Route 222
SAINT-DENIS-DE-BROMPTON 819 846-2747

Accumulez vos points Air Miles!

305362



EMPLOIS
compétences



Maison régionale de l'industrie

LA MAISON RÉGIONALE DE
L'INDUSTRIE
ET EMPLOIS COMPÉTENCES,
FIÈRES PARTENAIRES
DE LA RÉUSSITE DE
L'INDUSTRIE PAPETIÈRE EN
ESTRIE, VOUS SOUHAITE UN
AUTRE 150 ANS DE PROSPÉRITÉ.

www.planetestrie.com

www.emploiscompetences.com

305454

Leader pour l'environnement et pour rester en affaires

SONIA BOLDUC

sonia.bolduc@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Kruger n'a jamais hésité à prendre les devants et à se montrer proactive dans le domaine de l'énergie et de l'environnement. Ne serait-ce qu'au cours des années 1990, l'usine de Brompton s'est dotée d'un réacteur biologique séquentiel afin d'améliorer le traitement de ses effluents secondaires, puis elle a misé sur une usine de désencrage lui permettant d'augmenter l'utilisation de pâte recyclée dans la composition de son papier.

Au cours de la décennie suivante, Kruger s'est de nouveau démarquée du côté environnemental avec un investissement de près de 100 millions \$ pour une centrale de cogénération à la biomasse de 23 kW lui permettant de réduire ses émissions de gaz à effet de serre de 83 000 tonnes par année. On y brûle les boues d'usine et du vieux bois de construction, on récupère les surplus de vapeur pour le séchage du papier en plus de réduire l'équivalent annuel de GES de 18 000 voitures. Que demander de mieux?

«Kruger a toujours été une

compagnie très proactive en environnement et on souhaite le demeurer, fait savoir le directeur de l'usine Brompton, Pierre Dallaire. On recycle environ 500 tonnes de papier par jour, on mise sur un barrage hydro-électrique, notre plan de cogénération fournit 18 mégawatts et on cherche toujours à rendre notre usine plus verte.

«Depuis 1990, on a descendu de 64 % nos émanations de gaz à effet de serre, ce qui est mieux encore que la norme demandée par les gouvernements, poursuit Pierre Dallaire. Cette gestion environnementale et énergétique dynamique, c'est une des marques de commerce de Kruger, un peu comme la diversification des produits.»

Kruger fait effectivement dans la diversité. Des papiers divers, bien sûr, du carton au papier fin, des produits d'emballage aux papiers d'usage domestique en passant par les produits forestiers, les systèmes de sous-planchers et même les vins, pourquoi pas, depuis l'acquisition il y a trois ans de la Maison des Futailles.

À Brompton? Le papier journal constitue toujours le produit de première ligne, mais



ARCHIVES, LA TRIBUNE, FREDERIC COTE

L'usine Kruger a pris un tournant vert au cours des 20 dernières années, notamment avec la construction d'une unité de désencrage et d'une centrale de cogénération.

on mise de plus en plus sur le papier *newsprint* pour les petites publications du monde de l'édition. D'autres projets en vue? «Non, explique le direc-

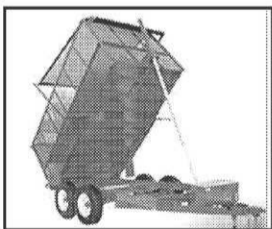
teur de l'usine, Pierre Dallaire. Pour l'instant, notre énergie est canalisée vers la diminution des coûts de production. Ce qu'il nous faut faire, c'est aller

chercher de l'argent partout et réduire les coûts de production plus encore que les autres compagnies de notre secteur afin de rester en affaires.»

À L'ÉCOUTE DE VOS BESOINS !



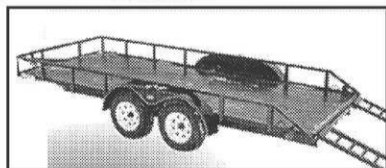
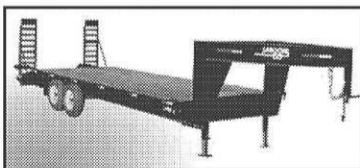
• FABRICATION SUR MESURE



• LOCATION DE REMORQUE

• RÉPARATION

PIÈCES



REMORQUES

LAROCHE

2060, route 222, SAINT-DENIS-DE-BROMPTON

819 846-2622

www.remorqueslaroche.com

305366

Nos hommages aux bâtisseurs de l'industrie des pâtes et papiers !



Technologies Avancées de Fibres (AFT) division du Groupe Aikawa, est un fier partenaire des bâtisseurs de l'industrie des pâtes et papiers depuis 1903 !



AFT se spécialise dans la fabrication de composantes en acier inoxydable destinées aux usines de transformation des pâtes et papiers. AFT est l'un des plus anciens et des plus importants producteurs de composantes de tamisage de la pâte au monde.

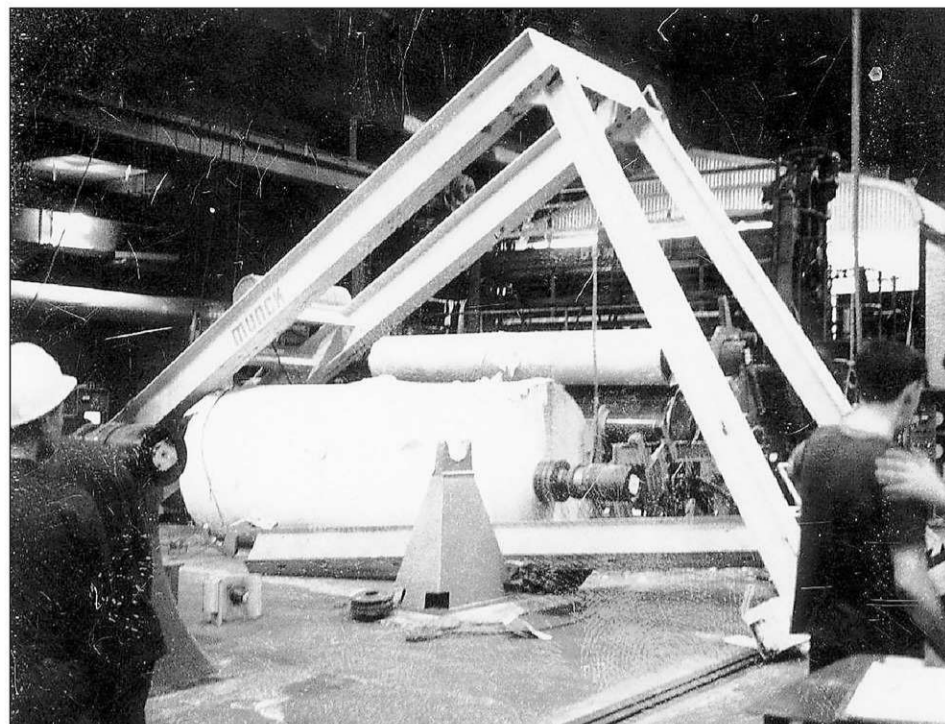
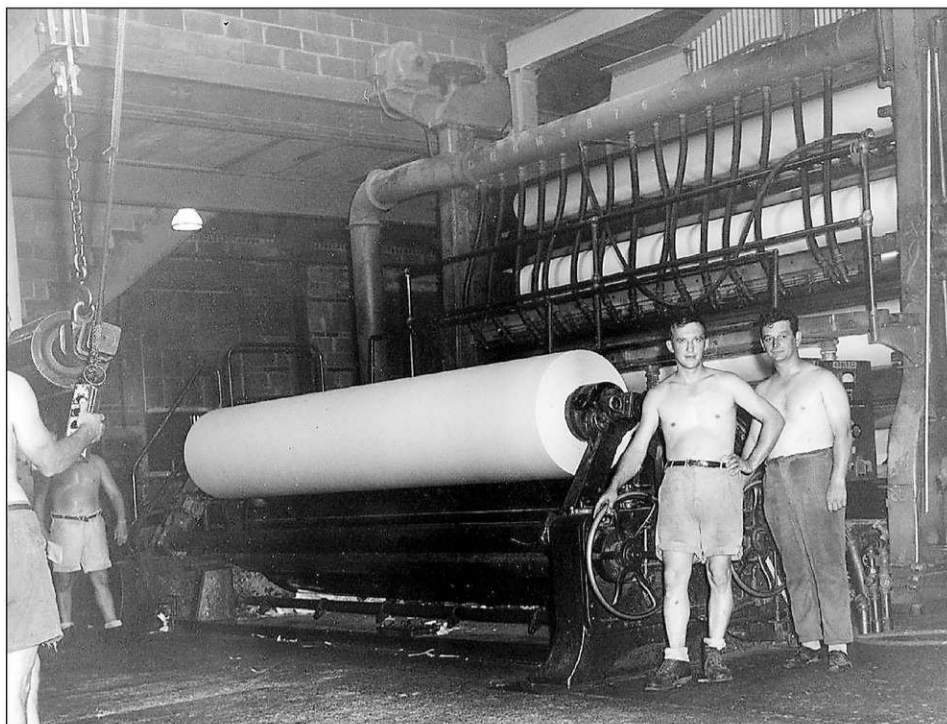


Il existe autant de tamis qu'on retrouve de besoins. Des petits, des grands, à fentes ou perforés, à anneaux, etc. Des rotors et des plaques de raffineur, etc., pour des usines de cartons, de papiers fins, papiers recyclés et tissu, etc.



Technologies avancées de fibres (AFT)
72 rue Queen, Sherbrooke (Québec)
J1M 2C3 Canada
Tél. : +1 819 562 4754 •
Télécopieur : +1 819 562 6064
www.aikawagroup.com
TOUJOURS DE L'AVANT

Tout le personnel d'AFT — Groupe Aikawa se doit d'être ingénieux et créatif. L'expérience acquise au fil des ans a permis à l'équipe de développer des technologies et services à valeur ajoutée afin d'aider les clients à réduire leurs coûts. Avec la mondialisation des marchés, plus que jamais la participation de tous sera nécessaire à l'essor et à la continuité de l'industrie papetière ainsi que de AFT !



PHOTOS KRUGER

La santé et la sécurité n'avait pas la même signification au siècle dernier. En 1964, par exemple, les opérateurs de la machine no 2 travaillent torse nu. En 1970, un bris du pont roulant de la même machine ne fait heureusement aucun blessé.

Une usine qui surmonte tous les pépins...

MARIE-CHRISTINE BOUCHARD
marie-christine.bouchard@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Il se produit du papier depuis 108 ans sur la rivière Saint-François, à la hauteur de l'arrondissement de Brompton. La papetière a été source de fierté et de prospérité pour les Bromptonvillois et leur ville... mais, bien entendu, une pareille histoire industrielle ne se fait pas sans quelques pépins ça et là au fil du temps. Voici quelques écueils qui ont marqué l'histoire du moulin à papier.

Le feu

Les flammes ont plus d'une fois fait des ravages dans l'histoire de la papetière bromptonvilloise.

En 1932, le feu a ravagé l'équi-

valent de 25 000 cordes de bois. Une perte immense! Les employés ont été en congé forcé pendant quatre mois; jusqu'au printemps, lorsque la drave a pu reprendre sur la rivière Saint-François, question de ramener du bois, la matière première, à l'usine!

En 1959, les flammes ravagent les moteurs, les câbles et les convoyeurs de la salle d'écorçage. La cantine et le convoyeur qui alimente les meules électriques brûlent aussi. Malgré tout, l'usine ne ferme pas et continue sa production.

En 1973, un incendie se déclare dans la machine à papier no 2. La situation aurait pu être bien grave, mais elle n'entraîne la fermeture de l'usine que pendant une journée. La machine à papier, elle, reprend du service

15 jours après l'incendie.

Sept années plus tard, en 1980, un court-circuit dans le câblage électrique s'avère très destructeur. Les dommages s'élèvent à quelque 4 à 5 M \$. Les 550 employés de Kruger se retrouvent au chômage pendant de six à huit semaines, le temps que l'usine soit réparée et remise en service.

Les inondations

Kruger a besoin de la rivière pour fonctionner. Mais qui dit rivière dit aussi crues printanières et autres caprices du cours d'eau.

Ainsi, au fil des années, quelques graves inondations ont interrompu le cours des choses à la papetière.

Le grand débordement de 1948 a cependant permis à l'usine de

repartir sur des bases nouvelles grâce à l'acquisition de l'usine par la compagnie Kruger.

Une autre inondation a grandement perturbé la papetière au cours de son histoire. C'était en 1979. L'ingéniosité et la rapidité d'intervention des employés de l'usine ont cependant permis d'épargner le barrage, qui avait alors tenu bon.

L'eau avait cependant inondé une partie de l'usine, forçant ainsi les trois machines à papier à s'arrêter pendant environ deux jours.

Les bris

Les bris sont évidemment nombreux à survenir dans une telle usine au fil du temps. Quoi de plus normal dans une usine aussi complexe et où se produisent plusieurs tonnes de papier

tous les jours!

Souvent, le pire a été évité, tant pour la production que pour les employés. Voici un exemple. Le pont roulant de la machine à papier no 2 a brisé en 1970. Un tel bris aurait pu causer de graves blessures, voire s'avérer mortel. Par chance, personne n'a eu la moindre égratignure!

Les accidents de travail

Les accidents de travail ont été nombreux à survenir à l'usine de papier journal. Onze employés ont perdu la vie au cours des 108 années d'histoire de l'usine de pâtes et papiers de Brompton et plusieurs graves accidents sont survenus (Voir autre texte en page S41).

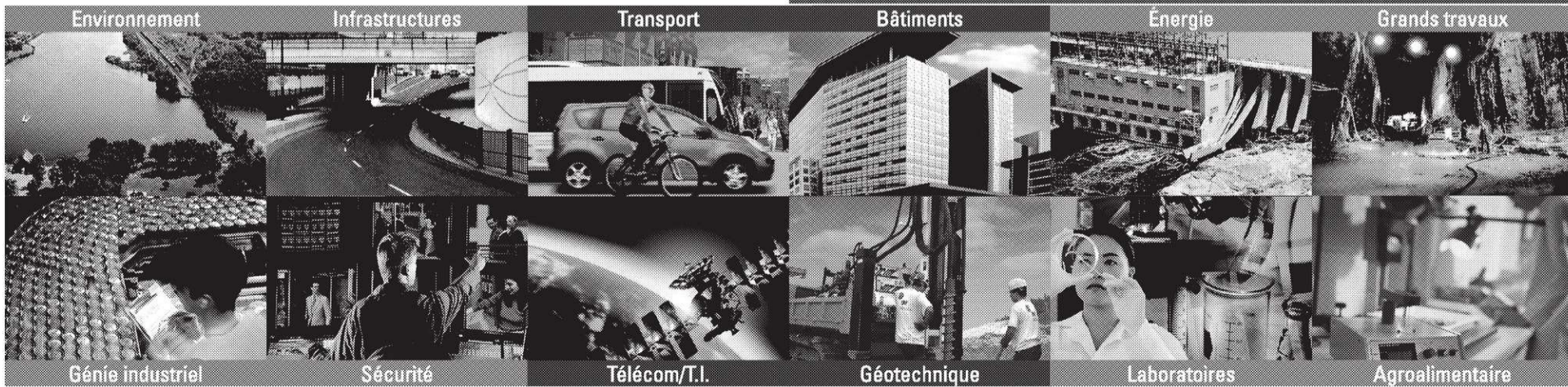
*Source: Le livre-souvenir Kruger 1950-2000 Bromptonville



SM

LE GROUPE S.M.
INTERNATIONAL INC.

De la science et de l'ingénierie intégrées
pour une *meilleure qualité de vie*



groupesm.com

De zéro sécurité à mesures blindées

MARIE-CHRISTINE BOUCHARD

marie-christine.bouchard@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Des employés pieds nus dans l'usine. De grands appareils sans garde de sécurité pour éviter la chute des travailleurs. Des hommes torse nu devant leurs machines à papier. Des employés ne portant pas de lunettes de protection, encore moins de casque de sécurité...

Aujourd'hui, ces images font sourire, car même un simple visiteur ne peut plus mettre un pied chez Kruger sans poser un casque sur sa tête et des lunettes de sécurité sur son nez.

Tant de choses ont changé au niveau de la santé et de la sécurité au travail depuis le début du siècle dernier! Parlez-en d'ailleurs à Gaston Tremblay, qui a reçu son premier chèque de paye de Kruger en 1952.

«Dans les années 1950, il n'y avait à peu près pas de mesures de sécurité. Quand il y en avait, elles n'étaient pas obligatoires. À l'époque, il y avait donc passablement d'accidents de travail, dont certains étaient mortels. J'ai été témoin de quelques-uns...» se souvient-il, lui qui a pris sa retraite en 1992, après 40 ans de loyaux services auprès de l'entreprise.

Département de la sécurité

En 1976, la carrière de Gaston Tremblay a pris un virage important, alors qu'il s'est joint au département de la sécurité chez Kruger. Il y a monté les échelons jusqu'à devenir directeur en 1986, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite.

«Il y avait beaucoup de choses à faire pour rendre le milieu de travail sécuritaire. Chez Kruger comme ailleurs sans doute, on a commencé à s'en occuper au milieu des an-



IMACOM, CLAUDE POULIN

Gaston Tremblay a travaillé chez Kruger pendant 40 ans. Il a vu bien des choses changer dans l'entreprise entre 1952 et 1992, dont les mesures de santé et sécurité au travail, qui ont grandement permis d'améliorer la qualité de vie des travailleurs.

nées 1960. Par exemple, on a introduit les casques de sécurité. Au début, comme ce n'était pas obligatoire, bien des employés ne voulaient pas les porter. Mais ça n'a pas pris de temps avant que les employés collaborent et comprennent l'importance de changer les choses», explique l'ancien directeur de la sécurité.

Gaston Tremblay cite des dizaines d'éléments qui ont été améliorés. Des détails, parfois petits et parfois grands, qui ont bien changé le visage de la santé et de la sécurité dans l'entreprise...

«En 1986, c'était le début de l'ère de l'ordinateur. J'en ai profité pour faire informatiser tout le système de protection incendie. Quand le processus a été terminé, on avait un livre avec



COLLECTION GASTON TREMBLAY

Les choses ont bien changé au niveau de la sécurité chez Kruger au fil des ans. Il y a un temps pas si lointain où les employés pouvaient marcher pieds nus dans l'usine, sans porter de lunettes de protection et encore moins de casque de sécurité.

toutes les procédures à suivre. Comme ça, quand une alarme se déclenchait, on savait exactement quoi faire. Avant, tout le monde cherchait d'où provenait l'alarme et ce qu'il fallait faire ensuite», cite-t-il en exemple.

Les démarches de M. Tremblay ont aussi permis de mieux former le personnel, notamment en cas d'incendie. «J'ai monté une formation de 40 heures pour tout le personnel», explique-t-il.

Encore une préoccupation

Les années ont passé, les choses ont bien changé et continuent de changer, assure Gaston Tremblay. Parlez-en aussi à Yoland Roy, qui occupe aujourd'hui le

poste de responsable de la sécurité chez Kruger.

«Je me souviens de quelques accidents de travail qui se sont produits dans l'usine. Même s'ils ne sont pas toujours mortels, ils coûtent quand même très chers à l'entreprise et au travailleur qui le subit.»

Yoland Roy travaille chez Kruger comme son père et ses grands-pères avant lui. Il se souvient notamment d'un accident de travail qui a coûté la vie à un des collègues de travail de son père... qu'il remplaçait justement le soir fatidique!

«Ça nous a marqués», assure M. Roy.

Voilà pourquoi il se réjouit de voir que, depuis un bon dix ans

déjà, tout est mis en place pour assurer au maximum la santé et la sécurité des employés de l'entreprise.

Une procédure pour les interventions en espaces clos. Des procédures signées et contresignées pour le cadenassage des appareils lors de l'entretien ou des réparations. Des gardes sur la machinerie. Des analyses de risques régulières sur les différents postes de travail. Des gants, des bottes de protection, des lunettes, des casques. Des détecteurs de gaz, des pompiers spécialisés. La liste des mesures de protection pourrait s'allonger encore et encore.

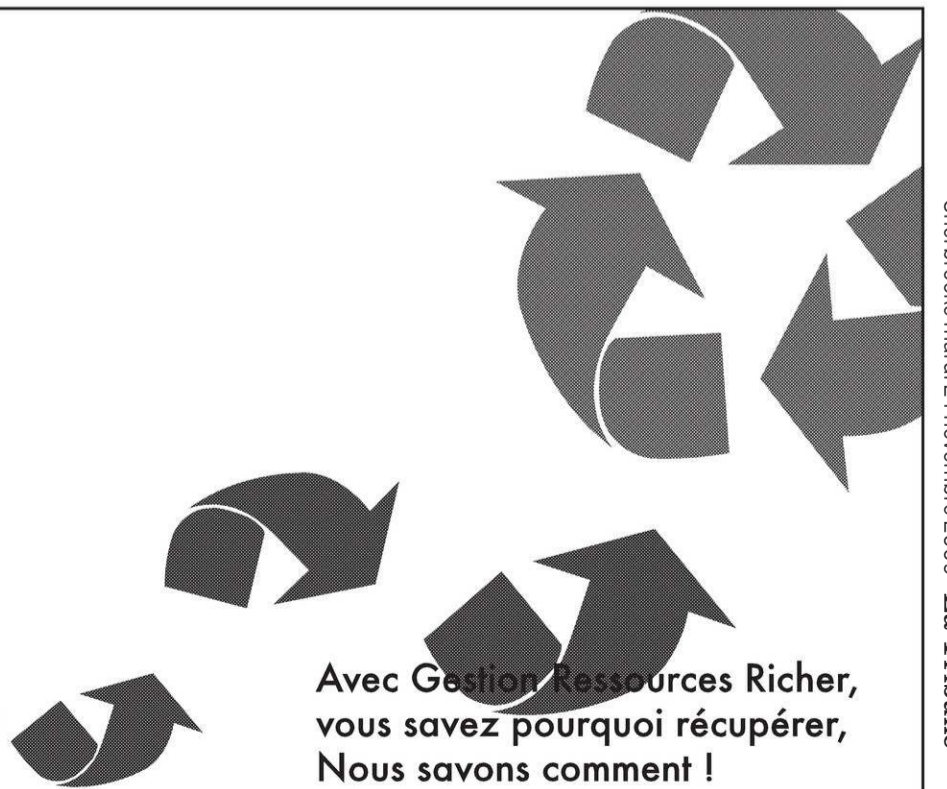
«Et c'est tant mieux», assure en souriant Yoland Roy.

Richer

L'industrie papetière en Estrie a été pionnière et demeure un pilier du recyclage du papier, du carton et du bois. Malgré son âge, elle est résolument tournée vers l'avenir.

Gestion Ressources Richer a pu devenir un acteur régional dominant dans la récupération en grande partie grâce à l'appui des entreprises papetières d'ici.

Longue vie à notre industrie papetière...et à notre partenariat d'affaires!



Avec Gestion Ressources Richer, vous savez pourquoi récupérer, Nous savons comment !

819.822.1200

Comme à la maison... au boulot

« Quand je suis rentré ici, c'était comme si j'y avais toujours été » s'exclame Yoland Roy

MARIE-CHRISTINE BOUCHARD
marie-christine.bouchard@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Kruger a longtemps été au cœur de nombreuses familles bromptonvilloises. C'était notamment le cas dans la famille de Yoland Roy, même lorsque celui-ci était haut comme trois pommes. « Mes deux grands-pères, mes oncles, des amis de la famille, des voisins, tout mon entourage travaillait au moulin », raconte-t-il.

Dans son enfance, combien de fois Yoland Roy a-t-il entendu son père et ses oncles parler de la vie « au moulin »? Le moulin, ou Kruger si vous préférez, était synonyme de travail et de prospérité pour toute la communauté.

« Quand je suis rentré ici, chez Kruger, c'était comme si j'y avais toujours été. Je n'avais jamais visité les lieux, mais je voyais les machines, les rouleaux, les lieux, et ça correspondait à peu près aux images que je m'étais faites à force d'entendre parler tous les membres de ma famille », précise celui qui est aujourd'hui responsable de la sécurité.

Yoland Roy, lorsqu'il se trouvait au boulot, avait un peu l'impression d'être chez lui... « Tous les employés étaient des gens de Brompton! On connaissait tout le monde, peu importe où on travaillait dans l'usine. On devenait amis un peu avec tout le monde », explique-t-il.

Même la famille y était... car Yoland Roy a travaillé chez Kruger en même temps que son père et ses deux frères, bien qu'un des deux ait ensuite migré vers la papetière de la ville voisine, celle de Domtar. Et que dire des amis?

« Les amis que j'avais à l'école sont rentrés au moulin en même temps que moi. Je jouais au hockey quand j'étais jeune et je dirais que la moitié de l'équipe de mon enfance est encore ici aujourd'hui! » rigole Yoland Roy.

Objectif: un boulot au moulin

Cette omniprésence de l'employeur dans la municipalité a bien sûr influencé le cours de la vie des jeunes Bromptonvillois. En effet, au milieu et même à la fin du siècle dernier, un emploi



IMACOM, JESSICA GARNEAU

Yoland Roy travaille chez Kruger comme son père, ses oncles et ses grands-pères avant lui.



KRUGER

Le père de Yoland Roy, Roger, a travaillé pendant 40 ans chez Kruger. On le voit ici, à droite, devant une machine à papier qui atteignait à l'époque 3000 pieds par minute. En 1979, il s'agissait d'une performance unique et impressionnante.

à la Kruger représentait un objectif de carrière en soi.

« Quand j'étais jeune, les enfants n'étaient pas incités à poursuivre leurs études après le secondaire à cause de la présence de Kruger au village. Mes parents, par exemple, étaient de la génération qui avait connu une grande pauvreté. Ils devaient donc penser que le travail chez Kruger représentait la prospérité puisqu'il y avait des bons salaires, du travail assuré et que ça nous empêcherait de vivre la pauvreté à notre tour », raconte M. Roy.

Effectivement, il n'a pas manqué de boulot. Et il a pu travailler çà et là dans l'usine, montant les échelons un à un. Les défis ont été nombreux.

« Ça ne m'a pas dérangé qu'on me pousse à rentrer à l'usine. J'avais envie de travailler chez Kruger. Mais ça ne m'a pas em-

pêché de rêver d'autres choses. J'ai même arrêté de travailler ici pendant deux ans pour m'acheter une quincaillerie à Brompton. Je suis revenu ensuite, parce que j'aimais ça », raconte le chef de la sécurité.

« Je jouais au hockey quand j'étais jeune et je dirais que la moitié de l'équipe de mon enfance est encore ici aujourd'hui ! »

Plus de Roy chez Kruger ?

Ces trois générations de Roy à la papetière s'arrêteront peut-être là, cependant, car les mentalités ont bien changé ces

dernières années, et les horizons se sont largement ouverts. Pour trouver du boulot chez Kruger, il faut aujourd'hui avoir un diplôme spécialisé. Qu'importe qu'on provienne de Sherbrooke, Montréal ou Saguenay! La porte n'est plus ouverte qu'« aux gens du village ».

Les enfants de Yoland Roy, comme ceux de son frère Jean-Pierre qui travaille toujours à la Kruger, ont d'autres projets que l'usine, une fois leur secondaire terminé.

« Mon fils aîné veut aller à l'université en génie. Mes autres enfants sont encore jeunes. On verra », raconte M. Roy en souriant.

Un jour, il n'y aura peut-être plus de Roy qui se promèneront sur les terrains de la Kruger. Mais peu importe. Les Roy auront toujours Kruger gravé sur le cœur...

BLOC-NOTES

Dans le syndicat des travailleurs de Brompton affilié à la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (la CTCC, ancêtre de la CSN), la religion était omniprésente. Comme lors de l'assemblée du 16 mai 1945, où l'aumônier Edgar Parent implora les syndiqués de « réduire les blasphèmes » pour « protéger le moulin des malédictions de Dieu ». Quelques années plus tard, la dévotion est toujours bien présente: une résolution adoptée le 11 juin 1951 mandate le syndicat à « payer une grande messe en l'honneur de Saint-Joseph pour de l'aide en vue du renouvellement du prochain contrat de travail ».

Maire fondateur de Bromptonville en 1902, dont il avait obtenu le détachement du Canton de Brompton, Edmund Tobin n'avait pas hésité à recourir au soutien de la municipalité pour aménager son usine de la Brompton Pulp & Paper: un « bonus » de 10 000 \$ et une exemption de taxes de 25 ans. Il s'était probablement inspiré du fondateur et président de la Canada Paper, Thomas Logan, qui, tout en étant maire de Windsor, avait fait adopter une résolution pour permettre à son entreprise de bénéficier d'un congé de taxes de 20 ans, en 1887.

Vous construisez ou vous rénovez ?

Pensez **ESCATEK**
Produits haut de gamme

ESCALIERS

intérieurs de bois franc réalisés selon vos goûts

SERVICE
d'installation

TRAVAIL
de qualité

Escatek
Inc.

2519, chemin des Ecosais Sherbrooke
Tél.: 819 346-8478
Télééc.: 819 346-0020

R.B.Q. : 8103-3409-07

Membre de l'APCHQ

Venez voir notre salle de montre

305361



IMACOM, MAXIME PICARD

Yvan Nault, Michaël Nault, Mario Madore, Edgar Nault, Guylaine Gladu, Étienne Nault, Richard Nault, Denis Doyon, Diane Auger, Lucien Nault, Luc Nault, Claude Nault, Ludovic Nault et Réal Nault, sont quelques-uns des descendants d'Elphège Nault qui ont oeuvré ou qui oeuvrent encore chez Kruger. Gaétan Nault, Jean-Guy Doyon et Jocelyn Hénault, absents au moment de la photo, sont aussi des membres de la famille Nault toujours à l'emploi de Kruger.

Bienvenue chez Kruger & Nault



MARIANNE
DANDURAND

marianne.dandurand@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Il y a une règle non écrite qui circule à l'usine Kruger de l'arrondissement de Brompton. Jamais, jamais, il ne faut parler d'un Nault à quelqu'un qu'on rencontre. Il y a de fortes chances que c'en soit un autre en face de vous. Parfois même s'il n'en porte pas le nom.

L'anecdote est rapportée par Richard Nault, un des innombrables membres de la descendance d'Elphège Nault qui travaille à l'usine. Il y a maintenant quatre générations qui y ont oeuvré. Et depuis l'aïeul, qui y a travaillé durant 20 ans, il y a toujours eu des Nault dans l'usine.

«Quand il y avait des funérailles dans la famille, on vidait l'usine», illustre Edgar Nault, un des fils d'Elphège, retraité

en 1993 au terme d'une carrière de 37 ans, dont 32 à titre de contremaître.

Une rapide rencontre organisée pour *La Tribune* a permis d'en réunir 14. Entre eux, ils n'arrivent pas à faire le juste décompte de ceux qui y travaillent ou y ont travaillé; jusqu'à une vingtaine à la fois, plus d'une trentaine en tout; de jour, de soir, de nuit; à temps plein, partiel ou en stage; au moulin, à la mécanique, à l'administration; côté patronal ou syndical...

Parce qu'ils sont nombreux à avoir porté le chapeau de contremaître. «Mais il y a des syndicalistes», lâche un membre du premier groupe, attirant les rires du groupe. «Fallait rétablir l'équilibre!» rétorque un autre, amusé.

Les conversations entremêlées sont quasi impossibles à suivre. Oui, dans les rencontres de famille, ça parle Kruger. Avec passion. Du salaire horaire à 2,78 \$ en 1978, de la baisse de la demande du pa-

pier journal, de la drave, de la construction de nouvelles annexes...

Pourquoi ont-ils tous choisi Kruger? «Quand on était à l'école, on regardait l'usine et on savait qu'on irait travailler là. Il y avait de bons salaires», partage Yvan Nault, qui cumule 38 ans de service, côté syndical.

Une histoire d'amour

Les commentaires fusent. «Si ton père travaillait là, tu avais plus de chances d'être engagé.» «Mais juste s'il était bon...» «Il faut croire que les Nault sont pas mal bons!»

Question lancée au hasard, parce qu'il est impossible de mener une entrevue traditionnelle: «Il n'y aurait pas une rencontre, une histoire d'amour qui serait née chez Kruger dans votre famille?» Tout le monde se tourne vers Guylaine Gladu et Denis Doyon.

L'histoire intéresse tout le groupe, parce que plusieurs n'en connaissent que des bri-

bes. «Elle était réceptionniste, et moi mécanicien, commence Denis Doyon. On passait toujours devant le bureau en entrant, et je lui parlais. Je m'arrangeais pour passer souvent!»

«On est allés prendre des marches, le midi, et on mangeait ensemble», ajoute Guylaine Gladu. L'histoire a connu ses vrais débuts en 1980, quand les employés, excédés par la chaleur qui régnait dans l'usine, ont décidé de sortir pour protester. Les deux jeunes gens ont passé la «grève» ensemble.

«On s'est rencontrés en mai. En septembre, il a emménagé avec moi», raconte Mme Gladu. Ils ont eu 5 enfants, 7 petits-enfants, et travaillent encore tous deux chez Kruger.

Des histoires qui marquent une famille. Étienne Nault se rappelle de son enfance, l'odeur des copeaux de bois que portaient les vêtements de son père Richard à son retour du travail. Plus tard, il a été le premier de la famille à suivre

une formation spécialisée en pâtes et papiers, à Windsor.

«J'ai fait un stage à Trois-Rivières, mais je suis revenu à Bromptonville.» Croiser son père au travail, c'est comment? «Spécial. Il y a une certaine source de fierté», assure-t-il. Une complicité aussi, une compréhension.

«Quand on était à l'école, on regardait l'usine et on savait qu'on irait travailler là. Il y avait de bons salaires.»

Père de deux fillettes, il a déjà amené la plus vieille, âgée de 5 ans, faire un tour à l'usine. Seulement pour lui montrer où papa travaille. Il ne formule pas le souhait que sa fille suive les traces de ses aïeuls. «J'espère seulement que ça va rester ouvert.»

Un souhait formulé par tous les Nault.

Des ambitions hydroélectriques (dé)battues en référendum

NDLR — Les papetières estriennes ont évidemment fait l'actualité en un siècle et demi d'histoire. À la une de La Tribune, on parle régulièrement de leurs bons coups comme de leurs moins bons. Voici quelques dossiers qui ont retenu notre attention...

FRANÇOIS GOUGEON
francois.gougeon@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Le destin entrecroisé d'une papetière et de la Ville de Sherbrooke a suscité de vifs débats parmi la population et même donné lieu à un référendum il y a 55 ans.

Toute l'affaire remonte au 13 mai 1949 quand la défunte Brompton Pulp and Paper (BPP) met fin à ses opérations, liquidant 240 emplois, à la suite de poursuites intentées dans la foulée de la tristement célèbre inondation du 20 mars 1948 à Bromptonville. La gestion du barrage de la BPP sur la Saint-François a été pointée du doigt comme cause du débordement de glace, causant un million \$ de dommages (en dollars du temps) dans le petit village.

Tous les arguments ont été entendus.

Or, le malheur des uns fait le bonheur des autres: voilà une bonne occasion pour la Ville de Sherbrooke, en quête d'autonomie hydroélectrique, de mettre la patte sur le barrage et la petite centrale de la papetière moribonde, relancée plus tard par la famille Kruger.

Mais dans l'intervalle, c'est toute une saga qui aboutira en octobre 1955 par l'adoption d'un règlement d'emprunt par les élus sherbrookoïses de 2,8 millions \$, le plus important de l'histoire de la Ville. Le montant devait servir à renforcer le barrage et à faire passer la puissance de la centrale électrique de 2200 à 10 000 chevaux-vapeur.

Sauf que les Sherbrookoïses, sous l'action de la défunte Union des électeurs et sur fond d'arguments créditistes, ne l'entendront pas de la même manière. Tous les arguments ont été entendus, y compris le risque qu'advenant une autre inondation à Bromptonville à cause du barrage, ce serait



COLLECTION IDA SCHENA, SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Un mauvais contrôle du barrage de la Brompton Pulp and Paper de Bromptonville, dont on voit ci-haut une partie de l'usine, en cette spectaculaire débâcle du 20 mars 1948, a causé des dommages jamais vus dans cette ville.



COLLECTION GUY MOREAU



COLLECTION GUY MOREAU

L'inondation de 1982 à Windsor, ici une vue du moulin Watopeka, a laissé des souvenirs mais moins de dégâts...

au tour de Sherbrooke d'être poursuivie. Que les taxes des Sherbrookoïses augmenteraient considérablement et patati et patata... Si bien que le référendum a

été battu et après quelques tentatives infructueuses de relancer le débat, le maire Armand Nadeau enterrera définitivement le projet hydroélectrique en 1958.

PHARMACIE CHAGNON
LIVRAISON GRATUITE — SERVICE POSTAL
Des châtiques — Bandes élastiques — Prothèses
Fournitures — Étiquettes — Papier — Papier
Tél. LO 2-2829 — 17 nord, rue Wellington

LA TRIBUNE

SHERBROOKE, MERCREDI, 19 OCTOBRE 1955

ALBERT TRUDEAU,
Dentier en optométrie
SPECIALISTE POUR LA VUE
EDIFICE CONTINENTAL — TEL. : LO 2-0517

Les propriétaires se prononcent contre le projet de Brompton

LE RÉFÉRENDUM D'HIER

Le référendum tenu hier, sur le projet de la construction d'une centrale hydro-électrique à Bromptonville, n'a pas suscité, chez les contribuables de la Ville de Sherbrooke, l'intérêt attendu, et c'est en trop petit nombre que les propriétaires fonciers se sont rendus aux bureaux de scrutin. Pourtant, la question à trancher était d'importance et l'enjeu très considérable.

On aurait aimé, au lendemain de cette consultation populaire, noter un véritable recueil d'esprit critique chez nos concitoyens, discerner, chez les contributeurs, un surcroît de curiosité pour la chose municipale, mais hélas! les chiffres et les faits à commenter n'ont pas permis de constater un tel intérêt.

Le vote d'hier a été exceptionnellement serré, puisque le nombre de ceux qui ont voté contre le projet de Bromptonville se chiffre par 809, répondant à l'initiative de ceux qui ont voté pour obtenir un montant d'évaluation immobilière de \$14,162,225 en regard de \$14,026,457 pour le vote affirmatif. La tendre beaucoup mieux, considérant l'évaluation immobilière de \$75,803,586 des propriétés appartenant aux 4,098 contribuables qui étaient qualifiés pour

809 personnes, représentant une évaluation de \$14,162,225, se prononcent contre l'emprunt de \$2,800,000, et 706, représentant \$14,026,457 en valeur, votent pour. Majorité contre de 103 en nombre et de \$135,738 en valeur.

Le vote a été très serré. En fait, seuls les deux tiers du quartier Nord et de l'ouest de la Ville de Sherbrooke ont voté. Les autres contribuables ont voté par défaut. Les propriétaires fonciers ont voté par défaut, mais ceux qui ont voté pour le projet de Bromptonville ont voté par défaut, mais ceux qui ont voté contre le projet de Bromptonville ont voté par défaut.

Le projet de Bromptonville a été voté par défaut, mais ceux qui ont voté pour le projet de Bromptonville ont voté par défaut, mais ceux qui ont voté contre le projet de Bromptonville ont voté par défaut.

Le projet de Bromptonville a été voté par défaut, mais ceux qui ont voté pour le projet de Bromptonville ont voté par défaut, mais ceux qui ont voté contre le projet de Bromptonville ont voté par défaut.

Le salaire des instituteurs
Premières séances du comité d'arbitrage au P. de justice

Le comité d'arbitrage en matière de salaire des instituteurs de la Commission scolaire de Sherbrooke a tenu ses premières séances au P. de justice.

Le comité d'arbitrage en matière de salaire des instituteurs de la Commission scolaire de Sherbrooke a tenu ses premières séances au P. de justice.

Le comité d'arbitrage en matière de salaire des instituteurs de la Commission scolaire de Sherbrooke a tenu ses premières séances au P. de justice.

Gain de cause à une téléphoniste

Une téléphoniste de la Commission scolaire de Sherbrooke a gagné sa cause devant le tribunal de la Cour de la Ville de Sherbrooke.

Une téléphoniste de la Commission scolaire de Sherbrooke a gagné sa cause devant le tribunal de la Cour de la Ville de Sherbrooke.

Une téléphoniste de la Commission scolaire de Sherbrooke a gagné sa cause devant le tribunal de la Cour de la Ville de Sherbrooke.

Une téléphoniste de la Commission scolaire de Sherbrooke a gagné sa cause devant le tribunal de la Cour de la Ville de Sherbrooke.

Une téléphoniste de la Commission scolaire de Sherbrooke a gagné sa cause devant le tribunal de la Cour de la Ville de Sherbrooke.

Une téléphoniste de la Commission scolaire de Sherbrooke a gagné sa cause devant le tribunal de la Cour de la Ville de Sherbrooke.

Une téléphoniste de la Commission scolaire de Sherbrooke a gagné sa cause devant le tribunal de la Cour de la Ville de Sherbrooke.

Une téléphoniste de la Commission scolaire de Sherbrooke a gagné sa cause devant le tribunal de la Cour de la Ville de Sherbrooke.

Une téléphoniste de la Commission scolaire de Sherbrooke a gagné sa cause devant le tribunal de la Cour de la Ville de Sherbrooke.

Une téléphoniste de la Commission scolaire de Sherbrooke a gagné sa cause devant le tribunal de la Cour de la Ville de Sherbrooke.

Six mois de troubles à Windsor et East Angus

FRANÇOIS GOUGEON
francois.gougeon@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Si les conflits de travail ont été plutôt rares dans l'histoire de l'industrie papetière en Estrie, celui de six mois en 1968 aux usines Domtar à Windsor et surtout à East Angus reste tristement mémorable.

«Ce n'est pas un épisode que j'aime beaucoup me rappeler parce que ça a créé beaucoup de tumulte», déplore plus de 40 ans plus tard un acteur privilégié malgré lui des événements, l'ancien député-ministre unioniste Claude G. Gosselin.

«Si c'est à East Angus que ça a brassé plus fort, c'est parce que le ministre (des Terres et Forêts) y habitait», signale l'ancien représentant de Compton à l'Assemblée nationale.

Pont bloqué, occupation d'usine, menaces, cassage de jambe, le niveau de violence a été très élevé. Au pire du conflit de juillet 1968 à janvier 1969, il s'en est fallu de peu qu'une marche de 300 personnes munies de bâtons en direction de l'hôtel de ville et du poste de police d'East

Angus, où le maire d'alors, Hervé Maltais, était accusé d'être un briseur de grève (scab), ne tourne à l'affrontement armé avec une escouade anti-émeute de la SQ dépêchée sur place.

M. Gosselin a lui-même eu maille à partir avec des syndiqués qui se «faisaient chauffer par des têtes brûlées de la CSN de Montréal» mais assure que cela ne lui a jamais fait peur.

«Une fois, entre autres, quand des manifestants enragés se sont mis à brasser mon véhicule de service (limousine du gouvernement) en voulant le jeter dans un ravin de 40 pieds. Je leur ai dit: "allez-y les gars c'est à vous autres ce char-là, payé avec vos taxes et je vais aller m'en chercher un autre après"... J'ai fini par les calmer mais la situation était très difficile», raconte M. Gosselin.

Après six mois de grève, les ouvriers de l'usine de papier kraft acceptent finalement le retour au travail, loin d'avoir obtenu les 53 cents de l'heure qu'ils réclamaient au début. La promesse de ne pas poursuivre au criminel certains fauteurs de trouble pour des actes de vanda-

lisme a davantage pesé dans la balance que les modestes gains obtenus.

«Mais il n'était pas question d'éviter au syndicat de payer pour les dommages causés à la

propriété privée... Ça a coûté pas loin de 75 000 \$ à la CSN cette affaire-là», a aussi confié Claude G. Gosselin.



Une injonction pour éviter les attroupements par les grévistes d'East Angus

SHERBROOKE — L'hon. juge William Mitchell a émis hier une injonction interlocutoire contre les organismes syndicaux et les salariés du moulin de papier de la Domtar Pulp & Kraft Paper Limited.

Cette injonction a été accordée à la requête de la Domtar.

L'injonction interdit aux travailleurs de fermer le moulin et les résidences de ses représentants, de menacer et intimider les personnes désirant entrer sur les terrains de la compagnie, de faire des attroupements ou blocus ainsi que d'obstruer les voies conduisant au moulin.

Cette ordonnance ne doit toutefois pas être interprétée comme démentant le droit de grève légal.

L'injonction vise le Syndicat national des travailleurs du moulin et du papier d'East Angus (CSN), le Syndicat national des employés de bureaux d'East Angus (CSN), la Fédération canadienne des travailleurs des pâtes et papiers (CSN) ainsi que le directeur de grève Gérard Taylor, l'assistant directeur Raymond Lablanc et les officiers syndicaux Oscar Fournier, Jean-Baptiste Roy, Noël Morin, Denis St-Hilaire et André Montette.

La compagnie était représentée par Me Pierre-C. Fournier tandis que Me Laurent Dubé agit pour les grévistes.

Au cours de l'audition d'hier, Me Fournier a transmis à la Cour supérieure la requête de la compagnie et deux affidavits.

Me Dubé s'en est remis à la discrétion de la Cour.

L'hon. juge Mitchell a assisté d'office son ordonnance suivant les conclusions de la requête.

Dehors le syndicat américain!

SHERBROOKE — Avant l'arrivée de la CSN et de syndicats démocratiques, les ouvriers des pâtes et papiers ont souvent connu de curieuses représentations syndicales en Estrie.

C'était le cas à l'ancienne Canada Paper, à Windsor, où le premier syndicat était une affiliation américaine... non catholique.

En novembre 1902, 65 des quelque 300 ouvriers, essentiellement anglophones, adhèrent à l'International Brotherhood of Paper-Makers de l'American Federation of Labor (AFL). Ce n'est qu'en 1918 que ce syndicat exprime une première revendication: une augmentation de 0,28 à 0,30\$ l'heure. Ce sera un fiasco, tout comme lorsqu'en 1930, la compagnie décrète unilatéralement une réduction des salaires de 10 pour cent et que le syndicat roupète à peine.

Au fil des années, en raison de mauvaises conditions et d'accidents de travail, les employés de l'ancêtre de Domtar en ont ras le bol: en août 1942, il seffectuent un débrayage de trois jours pour obtenir la reconnaissance syndicale.

Depuis les derniers mois en effet, les employés sont courtisés par la CTCC, l'ancêtre de la CSN. Pendant un court laps de temps, il y a même deux syndicats mais la détermination des ouvriers, majoritaires à 60 pour cent lors d'un vote, fait en sorte que le syndicat international étasunien, davantage enclin à collecter les cotisations sans réels services en retour, sera bouté dehors pour de bon.

Prise vers 1950, cette photo de l'usine d'East Angus qui projette sa silhouette dans l'eau permet de voir également des wagons de transport et, à droite, derrière les bâtiments, des montagnes de bois.

FONDS JOHN S. BOURQUE, LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

Gosselin somme la Domtar de "rompre un silence néfaste"

EAST ANGUS, (GR) — Lors d'une assemblée tumultueuse qui s'est tenue hier après-midi à la Station forestière d'East Angus, M. Claude G. Gosselin, ministre provincial des Terres et Forêts, a sommé publiquement les représentants de la compagnie Domtar de rompre le silence dans lequel elle se retranche depuis un certain temps.

M. Gosselin s'adressait alors à une assemblée composée d'environ 60 grévistes de la Domtar, à East Angus.

Il a même ajouté que, jusqu'à preuve

la population éprouvée par cette grève désastreuse pour notre économie régionale, afin qu'elle rompe ce silence néfaste dans lequel elle se retranche depuis un certain temps. Le syndicat a, à mon avis, clairement établi ses positions. Face à cela, la compagnie ne dit rien, ne fait rien. Jusqu'à preuve du contraire, je suis donc porté à croire que la vérité appartient aux grévistes.

Approbation

Cette prise de position du ministre Gosselin n'a pas manqué de déclencher un tonnerre d'applaudissements et les lectures du communiqué de presse semblaient s'être estompées en un clin d'oeil.

En effet, M. Gosselin n'a pas eu toujours la partie facile durant cette réunion d'information, et certains ne se sont pas gênés pour lui demander des explications concernant certaines de ses déclarations antérieures, principalement en ce qui concerne la possibilité que la compagnie ferme éventuellement ses portes.

La vérité

M. Gosselin s'en est toutefois bien tiré, expliquant à maintes reprises qu'il ne voulait que savoir et divulguer la vérité et que, de plus, il n'était pas la question pour lui de plier devant l'une ou l'autre partie "ou de forcer inconsciemment l'une d'entre elles à poser des gestes regrettables."



LAC-MÉGANTIC

Le moulin des Stearns a aussi fait l'histoire

RONALD MARTEL

ronald.martel@latribune.qc.ca

LAC-MÉGANTIC — Dans l'histoire des pâtes et papiers en Estrie, il y a des noms prestigieux encore très connus aujourd'hui: Domtar, Cascades, Kruger...

Mais les gens de Lac-Mégantic se souviennent nombreux du moulin de pâte à papier de moindre envergure, sur le bord de la rivière Chaudière, et de la scierie sur la rive du lac Mégantic, opérés par la famille Stearns, à la fin du 19^e et jusqu'au milieu du 20^e siècle.

Cette belle histoire, reliée aux débuts du village de Mégantic, créé en 1885, commence avec George McClellan Stearns qui, à l'âge de 22 ans, arpente la forêt, en juin 1889 dans le Canton de Clinton, accompagné d'un bûcheron d'expérience, Enrico M. Perry. Ce dernier était rattaché à une compagnie du Massachusetts, la Montague Paper Co., et s'y trouvait pour se rendre compte du potentiel que représentait le bois de qualité de cette forêt, alors que le jeune Stearns complé-

tait sa formation commencée dans les chantiers de son père, Lennard Asa Stearns, qui avait acheté un petit moulin à scie près de la frontière canado-américaine.

L'amitié qui se développa entre les deux hommes les amena dans une aventure commune, qu'ils n'avaient jamais soupçonnée auparavant, celle de la Lake Megantic Pulp Company, fondée en 1893. Le groupe des signataires de la charte de l'entreprise comprenait d'autres Américains de la Nouvelle-Angleterre, Bernard E. Farnen, qui devint le premier président, William Delano Russel, premier trésorier qui le resta pendant 43 ans, Clifton A. Crocker et plusieurs autres... Le capital-actions de l'entreprise s'élevait à 50 000 \$.

Le moulin de pâte à papier fut construit en 1893-1894, en même temps qu'un barrage sur la rivière Chaudière, afin d'assurer l'alimentation constante en eau pour les énormes turbines qui actionnaient les six meules de pierre servant à broyer les copeaux et déchets de bois

entrant dans la fabrication de la pâte à papier, de même que trois machines à humidifier de 72 pouces.

En 1896, 25 employés travaillaient à la manufacture de pulpe, 15 à la préparation du bois de pulpe et 100 à la scierie. La manufacture produisait 15 tonnes de pulpe par 24 heures et fonctionnait sept jours sur sept, l'équivalent de 75 pour cent de la production de l'usine d'East Angus et 60 pour cent de celle de Windsor.

Contre toute attente

Le barrage en bois, construit sur l'argile, à l'opposé des principes de construction du temps, dura contre toute attente 43 ans. Les fondations du moulin à papier, quant à elles, furent taillées dans du granit trouvé à proximité. Ce barrage fut la cause de différends qui se réglèrent souvent devant les tribunaux, puisque des dommages aux terrains voisins furent nombreux à cause des inondations dont il était la cause. En 1900, le barrage fut même la cible d'une tentative criminelle de dynamitage, qui échoua. Les

coupables ne furent jamais appréhendés.

Le moulin à papier a pu compter sur l'approvisionnement de la scierie des Stearns qui opérait sur le bord du lac Mégantic, laquelle recevait, par la drave, les billots coupés à plusieurs endroits autour du lac: Woburn, Piopolis, Marston, etc.

En 1925, le fils de George M. Stearns, qui portait le même nom que son père, mais qu'on surnommait Mac, a pris sa relève à la tête de la Lake Megantic Pulp Co.

À la fin des années 1950, l'industrie du bois a traversé

des conjonctures difficiles, à Lac-Mégantic, malgré la présence de vastes zones forestières à proximité. La Lake Megantic Pulp Co. ferme l'un de ses deux moulins, celui qui prépare la pâte à bois, parce que la machinerie y était assez ancienne et que le barrage commençait à éprouver des problèmes structurels et de contrôle de l'énergie hydraulique.

La scierie continua ses opérations. Mais là aussi l'équipement devint désuet et aurait coûté très cher à remplacer. Elle ferma en mai 1972.

BLOC-NOTES

Fin du 19^e siècle, Windsor regorge d'activités. Bien sûr, l'usine de pâtes et papiers de la Canada Paper va bon train et la Poudrière Hamilton y produit 125 barils de poudre noire par jour, mais on y dénombre aussi un moulin à farine, trois scieries à vapeur employant 500 ouvriers, deux autres qui sont en construction, un certain nombre de petites manufactures, 12 magasins généraux et épiceries, deux magasins à farine et de denrées en gros, deux boucheries, trois boulangeries, deux ferblantiers, quatre forgerons, quatre églises, un couvent, une école catholique et deux protestantes, une bijouterie, deux médecins, un notaire, un huissier et un avocat...



En étroite collaboration depuis 100 ans!

Palpable, maniable, durable... le papier a donné vie à **La Tribune** il y a cent ans, faisant de lui un média convivial et accessible qu'on peut facilement se partager, transporter, y découper de l'info à conserver...

L'industrie des pâtes et papiers a aussi donné vie à notre économie, devenant l'un de ses principaux acteurs. Par cette édition spéciale, La Tribune est fière d'avoir pu mettre en lumière le travail d'un étroit collaborateur, certes, mais surtout d'un secteur d'activité qui s'est relevé les manches plus d'une fois pour être toujours aussi important, plus de 150 ans plus tard!

Merci aux entreprises des pâtes et papiers d'avoir choisi l'Estrie pour prospérer.

Un grand MERCI aussi à tous ceux qui ont cru en notre projet et participé à ce bel hommage.



Condamnée pour odeurs « pestilentielles »

UNE GROSSE ACTION CONTRE LA CANADA PAPER CO., DE WINDSOR

Une des plus grosses compagnies de papier du Canada, la Canada Paper Co., ayant voulu dans un but d'économie, se servir d'un produit chimique qui était loin d'être insipide et inodore, le sulfate de soude, se trouve inculpé dans un bref d'injonction déposé par Me A. J. Brown, C. R., mandé par Me A. J. Brown, C. R., de Windsor Mills, requérant, dont la propriété est avoisinante de cette manufacture de papier établi à Windsor.

Les procédés modernes veulent que, dans la fabrication du papier, on emploie le carbonate de soude, qui est moins nuisible à l'odorat, mais qui est plus dispendieux.

Mais, à cause de la crise du papier la Canada Paper est revenue à l'ancienne méthode.

Or, M. Brown avait acquis en 1905, de son père, M. S. J. Brown, Windsor Mills, une propriété très grande avec bâtisses dessus érigées. Il y fit faire des réparations considérables au terrain et transforma la maison en résidence d'été.

Cette propriété se trouve à un demi-mille au sud du moulin de la Canada Paper Co.

En 1910, la compagnie résolut d'employer le sulfate de soude (H

UN JUGEMENT IMPORTANT POUR WINDSOR MILLS

La Cour Suprême a renvoyé l'appel de la Canada Paper Company contre la décision en faveur de l'avocat Brown. — La compagnie ne devra plus se servir de substances malodorantes dans sa fabrique de Windsor Mills.

(De notre correspondant)
WINDSOR MILLS, 9-22. On vient d'apprendre ici que la Cour Suprême a renvoyé l'appel de la Canada Paper Company contre la décision en faveur de M. l'avocat A. J. Brown, G. R., donnée par le juge MacLennan, décision confirmée ensuite par la cour du Banc du Roi.

Par cette décision, maintenant confirmée par la Cour Suprême, le juge MacLennan accordait une injonction permanente pour empêcher la Canada Paper Company de se servir de substances chimiques dégagant des odeurs ou vapeurs désagréables et principalement de se servir de sulfate de soude, de sel ou de nitre ou d'autre composé chimique nuisible dans ses fabriques situées dans la ville de Windsor Mills.

Historique de la cause

Cette cause prit naissance à la fabrique de papier de la Canada Paper Company à Windsor Mills. En 1905, M. S. J. Brown acheta une propriété

FRANÇOIS GOUGEON

francois.gougeon@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Ordonner la fermeture d'un géant de la production de papier de Windsor en 1922 pour des considérations environnementales. Étonnant?

C'est pourtant ce que décide la Cour suprême du Canada dans un litige ayant pris son origine une dizaine d'années plus tôt, avec la décision de la Canada Paper Co. (ancêtre de Domtar) de revenir à une vieille méthode pour sa production dans un souci d'économie: le sulfate de soude au lieu du carbonate de soude.

Un citoyen, A. J. Brown,

propriétaire d'une grande propriété située à un demi-mille du moulin, n'entendait pas à rire avec les odeurs «pestilentielles» qui s'en dégagèrent. «Les habitants de la demeure du requérant ne pouvant plus endurer cette odeur, que plusieurs furent malades et qu'on dut fermer les fenêtres et les portes et que la maison vint inhabitable...» peut-on lire dans *La Tribune* du 16 septembre 1918 à propos de l'action déposée à la Cour supérieure à Sherbrooke pour obtenir une injonction forçant la compagnie de mettre fin à son procédé.

Cette affaire faisait suite à un échange de lettres entrepris

entre le propriétaire excédé par les odeurs et les dirigeants de la Canada Paper à partir de 1908.

L'affaire s'est retrouvée en Cour suprême où, en février 1922, le plaignant obtint gain de cause. Encore à la fin avril 1922, le «vieux moulin» de Windsor demeurait fermé.

«C'est quand même spécial qu'en ce début du 20^e siècle, où l'environnement était loin d'être à la mode, le plus haut tribunal du pays donne gain de cause à un plaignant», s'étonne Jean-Pierre Kesteman. Ce sujet sera davantage fouillé dans son deuxième tome de l'industrie papetière en Estrie.



COLLECTION DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE

L'usine de Domtar aujourd'hui démolie à Windsor, entre la route 143 et la rivière Saint-François. La petite chapelle patrimoniale autrefois de l'Église unie du Canada, à gauche de la haute cheminée, fait encore partie du décor.

Lourd bilan côté santé et sécurité

SHERBROOKE — «Les accidents du travail sont très fréquents», titre-t-on à la une de *La Tribune* du 15 février 1919, à propos d'un estropié de la défunte Brompton Pulp and Paper Company d'East Angus: le machiniste Edmond Fréchette s'est fait broyer le pied gauche quand des rouleaux de carton de 10 000 livres lui sont tombés dessus...

Elles n'étaient pas rares les nouvelles du genre avant l'assainissement des règles de santé et sécurité au travail dans l'industrie. Celle des pâtes et papiers comme les autres.

Dans le cas de M. Fréchette, le fait n'est pas banal et particulièrement rare: la

compagnie est poursuivie en Cour supérieure du district de Saint-François pour 2797 \$. C'est le maximum alors possible en vertu de la Loi sur les accidents du travail du temps.

«Est-ce que les accidents de travail étaient pires dans les entreprises de pâtes et papiers qu'ailleurs au 19^e et début de 20^e siècle, avant l'instauration de mesures adéquates? Je ne crois pas. Ce n'était pas joli non plus dans le textile, l'industrie lourde et ailleurs où les machines tournant à plein régime ne disposaient pas de mécanismes de sécurité comme c'est le cas maintenant», évoque brièvement l'historien Jean-Pierre

Kesteman.

Bien sûr, il n'est pas possible de recenser l'ensemble des blessés et des morts dans les accidents de travail des 150 dernières années dans l'industrie papetière. Les dossiers, pour ce qui avait pu être colligé au 19^e siècle, n'existent à peu près plus.

Néanmoins, M. Kesteman en énumère un certain nombre dans son livre. Par exemple, un jeune de 14 ans, David Salls, qui est tué après avoir été happé par une courroie de l'ancien moulin Angus et Logan de Windsor, en septembre 1869, deux ouvriers qui meurent dans l'explosion

d'un lessiveur dans l'ancienne Dominion Paper de Kingsey Falls, le 31 décembre 1878 et ainsi de suite.

Et les salaires

Du côté des salaires cependant, c'était un secteur relativement bien rémunéré. Par exemple, en 1888, à l'ancienne William Angus & Co d'East Angus, les ouvriers de la pulperie touchaient de 1 \$ à 1,50 \$ par jour.

«À l'époque, une moyenne de 1 \$ par jour constituait un très bon salaire dans le milieu ouvrier», résume en outre l'historien.

— François Gougeon

LES ACCIDENTS DU TRAVAIL SONT TRES FREQUENTS

Un autre ouvrier réclame une forte somme de ses anciens patrons, pour blessures reçues.

PENSION ALIMENTAIRE

Une action contre la Brompton Pulp and Paper Company, d'East-Angus, pour la somme de \$2797,00, vient d'être intentée de la part d'Edmond Fréchette, machiniste, de cette ville.

D'après les procédures produites au dossier de la Cour Supérieure, au Palais de Justice, il appert que le demandeur, âgé de 29 ans, était à travailler pour la compagnie à East-Angus, le 13 octobre dernier, comme il l'avait fait depuis environ 6 mois.

Son ouvrage consistait alors à fabriquer certains rouleaux de carton d'une pesanteur de 10000 livres environ et qu'il devait transporter comme d'autres employés, au moyen d'un véhicule, à un certain endroit de l'usine.

Pendant que Monsieur Fréchette était à travailler comme ci-haut, un autre ouvrier, par une fausse manœuvre, lui fit tomber sur le pied gauche, par en arrière, un de ces rouleaux de carton; le requérant se plaint et allègue comme conséquence de ce dit accident, qu'il a les os du pied gauche broyés et cassés et qu'il souffre une diminution dans sa capacité de gagner d'une façon permanente d'au moins 40 p. c., réclamant alors le capital de toute rente à laquelle il pourrait avoir droit, soit la somme de \$2000,00, étant le plus grand montant prévu par la Loi.

Le demandeur réclame aussi une somme de \$297,00 de demi-salaires.

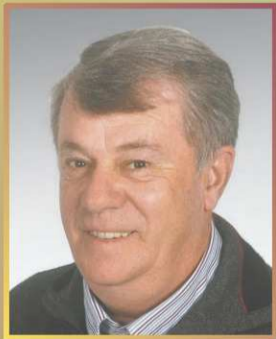


CONCEPTEUR ET FABRICANT
DE MACHINERIE AUTOMATISÉE

Merci

à KRUGER pour son appui tangible et continu!
Partenaires depuis 1986

Comité exécutif :



Paul Proulx
Président



Jacques St-Pierre
Vice-président



Nicole Bergeron
Secrétaire-trésorière



Clément Nault
Administrateur



Bertrand Racine
Administrateur

Autres administrateurs du Comité de Promotion industrielle de Brompton :
Michel Lamontagne
Jean-Marie Tellier
Stéphane Reynolds
Philippe Bergeron
Pierre Dagenais



Comité de Promotion Industrielle de Brompton Inc.

58, rue Alfred-Paradis, Sherbrooke, Qc J1C 0G3
 819 846-2757
 819 349-3793
 nancy.rouleau6@sympatico.ca